Universitas
BIBLIOTHECA

EXAMEN

DES OUVRAGES

DE M. DE VOLTAIRE,

Conſidéré comme Poëte, *comme* Proſateur *comme* Philoſophe.

PAR M. LINGUET.

A BRUXELLES,

Et ſe trouve

chez LEMAIRE, Imprimeur-Libraire, rue de l'Impératrice.

M. DCC. LXXXVIII.

Universitas
BIBLIOTECA

PQ
2122
.L5
1788
coll.
copie.

TABLE

DES TITRES.

Observations générales. Page 1

PREMIERE PARTIE.

Du premier Poëme Epique *de* M. de Voltaire. 14

Du ſecond Poëme Epique *de* M. de Voltaire. 66

Des Tragédies de M. de Voltaire. 76

Des Comédies de M. de Voltaire. 128

Pieces Fugitives & autres Poéſies de M. de Voltaire. 137

SECONDE PARTIE.

Des Romans de M. de Voltaire. 146

Des Ouvrages Hiſtoriques de M. de Voltaire. 172

TROISIEME PARTIE.

De la Philoſophie de M. de Voltaire, *& de ſes Ouvrages ſur la Religion.* 177

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/examendesouvrage00ling

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

LA *Littérature*, les *Sciences*, & la *Philoſophie*, ont perdu en Mai 1778 cet homme célèbre, dont la vie entière leur a été conſacrée. Quoiqu'il fut dans un âge déjà très-avancé, ſa mort a pu paroître prématurée : par une deſtinée auſſi ſingulière, auſſi rare que ſes talens, parvenu au-delà de 80 ans, il n'éprouvoit aucune des infirmités de la vieilleſſe. Son eſprit & ſon corps étoient également éloignés de la décrépitude.

Une amitié indiſcrette, ou des intérêts déguiſés ſous ce nom, l'ont conduit à des imprudences qui ont accéléré ſa mort. Après 25 ans de la retraite la plus paiſible, de la vie la plus réglée, d'un calme auſſi profond que ſon tempérament plein de feu lui permettoit de le goûter, on l'a tranſporté ſubitement dans le centre de la diſſipation. Là ſon ame a été agitée non moins violemment que ſon corps : l'enthouſiaſme public accru par des particularités ſecrettes, & des manœuvres cachées, l'a en quelque ſorte accablé de couronnes trop peſantes pour ſon âge : ſa ſanté inaltérable au travail, & dans la ſolitude, n'a pu réſiſter aux fatigues, à l'ivreſſe d'un triomphe renouvellé tous les jours, à tous les inſtans. Par un malheur dont il n'eſt pas commun d'entendre les vieillards ſe plaindre, c'eſt réellement l'excès du plaiſir qui l'a conduit au tombeau. Ainſi depuis le commencement juſqu'à la fin il a toujours, & en tout, été un homme extraordinaire.

Exam. des Ouv. de M. de VOLTAIRE.

Je ne me propose de parler ici que de ses productions. J'écarte tout ce qui ne touche que sa personne, tout ce qui ne concerne que sa vie privée. Ne fournissons point d'alimens à cette curiosité perfide qui recherche les anecdotes relatives à un homme célèbre, bien plus pour se consoler de sa gloire, que pour la justifier. La *vie d'un écrivain sédentaire*, comme l'a très-bien dit M. de *Voltaire* lui-même, *est dans ses ouvrages*. Il n'y a que cette partie de son existence qui puisse intéresser vraiment les contemporains honnêtes, & la postérité. C'est même la seule sur laquelle ceux qui ne l'ont pas connu personnellement peuvent asseoir un jugement certain.

Il est vrai que M. de *Voltaire* paroît avoir été d'une excessive sensibilité. Son imagination impétueuse s'affectoit avec violence de l'injustice & de la méchanceté : cette disposition fatale peut l'avoir rendu quelquefois imprudent, & même injuste à son tour. Pendant son séjour à *Cirey* la Marquise *Du Chatelet* étoit dans l'usage d'envoyer, les jours de poste, au devant du messager qui apportoit les lettres au château ; elle & un autre ami s'enfermoient : ils ouvroient toutes les lettres de M. de *Voltaire*, & ne lui laissoient parvenir que celles où ils ne voyoient rien qui pût l'affliger.

Il faut plaindre peut-être, plus que blâmer, l'homme dont une amitié adroite & compatissante étoit obligée d'éluder ainsi la susceptibilité. Cette organisation tient au talent ; mais elle peut entraîner à des démarches qui fournissent dans le temps des armes à la haine ; pour les apprécier aujourd'hui il faudroit des éclaircissemens qu'il est impossible de rassembler ; & quand on pourroit se les procurer, quelle en seroit l'utilité ?

J'avoue que M. de *Voltaire* a donné quelquefois dans un excès tout opposé : satirique impitoyable quand sa bile étoit allumée, il est trop souvent descendu jusqu'à l'adulation quand il la croyoit utile. Ses hyperboles flatteuses ont embrassé tous les rangs de la société : il a décerné des brevets d'immortalité dans toutes les classes, depuis le trône jusqu'à la plus basse littérature : soit qu'une politique intéressée lui fît chercher à désarmer par des éloges peu sincères des despotes dangereux que la franchise de ses autres écrits auroit pu épouvanter ; soit qu'une coquetterie insatiable ne lui laissât omettre aucun des moyens capables de grossir le nom de ses adorateurs, il n'a que trop multiplié les monumens de sa facilité à prodiguer son encens. Il auroit voulu ne pas manquer un suffrage : il se prêtoit sans scrupule à exalter des hommes qui ne pouvoient recevoir d'éloges que de lui, pour paroître lui-même en recevoir de tout le monde.

Quoi qu'il en soit de cet article, & peut-être de quelques autres, je ne vois aucune nécessité à les approfondir. M. de *Voltaire* a eu des défauts, parce qu'il étoit homme ; laissons-les dans l'oubli, comme ceux de tant de millions de particuliers qui en ont eu de plus grands encore, de plus funestes, dont pourtant la mémoire est éteinte pour jamais. Ecartons des détails secrets & suspects qui ne pourroient tendre qu'à compromettre la gloire de la littérature, sans avoir même le triste mérite de la certitude : il vaudroit encore mieux dans l'impossibilité de l'apprécier sûrement, quant à ce qui concerne sa conduite intérieure, lui supposer des vertus que des vices. Contentons-nous d'examiner ses ouvrages, puisque

c'eſt, comme je l'ai dit, la ſeule partie de lui-même dont il nous ſoit déſormais poſſible de juger.

Ce qui frappe d'abord dans cette immenſe collection, c'eſt le nombre & la variété : deux *Poëmes épiques*; 24 *Tragédies*; 12 *Comédies* au moins; des *Opéras*, des *Diſcours en Vers*, des *Odes*, des *Epitres* ſur toutes ſortes de ſujets; des *Contes*; une quantité incroyable de petites *pièces de ſociété*, telles que celles qui ſeules ont fait la réputation des *Voitures*, des *Chapelles*, des *Chaulieux*; des *Hiſtoires* qui auroient ſuffi pour remplir & honorer la vie de tout autre homme de lettres; un Abrégé de la Théorie *Aſtronomique* & *Phiſique* de *Newton*, trop dédaigné peut-être dans le tems par le préjugé, parce qu'il venoit, d'un poëte, inutile aujourd'hui parce que ce ſujet a été plus approfondi par d'autres, mais qui a cependant le mérite d'avoir précédé tout ce qui a été dit en *France* ſur cette matière : (1) des *Romans* où la gaieté, la philoſophie, la fineſſe de la critique, l'élégance du ſtyle, remplacent l'imagination qui avoit règné juſques-là dans ce département de la littérature; des *Diſſertations* ſans nombre ſur une infinité de points d'*Hiſtoire*, de *Belles-Lettres*, de *Sciences*, de *Philoſophie*, de *Juriſprudence* même, où ſans l'embarras, la peſanteur, l'obſcurité de l'érudition, éclatent des

(1) Cette théorie, au fonds, n'eſt pas plus ſolide que celle de *Deſcartes*; mais ce n'eſt pas ſous ce point de vue qu'il faut aprécier ce qu'en a dit M. de *Voltaire*: ce qui a bien pu produire chez les gens du métier une conviction ou un entouſiaſme pouſſé juſqu'au fanatiſme, a pu, à plus forte raiſon, faire illuſion à un écrivain, dont les lettres, & les arts étoient la principale occupation.

connoiſſances univerſelles, & un deſir ardent du bonheur des hommes; deſir pouſſé malheureuſement juſqu'à l'indiſcrétion ſur un article délicat, où le ſilence vaut mieux que la diſcuſſion; un *Commentaire* plein de goût, de recherches & d'impartialité ſur le premier, & le plus fécond des Poètes tragiques: enfin une Correſpondance *Epiſtolaire* plus étendue qu'aucun homme, d'aucun état, d'aucun pays peut-être n'en a jamais entretenu : correſpondance, autant qu'on en peut juger par ce qui en a déjà tranſpiré, toujours ingénieuſe, toujours agréable, preſque toujours inſtructive de ſa part : voilà une idée des travaux littéraires de M. de *Voltaire*.

Si l'on penſe après cela qu'il a beaucoup voyagé dans ſa jeuneſſe; qu'il a vécu trente ans dans la diſſipation des cours, & des ſociétés les plus brillantes; qu'il ſavoit l'*Italien*, l'*Eſpagnol*, & l'*Anglois*; qu'il avoit lu, à ce qu'il paroît, avec attention, dans les originaux, les meilleurs auteurs de chacune de ces langues; qu'au milieu de ces diſtractions, ou de ces occupations, il n'étoit rien moins qu'indifférent ſur l'arrangement de ſa fortune, & qu'il y entretenoit un ordre dû à ſa vigilance, à ſa régularité perſonnelle; qu'il revoyoit lui-même ſes regiſtres, arrêtoit ſes comptes, avec autant d'exactitude qu'un homme qui n'auroit pas eu d'autre occupation, l'étonnement d'une ſi prodigieuſe fécondité augmentera ſans doute encore. Mais je dois faire ici deux obſervations qui donnent en partie le mot de cette énigme.

D'abord la jeuneſſe de preſque tous les écrivains célèbres ſe conſume ordinairement, ou dans les angoiſſes du mal-aiſe, ou dans les embarras attachés

à ce qu'on appelle le *choix d'un état;* ils ſont tyrannisés, ou du moins diſtraits long-tems par leurs familles, ſi ce n'eſt par leurs beſoins: il n'y en a preſque pas un chez qui le premier eſſor du talent n'ait été combattu comme un délire qu'il falloit réprimer, ou retardé, affoibli par la détreſſe plus accablante encore que les contradictions. C'eſt même en ſe partageant entre des travaux ingrats, bien différens de ceux auxquels leur goût les portoit, que la plupart d'entr'eux ont enfanté les ouvrages par leſquels a commencé leur réputation.

Il y a donc bien peu d'entr'eux dont le public puiſſe ſe flatter de connoître les talens en entier. Dans l'âge où la culture, l'exercice, la liberté ſeroient néceſſaires pour les nourrir, les développer, & les accroître, le ſouci les deſſeche, & l'eſclavage les étouffe. Plus tard, quand la réputation eſt faite, le repos, l'abondance les énervent. Jeunes, les gens de lettres ſont éloignés du monde dont le commerce modéré, recherché ſans aviliſſement d'un côté, accordé ſans l'orgueil de la protection de l'autre, ſerviroit infiniment à les former. Dans un âge plus avancé ils y ſont portés, fêtés, abſorbés, de manière qu'il ne leur reſte plus de tems pour l'étude, ou le travail.

Il n'en a pas été ainſi de M. de *Voltaire.* Tout parut concourir à favoriſer, à ſeconder en lui le goût ardent qu'il avoit reçu de la nature pour la gloire, & pour les arts. Une fortune aſſurée, échue de bonne heure, lui permit de n'avoir dans toute ſa jeuneſſe d'autre affaire que de ſe livrer à ce goût, & le garantit des oppoſitions qu'une famille craintive n'auroit pas manqué d'y former.

Son enfance fut confiée aux *Jéſuites* à qui l'on ne peut refuſer au moins d'avoir eu le diſcernement des eſprits, & le ſoin d'exciter l'émulation dans le cœur de leurs élèves. A *treize ans* ils annonçoient celui-ci comme un prodige qui devoit produire une révolution dans la littérature. Ainſi, grace à eux, à cet âge, il avoit déjà une eſpèce de célébrité.

Alors *Ninon* mourante, *Ninon* parvenue à la renommée par une voie qui ne conduit les autres femmes qu'à l'opprobre, *Ninon* vénérée des jeunes gens du commencement de ce ſiècle, après avoir été adorée des vieillards de l'autre; *Ninon*, regardée comme un des arbitres du bon goût en tout genre, le nomme, le diſtingue dans ſon teſtament : elle lui fait un legs dont la nature même étoit un hommage rendu à des talens précoces. C'étoit une ſomme d'argent *pour acheter des livres.*

Les amis de *Ninon* le portent dans la ſociété des *Vendômes*, des *Chaulieux*, de la Ducheſſe du *Maine*, & de ſes courtiſans, philoſophes voluptueux, peut-être un peu frondeurs, mais éclairés; qui avoient conſervé toute la fleur, toute l'urbanité du ſiècle de *Louis XIV*, & l'allioient à la liberté de penſer qui avoit ſuivi ſa mort. Il y avoit auprès d'eux infiniment à gagner pour un jeune homme, au moins dans ce qui concerne le goût.

Ainſi annoncé dans le monde, ſes premiers eſſais fixent les yeux de toute la *France* : ſa jeuneſſe lui concilie les femmes & la cour : il reçoit encore plus d'encouragemens que de dégoûts. Si ſes pre-

miers succès lui attirent dans la basse littérature des ennemis acharnés, ils lui valent aussi parmi les gens d'un rang plus élevé des protecteurs d'autant plus chauds, qu'étant par sa fortune au-dessus de tout autre bienfait, & paroissant ne solliciter alors ses amis que de coopérer à sa gloire, ils ne pouvoient lui montrer leur attachement à meilleur marché.

Pour comble de bonheur, au moment où il paroît il ne trouve point de rivaux qu'il ne puisse & ne doive se flatter d'éclipser. *Rousseau* étoit accablé par l'infortune. *Crébillon*, la *Motte*, n'annonçoient pas une concurrence bien redoutable : il ne falloit pas beaucoup de pénétration ni d'amour-propre dans l'auteur d'*Œdipe*, pour sentir que le théatre, & même la poésie *Françoise* alloient bientôt n'avoir que lui pour soutien.

Ajoutez à une position si favorable tous les avantages naturels; une mémoire prodigieuse, une conception rapide, une santé assez robuste pour résister au travail le plus opiniâtre, & assez délicate pour soutenir difficilement tout autre excès; une facilité qui ôtant à ce travail ses épines rendoit les distractions moins nécessaires, & les triomphes à la fois plus prompts, comme plus multipliés; vous pourrez commencer à concevoir que, même avec moins de dispositions naturelles qu'il n'en avoit, M. de *Voltaire* auroit encore effacé tous ses contemporains.

Enfin songez qu'ayant passé dans les sociétés les plus brillantes, les plus capables de perfectionner son goût, de polir son style, les deux tiers de

ſa vie, c'eſt-à-dire le tems que les autres écrivains perdent, comme je viens de l'obſerver, à lutter contre les rigueurs de la fortune, celui qu'ils partagent entre le deſir de ſe faire un nom, & le beſoin de s'aſſurer un ſort, il a au contraire conſacré à la retraite, à l'étude la plus aſſidue, celui qu'ils emploient preſque tous à jouir d'une aiſance enfin péniblement acquiſe; ſongez qu'ayant eu dès ſa jeuneſſe, à volonté, des livres, des ſecrétaires, des copiſtes; n'ayant par conſéquent jamais dû manquer une occaſion de s'inſtruire, ni perdre une idée, il a pu épargner beaucoup de tems, qui étant encore employé de même doubloit en quelque ſorte ſes richeſſes, & ſes facultés littéraires; qu'ainſi il eſt arrivé dans ſa laborieuſe retraite avec dès proviſions immenſes, ſi l'on peut ainſi parler, tant dans ſa tête que dans ſes portefeuilles; alors vous acheverez de comprendre avec moins de peine comment il a pu multiplier des productions agréables, piquantes, dignes ſouvent d'être compriſes parmi les modèles de notre littérature, avec cette abondance qui avoit paru juſqu'à lui le partage excluſif des romanciers, ou des théologiens.

Ce n'eſt pas tout. Peut-être attachons-nous trop l'idée d'extraordinaire à la réunion de pluſieurs talens dans le même homme; peut-être n'eſt elle ſi rare, que parce qu'il y a un préjugé qui la fait regarder comme impoſſible. Nous nous mocquons des légiſlateurs *Egyptiens*, qui ne permettoient à leurs peuples de cultiver non-ſeulement qu'un art, mais qu'une partie de chaque art : nous trouvons ce procédé ridicule, & nous l'imitons, ſurtout dans les arts de l'eſprit.

Qu'un *Médecin*, qu'un *Avocat* même, montre du goût pour la littérature, c'en eſt aſſez pour être décrédité dans ſa profeſſion, ſuſpect à ſes confrères, & peu eſtimé du public : qu'un *Poète* ſe hazarde à écrire quelque choſe de ſérieux en proſe, à donner par exemple des *hiſtoires*, des diſſertations ſur la *géometrie*, ou la légiſlation, on eſt tout étonné ; le ſuccès même de ces extravaſions n'augmente point ſa première célébrité, il peut y nuire : qu'un *Militaire* riſque quelques rimes, ſi en faveur de ſes agrémens perſonnels, ou de ſon nom, ou de ſon manège, il obtient quelques applaudiſſemens, ſoyez sûr qu'il n'en ſera pas plus eſtimé dans ſon corps : ſes talens guerriers y ſeront à coup sûr moins conſidérés ; heureux ſi l'on ne murmure pas ſourdement qu'avec ſes gentilleſſes poétiques il fait peu d'honneur au régiment.

Cependant on devroit être bien plus ſurpris de rencontrer un homme borné à un ſeul talent, que d'en voir qui en réuniſſent pluſieurs : en général les talens ſe touchent tous, & peut-être y en a-t-il bien peu, s'il y en a, qui ſoient incompatibles entr'eux.

Qu'eſt-ce que le talent ? C'eſt la facilité à concevoir des idées, & l'aptitude à les réaliſer, ſoit par les actions, ſoit par les paroles. Cette facilité, cette aptitude n'auroient-elles donc qu'une application ? Seroient-elles abſorbées par le premier emploi que le hazard, ou la réflexion en font faire ? C'eſt comme ſi l'on diſoit que le pinceau avec lequel *le Titien* peignoit ſes *Venus* n'auroit pu ſervir à *Jules Romain* pour créer ſes *Titans*.

Que les qualités turbulentes qui font les héros, ne ſe rencontraſſent pas avec les diſpoſitions paiſibles qui font les bons écrivains, & les grands orateurs, cela pourroit paroître naturel; & cependant des exemples ſans nombre prouvent qu'elles ne ſont rien moins qu'inconciliables. *Thucydide*, *Xenophon*, *Céſar*, *Cicéron* même, & bien d'autres, les ont réunies : ſi dans nos ſiècles modernes elles ne vont plus enſemble, c'eſt l'effet du préjugé dont je parle. Il a diviſé, ſéparé ſans reſſource les différens états; il a élevé entr'eux des barrières que n'y avoit pas miſes la nature.

Mais au moins ceux qui ne s'occupent que du département tranquille des arts, n'ont, même de nos jours, ou ne devroient avoir aucune incompatibilité : cependant quand un poète veut parler *phyſique*, *aſtronomie*, *&c.* nous nous recrions comme s'il feſoit une uſurpation téméraire, & indiſcrète; mais dans les collèges ne nous ſoutient-on pas qu'*Homère* ſavoit tout, juſqu'aux détails de la méchanique la plus groſſière? *Platon*, dont la proſe eſt plus poétiqne que les vers d'une infinité de poètes, n'étoit-il pas *géometre*? N'a-t-il pas même trop donné à la ſpéculation de cette ſcience dans la rédaction de ſes idées philoſophiques? *Ariſtote* n'a-t-il pas traité indifféremment *l'hiſtoire naturelle*, la *politique*, l'art du *raiſonnement*, la *poétique*, la *morale*? *Cicéron* n'eſt il pas auſſi bon moraliſte, auſſi profond diſſertateur dans cette partie intéreſſante de la philoſophie, qu'orateur éloquent?

Si l'on veut d'autres exemples, a-t-on vu un ſeul peintre célèbre, au moins de ceux qui ont oſé

donner une libre carrière à leur génie, qui se soit borné au seul pinceau ? *Michel Ange* étoit grand *peintre*, & encore meilleur *sculpteur*, & non moins bon *architecte*. *Leonard de Vinci* faisoit de bons tableaux, en cultivant la musique, en traçant des plans de canaux, en déployant toute la hardiesse, & la sagacité d'un excellent ingénieur. *Raphaël* étoit aussi poète & musicien.

Encore une fois, si ces exemples sont rares de nos jours, il faut s'en prendre, 1° au préjugé qui en fait des espèces de prodiges, & ôte aux hommes assez heureusement nés pour les renouveller, l'idée même de la tentative ; 2° A ces distractions, à ces soins accablans, qui, comme je l'ai dit, assiègent aujourd'hui la jeunesse de presque tous les artistes, & leur ôtent la possibilité comme l'envie de parcourir les différentes divisions de leur carriére commune : quoique toutes les branches en soient contigues ; quoiqu'elles se rencontrent & se coupent souvent ; quoique le génie qui fait un *Virgile*, & un *Racine*, soit le même que celui qui fait un *Raphaël* ; quoiqu'un *Hippocrate* eût pu être un *Tacite*, si de bonne heure il s'étoit appliqué à tracer des caractères historiques, au lieu de recueillir des aphorismes salutaires ; & qu'il n'y ait peut-être entr'eux d'autre différence que celle des habitudes contractées dans le premier âge : ces habitudes les enchaînent pour le reste de leur vie ; ils meurent sans avoir développé toutes leurs facultés, sans même les avoir soupçonnées.

M. de *Voltaire* ayant été dès ses premiers pas débarassé de ces entraves, a joui de toute sa puissance,

& comme elle étoit grande par la prodigalité de la nature envers lui, elle s'eſt encore accrue par un exercice non interrompu. Il étoit parvenu à multiplier ſans peine des productions variées, en luttant ſouvent avec avantage dans chaque genre, contre ceux qui s'en ſont occupés excluſivement.

Cette conſidération ne lui ôte rien de ſon mérite: mais elle peut épargner des regrets au public en inſpirant de l'émulation aux autres hommes. Il étoit même néceſſaire de la développer ici, pour ſauver à ſa mémoire le reproche trop ſouvent répété pendant ſa vie, de légèreté, ou d'indiſcrétion, fondé ſur la variété de ſes travaux.

D'après cette variété l'examen de ſes productions doit être diviſé comme elles, & les ſuivre ſucceſſivement dans chaque genre : il a été *poète*, & de toutes les eſpèces de *poéſies* : il a été *proſateur*, & s'eſt diſtingué par toutes les eſpèces de *proſe* : il a cultivé la *philoſophie*, les *ſciences exactes* : mais c'eſt ſur-tout à la *morale*, à la partie du raiſonnement qui *embraſſe la politique*, & principalement la *religion*, qu'il s'eſt livré. Delà réſulte la diviſion naturelle de cet examen.

PREMIERE PARTIE.

DES POÉSIES

DE M. DE VOLTAIRE.

POÈMES ÉPIQUES.

M. DE VOLTAIRE a fait une double tentative pour ſaiſir la couronne de l'*Epopée*, toujours manquée en *France* juſqu'à lui par ceux qui avoient eu l'ambition d'y aſpirer. A-t-il été plus heureux que ſes prédéceſſeurs? A-t-il vengé la *France* de la prétendue honte de n'avoir pas encore produit de poèmes *Epiques*, d'être reſtée juſqu'ici privée de cette gloire accordée à la *Grèce* avec tant d'éclat, & prodiguée, pour ainſi dire, à l'*Italie*?

Bien des gens ſont pour la négative. Il y en a qui, pour concilier leur ſévérité avec l'amour de la patrie, & croyant l'honneur national intéreſſé à pouvoir ſe vanter au moins d'un poème *Epique*, à quelque prix que ce ſoit, en ont donné le nom au *Télémaque*; comme ſi un roman en *proſe* pouvoit être compté parmi les richeſſes de la POESIE *Françoiſe*; comme ſi le reproche général fait à notre langue de ſa prétendue ſtérilité dans l'*Epopée* n'étoit pas une véritable mépriſe.

Non-ſeulement nous avons des recueils de vers ſous ce nom; mais notre littérature ſeule a été auſſi

féconde en ce genre que toutes celles de l'*Europe* enſemble. *Poème Epique* ſignifie un récit fait par le poète, à la différence du *Drame*, où ce ſont des perſonnages étrangers qui parlent, & converſent entr'eux : or il me ſemble bien bizarre que l'on conteſte la faculté de produire de ſemblables récits à une nation qui en a dix pour un ; tels que la *Louiſiade* du *P. Lemoine*, l'*Alaric* de *Scudery*, le *Clovis* de *Deſmarets*, la *Pucelle de Chapelain*, &c. &c.

Mais ces récits, dira-t-on, ces poèmes *Epiques*, ſont-ils bons ? C'eſt autre choſe. Si dans chaque genre de litterature le nom qui le déſigne ne s'adaptoit qu'à ceux qui en ont atteint la perfection, ceux de *Tragédies*, de *Comédies*, d'*Odes*, &c. ſeroient-ils ſi communs, ſi hardiment appliqués ? Les *Italiens* ne refuſent le nom de *Poètes Epiques*, ni au *Triſſino*, ni au *Dante*, qui ne ſont pas connus, au-delà des *Alpes*, & qui ſont peu lus, même de leurs compatriotes. Les *Anglois* le déférent unanimement à *Milton*, qui a été long-tems ignoré, mépriſé, même dans leur île, & qui n'eſt pas encore bien eſtimé ailleurs. Pourquoi ſerions-nous plus difficiles, ou plus injuſtes, envers ceux d'entre nous qui ont fourni la même carrière ?

Il eſt vrai que la langue & la nation étant plus délicates, ils ne les ont pas aſſez ménagées. En ſe piquant d'obſerver juſqu'au ſcrupule toutes les autres règles, ils ont manqué à la grande règle univerſelle pour tous les ouvrages d'eſprit, de plaire, d'intéreſſer, d'attacher par le fonds du ſujet, par les épiſodes, & par le ſtyle : ils ont eu de l'imagination ſans goût ; ils ont fait des vers ſans poéſie :

voilà ce qui a tué leurs récits : &, quoiqu'ils ſoient *Epiques* au moins autant que l'*Iliade*, ils ſont avec raiſon exclus du nombre de ces ſortes de poèmes deſtinés à vivre dans la mémoire des hommes. Ceux de M. de *Voltaire*, inconteſtablement *Epiques*, ſuivant l'acception de ce mot, comme je viens de le définir, peuvent-ils eſpérer un meilleur ſort? C'eſt ce qu'il faut voir: commençons par la *Henriade*.

Je ne m'arrêterai pas à examiner ſi M. de *Voltaire* s'eſt bien exactement ſoumis aux règles d'*Ariſtote*, ou du P. *Lebоſſu*; ni même ſi pour un récit, ſoit en vers, ſoit en proſe, il y en a d'autres que de plaire, de toucher, & d'inſtruire. Les règles ne peuvent avoir d'autre but que de rendre un ouvrage propre à produire ces effets; quiconque y a réuſſi a obſervé les règles, ou celles qu'il a violées n'étoient pas néceſſaires.

Parmi le petit nombre de productions auxquelles le ſuffrage univerſel accordé ce mérite, on diſtingue dans le genre *Epique* l'*Iliade*, l'*Enéide*, la *Jeruſalem délivrée*, l'*Orlando*, *Furioſo*. Je ne vois entre tous ces poèmes de reſſemblance réelle que l'avantage commun d'attacher, d'intéreſſer, d'occuper l'imagination, de remuer le cœur; de préſenter à l'eſprit des évènemens variés, ou nobles, ou attendriſſans, ou gais, enchaînés avec art, & ornés des charmes de la poéſie. Pour apprécier la *Henriade*, il ne s'agit donc que de ſavoir, ſi elle a les mêmes caractères.

Je vois d'abord que ce ſujet étoit le plus heureux, le plus fécond, le plus *Epique*, c'eſt-à-dire, le plus ſuſceptible du développement des grandes paſſions,

paſſions, & par conſéquent le plus propre à fournir des épiſodes ingénieux, des narrations intéreſſantes, qu'aucun poète ait encore ſaiſi.

L'*Iliade* ne porte que ſur une tracaſſerie perſonnelle & domeſtique entre deux princes. Le fonds de l'*Enéide*, ce ſont les courſes d'un particulier fugitif qui cherche un aſyle pour lui, & pour quelques infortunés raſſemblés autour de lui. La *Jeruſalem* a en apparence un ſujet plus grand : c'eſt le recouvrement de la *Terre Sainte* : mais enfin le véritable but du poème eſt le ſiège d'une ſeule ville ; & ce que l'entrepriſe a de plus reſpectable n'eſt pas ce que le poète a cherché le plus à faire ſortir. Quant à l'*Arioſte*, il ſemble n'avoir point d'objet du tout : au moins il n'en a pas d'autre que de donner à ſon récit toutes les qualités qui ſont la perfection de ce genre de poème.

Ainſi dans les quatre ouvrages dont je viens de parler, ce qui ſe trouve de beautés, de grandeur, de mouvement, eſt dû entièrement à l'imagination des auteurs. Ce ſont des *Prométhées* qui ont créé, animé autant de *Pandores*.

Dans la *Henriade* au contraire l'hiſtoire offroit un fonds, des perſonnages, des incidens très-variés & tout préparés : c'eſt d'abord un grand royaume diviſé en deux partis, qui ſe font une guerre cruelle. La religion ſe mêle à l'ambition pour accroître la rivalité. Une maiſon étrangère oſe eſſayer de ſe ſervir de l'une pour favoriſer l'autre, pour renverſer le trône, & l'uſurper. Ses projets trouvent un obſtacle dans un héros doué des qualités les plus brillantes & les plus aimables ; qui, ſoutenu de ſes

propres vertus, & des efforts d'une nobleſſe invincible, parvient à dompter la rebellion.

Ainſi tout ce que la fureur de s'élever peut faire naître d'intrigues, & de violences entre les grands; tout ce que le fanatiſme & l'habitude d'obéir peuvent inſpirer de tranſports, de docilité, de crimes aux peuples; tout ce que l'amour du devoir, l'attachement au trône, le véritable héroïſme peuvent produire de grandes actions dans la claſſe ſpécialement vouée à l'honneur, entre naturellement dans ce tableau.

Les circonſtances ne ſont ni moins intéreſſantes, ni moins favorables à l'*Epopée* que la diſpoſition des eſprits: alors tout eſt rempli d'objets nouveaux: alors la politique change avec l'état du monde. Le globe depuis un demi-ſiècle venoit d'être accru, pour ainſi dire, d'une moitié inconnue juſques-là. Le commerce, par une révolution non moins étonnante, avoit d'un autre côté tout d'un coup rapproché les extrêmités de l'Aſie du centre de l'*Europe*. La puiſſance pour laquelle ſeule ces découvertes ſembloient avoir été faites ſe trouve la principale ennemie du héros de la *Henriade*; & par une ſingularité remarquable, tandis qu'elle procure contre lui des ſecours à des rebelles, pour chaſſer leur roi légitime, elle-même ſe trouve bravée & vaincue par des ſujets que ſa dureté a ſoulevés. *Philippe Second* encourageoit la révolte de la *Ligue*, dans le tems où il ne pouvoit réuſſir à ſubjuguer les *Pays-Bas* conjurés contre ſa tyranie.

Quant aux caractères, l'hiſtoire à cette époque en fournit avec profuſion de remarquables, tout tra-

cés, & prêts, pour ainſi dire, à figurer d'eux-mêmes avec éclat dans un poème *Epique*. C'eſt, chez les étrangers, un *Philippe Second*, ſombre, diſſimulé, ſanguinaire, & hypocrite; une *Elizabeth*, ruſée, intéreſſée, jalouſe de ſa gloire, & plus encore de ſon repos; un *Sixte V*, fier, impétueux, mais éclairé, juſte, & plus Roi que Pontife; un Prince d'*Orange*, avide de pouvoir & d'illuſtration, mais aſſez ſage pour ſentir que la *Hollande* une fois ſéparée de l'*Eſpagne* ne peut exiſter que par la liberté; travaillant en conſéquence à l'affranchir, ſans prétendre remplacer le tyran qu'il chaſſe; ſe bornant pour fruit de ſes travaux à une conſidération fondée ſur la reconnoiſſance; un Duc de *Parme*, grand Capitaine, flegmatique, plus ambitieux peut-être que le Prince d'*Orange*, mais enchaîné par d'autres devoirs, & moins bien ſervi par les circonſtances.

En *France*, vous avez un *Henri III*, foible, imprudent, énervé par les voluptés, & avili par ſes petiteſſes; mêlant la dévotion au déſordre, & les pratiques religieuſes au ſcandale: un Duc d'*Epernon*, odieux par ſon orgueil & ſes caprices, uſant de ſa fortune avec autant d'inſolence qu'il l'avoit acquiſe avec baſſeſſe; deux *Birons*, courageux, intelligens, mais l'un, avide de richeſſes, d'honneur, de puiſſance, plus encore que dévoué au bien public; l'autre vain, préſomptueux, fait pour perdre par des projets extravagans le mérite & le fruit de ſes belles actions; un *Sully*, fier, économe, aimant preſque également ſa patrie, ſa religion, & ſon roi: un *Crillon*, cet intrépide *Crillon*, cet émule de *Bayard*, ce ſecond chevalier *ſans peur & ſans*

reproche, auſſi hardi à la cour que dans les combats, un *Briſſac*, un *D'Aumont*, célèbres par les exploits de leurs peres, & les leurs ; une Ducheſſe de *Montpenſier*, diſtinguée d'abord par la beauté, devenue enſuite intriguante, acharnée par reſſentiment, cherchant dans l'exil, dans la dépoſition, dans la mort de *Henri III*, à ſe venger d'un outrage perſonnel, plus qu'à ſervir ſon parti, ou à punir le deſtructeur de ſa famille; un Duc de *Mayenne*, froid, ambitieux, plein de talens, mais n'ayant ni les fureurs d'un enthouſiaſte, ni les vices qui deviennent peut-être des qualités néceſſaires à un chef de parti; & mille autres, dans l'égliſe, dans l'épée, dans la robe, dans la bourgeoiſie.

Voilà certainement autour de *Henri IV* bien plus de perſonnages principaux qu'il n'y en a dans toute l'*Enéide*; & autant que peut en offrir l'*Iliade* : les voilà tout deſſinés; & c'eſt ſous les yeux de leurs arrières petits enfans que l'auteur va les reproduire; avantage que le ſeul *Homère* a eu juſques-là parmi les poètes *Epiques*; car on peut conjecturer qu'il écrivoit, comme M. de *Voltaire*, dans un ſiècle voiſin de celui de ſes héros. *

* C'eſt un avantage quant à l'intérêt; c'eſt peut-être un déſavantage quant à la poéſie, quant à la liberté des fictions, quant à l'arrangement des faits. Mais *Homère* n'a pas été embarraſſé par ces difficultés : il ne s'en eſt pas moins livré à tout ce que lui dictoit la nobleſſe, l'audace de ſon imagination : il n'a pas craint de choquer, de contrarier l'hiſtoire. En parlant aux enfans, il a fait les peres ſi grands que l'eſprit humain n'a encore rien produit qui ait pu les effacer.

Avec le même génie on pourroit donc dans tous les tems opérer le même prodige. Il faudroit une poéſie divine pour

Celui-ci avoit donc, & par le ſujet, & par les circonſtances, mille fois plus de facilités, de reſſources, qu'aucun de ſes prédéceſſeurs : il n'étoit plus queſtion pour lui que de vivifier par d'heureuſes fictions ces oſſemens épars dans le vaſte champ de l'hiſtoire; de les mettre en mouvement ſur un théatre diſpoſé avec adreſſe; d'en compoſer un corps qui ayant la vérité pour ame, fut revêtu & paré des douces illuſions de la fable, des plus riches tréſors de la poéſie. Voilà ce que pouvoit, ce que devoit être la *Henriade*. Eſt-ce ce qu'elle eſt?

Il eſt impoſſible d'en éluder l'aveu : non; la *Henriade* n'eſt rien de tout cela. Elle manque abſolument d'action : l'auteur n'a pas même tiré parti des nombreux & précieux matériaux qu'il avoit à ſa diſpoſition : il n'a ajouté au ſujet aucun des ornemens que le genre exigeoit, & dont une imagination tant ſoit peu féconde auroit pu ſi facilement l'enrichir; il a même énervé le peu de ces ornemens qu'il a eſſayé d'emprunter aux poètes ſes prédéceſſeurs : c'eſt ce qu'il faut développer.

Quant à l'eſpèce d'immobilité, & par conſéquent de glace, répandue ſur tout ce poème, il ne faut que l'ouvrir pour s'en appercevoir : vous y trouvez de beaux portraits; mais preſque pas un être vivant : ce ſont des médaillons bien finis, propres à

changer en demi-dieux des hommes ſi voiſins de nous : mais ayez cette poéſie, & vous ferez ce miracle. Alors ce ſera un avantage, & une facilité de plus, d'avoir eu à métamorphoſer des hommes dont la mémoire étoit encore récente & chère. Quel *François* ne croira pas plus facilement à l'apothéoſe de *Henri IV*, qu'à celle de *Childebrand*.

décorer agréablement une galerie, mais non pas des perſonnages qui puiſſent la remplir, & l'animer par leurs mouvemens.

A commencer par *Sixte V*, c'eſt ſous ſon règne que l'auteur envoie la *Diſcorde* chercher du *Vatican* la *Politique* pour venir corrompre la *Sorbonne* : aſſurément c'étoit-là l'occaſion de le faire agir dans le poème, au moins autant qu'il agit en effet dans l'hiſtoire : au moins eſt-ce de lui que la *Politique* devroit recevoir ſes ordres & ſes inſtructions.

Point du tout : vous trouvez une très-belle peinture en cinquante vers de l'ancienne *Rome*, & de la nouvelle, des révolutions du *St. Siège*, de ſes pertes & de ſes gains : mais c'eſt une peinture. Suit un portrait de *Sixte V*, en huit vers, après leſquels il diſparoît ſi bien qu'il n'eſt plus même nommé : & ce n'eſt pas par ménagement pour ſa dignité que l'auteur l'a laiſſé dans cet oubli, puiſque la principale qualité qu'il lui attribue eſt la fourberie; puiſque des huit vers qui concernent ce pontife il y en a ſept employés à exprimer ſon goût pour la fraude; ce qui n'a pas même le mérite de la vérité hiſtorique.

Il en eſt de même de la Reine d'*Angleterre*, & du Roi d'*Eſpagne*; il en eſt de même de *Henri III*, & des principaux officiers *François* : c'étoient ſurtout ceux-là que le poète devoit s'attacher à employer, à placer dans des ſituations où leurs vertus & leurs défauts ſe puſſent manifeſter, pour contribuer à l'intérêt, au mouvement général; & c'eſt ce qu'il n'a pas fait : la plupart de ceux dont j'ai parlé ci-devant ne ſont pas même nommés, ou ne ſont que nommés.

Henri III n'eſt introduit dans un récit fait à *Londres*, que pour y être blâmé (*), & auprès de *Paris* que pour y être tué. *Biron*, préſenté comme le véritable ami de *Henri IV*, comme l'*Epheſtion* de cet *Alexandre*, ne paroît qu'une ſeule fois, uniquement pour recevoir cet éloge, & on ne ſait plus ce qu'il devient : *Mornay* eſt amené trois ou quatre fois, dont deux pour donner lieu de dire de lui en termes différens la même choſe, ſavoir que ce capitaine eſt un ſage, déteſtant la guerre, la feſant cependant par complaiſance, mais ſans tuer perſonne,

Affrontant la mort, & ne la donnant pas :

ce qui eſt très-beau en philoſophie ; mais très-ſec, & très-froid dans un poème, ſur-tout quand ce ſage ſe borne à ſon rôle d'automate, & n'agit pas ailleurs plus qu'il ne frappe dans les batailles.

Ceux même des perſonnages qui ſemblent prendre quelquefois des attitudes un peu animées, ne les conſervent pas long-temps : ce n'eſt guère que

---

(*) On pourroit même dire, pour être outragé cruellement & indécemment. C'eſt ſon allié en ce moment, ſon héritier préſomptif, ſon ambaſſadeur qui parle ; & cet allié, cet héritier, cet ambaſſadeur, lui impute en un ſeul vers deux *lâchetés*, en employant le mot. Au ſujet du Duc de *Guiſe*, de ſes attentats, & de ſa mort, *Henri IV* dit,

» Le Roi dont il ravit l'autorité ſuprême,
» Le ſouffrit *lâchement*, & s'en vengea de même.

Cela eſt vrai ; mais eſt-ce à celui qui le repréſente à le dire ? A chaque page dans la *Henriade*, c'eſt l'auteur *philoſophe*, ou *philoſophant*, qui ſe découvre ; ce ne ſont jamais les perſonnages qui parlent.

par des épithètes, ou des efforts paſſagers, & ſans effet, qu'ils ſont caractériſés. Vous avez bien le vaillant *Turenne*, & le *prudent* MAYENNE; & HARLEY *ce noble guide*, & POTIER *cet homme juſte*; & les SEIZE *ſignalés par le crime entre les factieux.*

Mais *Turenne* eſt un brave chevalier qui ſe bat une fois en duel, & dont il n'eſt queſtion ni avant, ni après. Quand *Harlay* a été mis à la *Baſtille* par *Buſſy le Clerc*, ce qui occupe environ trente vers, quand *Potier* a fait aux *états* ſon diſcours qui en contient avec tous les acceſſoires environ ſoixante, ils s'évanouiſſent tous deux, & on ne les revoit plus : les *états* eux-mêmes ne font qu'une apparition d'un moment, ſans influer ſur rien.

Le Duc de *Mayenne*, le ſecond perſonnage, & en partie le héros du poème, l'*Hector* de l'*Achille François*, qui devroit au moins pendant quelque tems partager les regards & l'intérêt; le Duc de *Mayenne* n'eſt lui-même qu'un ſpectateur. Dans les batailles c'eſt ſon frere, & non pas lui qui ſe diſtingue. Dans les proceſſions fanatiques de *Moines*, il regarde & laiſſe faire. Dans les apprêts de l'attentat de *Jacques Clément*, il

Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer.

Il ne paroît aux *états*

Avec tout l'appareil qui ſuit un ſouverain.

que pour s'entendre déclarer qu'il n'eſt qu'un ſujet; & il l'entend ſans répondre un mot : il ne parle pas plus qu'il n'agit.

Les *Seize*, ces bourgeois audacieux, les principaux mobiles de la rebellion, ces têtes de la ligue, ces rivaux du Duc de *Mayenne* placés à ſes côtés, dit le poète,

Et jusques sous le dais par le peuple portés :

ces terribles *Seize* ne servent dans la *Henriade* qu'à mettre le *Parlement* à la *Bastille*, & à s'enfermer dans une cave à la suite d'un sorcier *Hébreu*, pour essayer de faire périr les deux rois en piquant des images de cire avec des aiguilles.

Enfin *Henri IV* lui-même, *Henri IV*, à qui tout devroit se rapporter, & de qui tout devroit recevoir le mouvement, n'est guère plus vivant que les autres. Des dix petits chants dont le poème est composé, il en emploie un à se rendre en *Angleterre*; deux à faire un très-beau récit, qui ne produit rien, qui n'amène aucun évènement; un quatrième à faire en rêve le voyage du ciel, qui n'influe pas davantage sur la suite; & un cinquième dans les bras d'une petite fille qu'il rencontre en passant; pour laquelle il oublie aussi-tôt toutes ses affaires, & qu'il abandonne aussi lestement qu'il l'a prise.

Dans les cinq autres que fait-il? Hors le huitième, & le dixième, où l'on démêle quelques-uns des traits conservés par les annales du tems, on ne retrouve pas seulement dans la *Henriade* le *Henri* de l'histoire. On pourroit même dire, d'après l'épisode d'*Anet*, que ses foiblesses y acquierrent plus de relief que ses vertus : au moins y sont-elles peintes avec plus de détail.

Quelle différence dans les autres poètes dont j'ai parlé! Quelle chaleur, quel mouvement dans l'*Iliade*, pendant l'absence d'*Achille*! Combien de capitaines dans les deux partis se couvrent de gloire, sans

qu'il ſoit poſſible d'oublier celui qui ne paroît pas! Dès qu'il ſe montre il brille ſeul, il eſt vrai : mais avec quelle adreſſe *Homère* a ſauvé l'honneur des *Diomèdes*, des *Agamemnons*, des *Ulyſſes* : il les a tous fait bleſſer dans quelqu'une des batailles précédentes, de ſorte qu'il eſt au moins douteux, ſi c'eſt par la préſence d'*Achille*, ou par leur inaction forcée, qu'eſt produite leur eſpèce d'éclipſe.

Il y a moins d'action dans l'*Enéide;* & c'eſt auſſi le principal reproche que l'on a fait à cet admirable ouvrage : mais cependant ſa tranquillité même eſt un tourbillon auprès de l'inertie de la *Henriade*. Comparez ſeulement la tendre *Didon* à la philoſophe *Elizabeth*, ou à la facile *Gabrielle*; les jeux chez *Aceſtes*, près du tombeau d'*Anchiſe*, la viſite au reſpectable *Evandre*, &c. au court déjeûner de l'île de *Jerſey*, à la sèche prophétie du gentil-homme hermite; la *Sibylle*, & ſon *Enfer*, au ſonge envoyé par *St. Louis*, avec ſes détails; enfin les négociations, les deſcriptions, les batailles dont les ſix derniers livres du poème *Latin* ſont remplis, & cette attention perpétuelle à remettre ſous les yeux des *Romains*, non-ſeulement l'hiſtoire, mais ce qui étoit bien plus piquant encore, les fables de leurs peres, avec le vuide de la *Henriade*, ſon ſilence ſur tous ces objets; & ſi vous avez encore le courage de cenſurer l'indolence du pieux *Enée*, au milieu de tant d'objets animés, que direz-vous donc de celle du *Bourbon* du 16e. ſiècle, imitée par tout ce qui l'entoure?

Dans la *Jeruſalem délivrée* la *ſorcellerie* tient peut-être un peu trop de place; mais tout le reſte y eſt plein de feu & de vie. On s'attendrit avec *Armide*

quand elle enlève *Renaud* : on partage ſon déſeſpoir quand il la quitte : on pleure avec *Herminie*; on pleure avec *Tancrède*, quand il a perdu *Clorinde*, quoique ce ſoit ſon indifférence qui faſſe couler les larmes de la Princeſſe d'*Antioche*. Les batailles du *Taſſe*, auſſi bien peintes que celles d'*Homère*, ſont plus variées; & il a eu l'art d'y ramener *Armide*, & *Armide* toujours aimable, toujours intéreſſante, parce qu'elle eſt toujours paſſionnée.

L'*Arioſte* lui-même dans ſon genre moitié burleſque, & moitié ſérieux; l'*Arioſte*, qui ſemble ſe livrer au délire d'une imagination folle & ſans objet; l'*Arioſte* n'a pas un de ſes perſonnages, & le nombre en eſt incroyable, qui ne ſoit en action; pas un dont on ne partage les périls, dont on ne voie avec ſatisfaction les ſuccès, ou avec douleur les infortunes.

Enfin chacun de ces poèmes eſt, pour ainſi dire, une mine de caractères tous différens, de ſituations plus intéreſſantes les unes que les autres; ce ſont des magaſins inépuiſables de ſujets de *Tragédies*, d'*Opéra*, de *Romans*, & de ſujets dûs à l'imagination des auteurs. En trouveroit-on un ſeul dans la *Henriade*? Comment des fables dont le fond eſt abſurde ont-elles produit ſous la main des autres poètes de ſi admirables détails, tandis que d'un fond ſi vrai, ſi noble, ſi fécond, ſi terrible, il n'eſt ſorti ſous celle de M. de *Voltaire* que des mignatures ſans mouvement, ſans expreſſion? Le coloris, comme je l'ai dit, en eſt très-agréable : mais elles ne repréſentent que des morts.

Il y a pour la poéſie *Epique* une autre eſpèce d'action, qui n'y eſt peut-être pas moins néceſſaire;

qui ſans tenir préciſément au fonds, ni même à l'intérêt du poème, ne laiſſe pas cependant de l'augmenter, & repoſe doucement le lecteur, ſans lui faire oublier ſes héros : ce ſont les peintures accidentelles, ſoit des pays où le poète les fait voyager, ſoit des mœurs étrangères ou nationales adroitement développées dans les épiſodes ; ſoit même des ſciences & des arts qui peuvent piquer la curioſité, ou fournir de belles images. Le poète y peut, il y doit même déployer toutes ſes connoiſſances. Comme il parle en ſon propre nom ; qu'il eſt cenſé être inſpiré par les *Muſes* ; qu'il eſt le maître de créer tous ſes incidens ; qu'il doit perpétuellement intéreſſer, plaire, & inſtruire, il peut développer ſans ſcrupule tout ce qu'il ſait, pourvu que ſes leçons ſoient amenées ſans efforts, & ſa ſcience étalée ſans pédantiſme.

C'eſt à quoi *Homère* & *Virgile* n'ont pas manqué. L'*Iliade* & l'*Odyſſée* ſont les tableaux *géographiques*, *phyſiques*, *politiques*, *hiſtoriques*, *encyclopédiques*, du monde alors connu, du moins des *Grecs*, c'eſt-à-dire d'une partie des bords & des îles de la *Méditerranée* ; car pour eux c'étoit-là l'univers. Mœurs, uſages, religion, arts, loix, bornes des états, intérêts publics & privés, tout s'y trouve : & ce charme ſecret qui a d'abord ſéduit les contemporains a probablement contribué, au moins autant que le mérite même de la poéſie, à établir cette réputation d'*Homère* à laquelle les ſiècles n'ont pu porte d'atteinte.

Virgile a eu ſoin de l'imiter en cela. Les bornes du monde s'étant bien reculées depuis le ſiège de *Troie*, le champ de l'*Enéide* eſt auſſi plus vaſte. Il

préſente d'abord ſon héros en *Afrique* : mais un récit adroitement motivé reporte le lecteur en *Aſie*, & le rend témoin de la deſtruction de *Troie*, c'eſt-à-dire de la ville la plus illuſtre de cette partie du globe. Ce récit amène les amours de *Didon*, morceau qui ſeroit le chef-d'œuvre de la *poéſie Epique* ſi *Enée* la quittoit plus noblement, & qui l'eſt peut-être encore malgré ce défaut. Arrivé en *Italie*, *Enée* commence par deſcendre aux *Enfers*, ce qui donne lieu au plus beau tableau de la religion, des myſtères, de la philoſophie, de tout ce que la communication des *Grecs* avoit fait tranſpirer chez les *Romains* modernes de grand, d'ingénieux dans ces matières; mais en s'occupant ainſi d'une philoſophie étrangère le poète ne néglige pas de rappeller tous les anciens noms des peuples de ſon pays, & leur vieille légiſlation, & leur vieille mythologie, & juſqu'à la vieille topographie de *Rome*, ainſi que de ſes environs; enfin tout ce que l'antiquité pouvoit offrir à la mémoire de cher & de ſacré.

Le *Taſſe*, & l'*Arioſte* n'ont pas ce mérite au même dégré : mais ils n'en ſont pas tout à fait dépourvus. Les mœurs du tems au moins ſont peintes, le coſtume de la chevalerie eſt obſervé. On voyage avec leurs héros; le monde entier paſſe en revue ſous les yeux du lecteur, & quoique leurs courſes, ſur-tout dans l'*Arioſte*, ſoient auſſi extraordinaires que les perſonnages, on eſt moins choqué de ce qu'elles peuvent avoir de biſarre, & de prodigieux, qu'amuſé de ce mouvement, de ce fracas non interrompu. Il prévient la monotonie : on admire l'art avec lequel le poète, toujours maître de lui-même, parcourt ſans s'égarer le labyrinthe immenſe où il ſemble ne s'être point ménagé d'iſſue.

Dans la *Henriade*, l'auteur s'eſt tracé un petit cercle dont il ne ſort pas plus que ſon héros. Il ne le mène en *Angleterre* que pour y raconter la *St. Barthélémi* : ce voyage occaſionne une quarantaine de vers très-beaux ſur le gouvernement & le caractère des *Anglois*, mais pas un trait qui les préſente en action, ni qui les incorpore au poème, pas un évènement relatif à cette île, qui, dans ce tems-là même, auroit pu fournir de ſi beaux épiſodes.

La Diſcorde ſe tranſporte à *Rome*; & cela fournit encore, comme je l'ai dit, une deſcription de ſoixante vers, mais deſcription toute en eſprit, en antithèſes, pas une action, pas un fait; dès que la Diſcorde eſt partie, *Rome* s'évanouit pour le poète, & pour le lecteur.

Quant à l'*Eſpagne*, & aux *Eſpagnols*, tout ce qu'on en trouve dans la *Henriade*, c'eſt l'épithète de *vieux Caſtillan* adaptée à *Philippe Second*, ce qui n'eſt pas merveilleuſement inſtructif, ni agréable.

Après la converſation de *Londres*, & la courſe de *Rome*, le pays le plus éloigné qui paroiſſe dans notre poème c'eſt la *Normandie*. La ſcène entière eſt autour de *Paris* : le lecteur y eſt ſans ceſſe enchaîné comme le poète : pas une divertiſon qui l'en écarte; pas une idée qui le ſoulage de ce ſpectacle honteux & affligeant des *François* aſſervis par des uſurpateurs tyranniques, & revoltés contre un Roi auſſi vertueux que légitime; pas une alluſion aux mœurs du tems, ni aux uſages antiques, & s'il y en a quelques-unes, elles ſont fauſſes.

Tel eſt le commencement du 6me. chant :

C'eſt un uſage antique & ſacré parmi nous,
Quand la Mort ſur le trône étend ſes rudes coups,
Et que du ſang des rois ſi chers à la patrie
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie,
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits.
Il peut choiſir un maître : il peut changer ſes loix :
Les *États* aſſemblés organes de la *France*
Nomment un ſouverain, limitent ſa puiſſance :
Ainſi de nos aïeux les auguſtes décrets
Au rang de *Charlemagne* ont placé les *Capets*.
La ligue audacieuſe, inquiéte, aveuglée,
Oſe de ces *États* ordonner l'aſſemblée, &c.

Dans tous les ſens rien de moins exact que toutes ces aſſertions. Peut-on appeller *uſage* ce qui ne s'eſt jamais fait? Or jamais il n'eſt arrivé en *France* que le peuple ait diſpoſé de la couronne, par la raiſon *que la ſource du ſang Royal étoit tarie*. Dans les deux changemens de dynaſtie que notre hiſtoire nous montre, la race déplacée avoit encore des rejettons. *Childeric III* fut détrôné par *Pepin* : mais il ſurvécut à ſa dégradation, & ſa jeuneſſe permettoit d'eſpérer de lui des enfans. La poſtérité de *Pepin* eſſuya à-peu-près le même traitement de la part de *Hugues Capet* : mais ce n'eſt pas un *Parlement*, ce ne ſont pas des *Etats*, qui donnèrent la couronne à celui-ci : il s'en empara par la force : & alors la deſcendance de *Charlemagne* n'étoit pas éteinte. Le trône fut diſputé par un dernier oncle du dernier roi, qui n'étoit pas le ſeul prince du ſang exiſtant.

Ce n'eſt pas non plus la généalogie de *Henri IV* qui fut conteſtée aux *états de Paris*. La légitimité de ſes droits, fondée ſur celle de ſa filiation ne fut

jamais révoquée en doute : la ligue ſentoit, convenoit ſi bien que le trône appartenoit à ſa maiſon, qu'elle reconnut pour roi le Cardinal de *Bourbon* ſon oncle. C'eſt ſa religion qu'on inculpoit ; c'eſt comme *hérétique*, & non comme inhabile à ſuccéder qu'on prétendoit l'écarter. De pareilles altérations de l'hiſtoire ſont inexcuſables parce qu'il n'en réſulte aucune eſpèce de beauté.

Ces *Etats* eux-mêmes devoient fournir un ſuperbe épiſode : c'étoit le lieu de parler de leurs anciens droits, de leurs anciennes formes ; d'y faire paroître en action les membres les plus intéreſſés à la déciſion qu'on ſembloit attendre de cette aſſemblée : & l'on n'y trouve qu'une ſcène muette, auſſi courte que froide. Elle occupe à-peine cent vers dans le poème, dont cinquante ſont employés au ſeul diſcours qui s'y prononce, &, ce qui eſt aſſez étrange, après que l'auteur a dit,

> Du *Parlement* les ſages députés
> N'y défendirent point nos foibles libertés.

on eſt tout ſurpris de voir que le ſeul orateur qui y parle eſt un *Conſeiller au Parlement*, & qu'il réclame ces libertés.

Tant de ſéchereſſe jointe à tant de langueur & d'inexactitudes a d'autant plus de quoi étonner, que ce ſujet, comme je l'ai dit déja, préſentoit de lui-même le plus riche fonds où jamais poète *Epique* ait eu à puiſer. Mais il ſemble que M. de *Voltaire* au lieu de ſonger à profiter de cette abondance ait craint d'en être accablé. Loin de chercher à faire valoir tout ſon ſujet on croiroit qu'il ne s'eſt appliqué qu'à le reſſerrer ; il a fourni ſa carrière comme un homme

homme infirme qui tremblant de la trouver trop longue, auroit pris des précautions pour la raccourcir.

On s'apperçoit à chaque page qu'il eſt preſſé de finir. Au lieu de chercher, comme les modèles de l'*Epopée*, à prolonger adroitement par les illuſions du génie le plaiſir & l'admiration des lecteurs, il croyoit ne pouvoir trop tôt ſe débaraſſer d'eux. On voit à la brièveté de ſes chants, à la tournure raccourcie du peu d'aventures qu'il y laiſſe entrer, combien lui peſoit ſa penible fonction : la bataille d'*Ivry* occupe à-peine chez lui 300 vers, dont un tiers eſt rempli par une anecdote touchante, mais priſe d'ailleurs; c'eſt celle du jeune *D'Ailly* : elle eſt toute de l'*Arioſte* : & combien la copie eſt au-deſſous de l'original!

Mais ce qu'il y a de bien plus inconcevable c'eſt qu'écrivant pour une nation chez laquelle les femmes ont joué dans tous les tems un ſi grand rôle; les ayant fait paroître avec tant d'éclat dans ſes *Tragédies*; ayant choiſi pour s'eſſayer dans l'*Epopée* une époque où elles ont, ſi non brillé avec plus d'éclat, au moins agi plus vivement, plus violemment que jamais, M. de *Voltaire* ne leur a donné aucune place dans ſon poème; car je n'appelle pas un rôle *Epique* la petite fantaiſie éphémère du 9e chant, cette copie foible & maniérée du *Taſſe*, où l'on ne trouve pas plus de paſſion que de décence.

Gabrielle, cette beauté chérie, qui eut une ſi grande part, non-ſeulement, aux amours, mais à la confiance de *Henri IV*, & par qui cependant il ne ſe laiſſoit pas toujours maîtriſer : *Gabrielle*, qui eut pendant quelque tems non ſans vraiſemblance,

l'eſpoir de devenir reine, doit être une des principales actrices ſur le théatre de l'*Epopée*, ou n'y point paroître : il valoit mieux la ſupprimer que d'en faire une petite aventurière, inconnue, amenée tout à la fin du poème pour être l'inſtrument & la victime d'une eſpiéglerie qui n'ayant de rapport à aucun évènement antérieur, ſe termine de même ſans laiſſer de traces.

Les prédéceſſeurs de l'auteur *François* ont tout ſacrifié, hiſtoire, vérité, vraiſemblance, pour ſe procurer des femmes paſſionnées ; & lui qui avoit cet avantage ſans effort, l'a ou négligé, ou méconnu.

Ne pouvoit-il pas tirer un parti intéreſſant de cette fameuſe Ducheſſe de *Montpenſier*, plus véritablement l'ame de la ligue que le Duc de *Mayenne*; de cette femme implacable qui portoit toujours des ciſeaux dans ſa poche pour tondre *Henri III* quand on le feroit *Moine ;* de cette femme qui avoit été un des principaux ornemens d'une cour, où la beauté ſervoit ſur-tout à préparer, à aſſurer les crimes de la politique ? L'invocation à l'amour pour l'engager à tendre des pièges au vainqueur d'*Ivry* n'auroit-elle pas été mieux placée dans ſa bouche que dans celle de la *Diſcorde* ? Auroit-il été ſi difficile d'en faire un des principaux mobiles du poème, ſoit qu'elle bornât ſes artifices à t'cher d'enchaîner *Henri* ſeulement ; ſoit qu'elle eſſayât d'étendre le preſtige à pluſieurs des officiers royaliſtes, & d'introduire par ce moyen efficace les défiances, le mécontement, & la trahiſon, dans l'armée qui menaçoit *Paris* ?

Et *Marie Stuard*, l'hiſtoire ne conduiſoit-elle pas le poète à parler de ce meurtre d'une reine de

France, ſi indignement aſſaſſinée par une rivale vindicative ; d'une reine dont les malheurs avoient tant de liaiſon avec les troubles qui repouſſoient *Henri* du trône qu'elle avoit occupé ? Sa beauté, ſes imprudences, ſes infortunes trop juſtifiées par des crimes n'en feſoient-elles pas un véritable perſonnage *Epique*, & l'objet d'un intéreſſant épiſode ?

Et le Comte d'*Eſſex*, ſi long-tems favori de la Reine qui le fit périr ſur un échaffaud, n'étoit-ce pas là encore une occaſion non-ſeulement de tracer en général un tableau des ſuites que peuvent produire les paſſions des femmes, mais de peindre en particulier les *Anglois* en les feſant agir ? Un trait qui a fourni une tragédie *Françoiſe*, redonnée tous les jours, ne pouvoit-il pas également faire le ſujet au moins d'un chant dans un poème *Epique François* ?

Mais il auroit fallu altérer l'hiſtoire ! *Elizabeth* n'a jamais été amoureuſe du Comte d'*Eſſex*..... elle étoit vieille..... Eh qu'importe ? *Achille* n'a jamais peut-être tué *Hector*. L'hiſtoire prétend que l'iſſue du ſiège de *Troie* fut un accommodement honteux pour les *Grecs* ; & que le ſiège même n'avoit pas été une expédition bien glorieuſe. *Homère* parloit à la génération dont les grands peres avoient pu aſſiſter eux-mêmes à ces traités, à ces prétendus exploits. En a-t-il moins chanté les proueſſes de ces héros chimériques ?

Henri IV lui-même a-t-il jamais été en *Angleterre* ? Eſt-ce à la Reine *Elizabeth* qu'il falloit donner l'amour dans cet épiſode ? Y falloit-il même de l'amour pour le rendre intéreſſant, pour y placer une femme agiſſante, une femme en vie, au lieu d'un buſte ſans mouvement ?

Je ne parle point de tant d'autres perſonnages dont la multitude donne à la ſimple hiſtoire de ce tems-là une apparence dramatique ſi favorable pour l'*Epopée* : je ſuppoſe que M. de *Voltaire* ait été excuſable de ne pas tirer d'eux toutes les reſſources qu'ils pouvoient fournir avec un peu d'imagination ; mais comment les révolutions les plus ſingulières, les évènemens les plus mémorables, ont-ils pu échapper à un auteur qui en étoit pour ainſi dire preſſé à chaque pas, & qui devoit avoir plus de peine à les écarter qu'il n'en auroit eu à en faire uſage ?

Comment n'a-t-il rien dit de la *Hollande* ; de cet admirable monument de l'induſtrie humaine ; de cette barrière oppoſée par le déſeſpoir au deſpotiſme ; de ces alliés naturels de *Henri IV* ; de ces ennemis irréconciliables & heureux de *Philippe Second* ? Ils entroient ſi naturellement, ſi néceſſairement dans le plan de la *Henriade*, qu'il a fallu de l'effort, de la réflexion pour les en exclure.

Comment n'y trouve-t-on pas un mot ſur les conquêtes des *Portugais* en *Aſie* ; ſur celles des *Eſpagnols* en *Amérique* ; ſur ces dominations immenſes autant que fructueuſes, toutes réunies ſous le pouvoir du fortuné *Philippe*, & dont les tréſors lui ſervoient à ſoulever la *France* ? La nouveauté de ces évènemens ; l'importance de ces poſſeſſions ; la prépondérance qu'elles donnoient à l'*Eſpagne* ; la rivalité naiſſante des *François*, qui commençoient à y jetter un regard d'envie, tout cela n'appartenoit-il pas à un poème dont l'époque eſt la fin du 16me. ſiècle, & où les acteurs ſont des *François*, des *Anglois*, des *Eſpagnols* ?

Mais comment passer de la rivière d'*Eure* aux mers de *Mexique* & de *Calicut*? Comment se transporter de *Paris* à la *Vera Cruz* ou à *Goa*? Comment? Par un trait d'imagination; comme *Virgile* a fait contemporains *Enée* & *Didon* qui ont vécu à 300 ans l'un de l'autre; comme le *Tasse* a donné sérieusement pour soldat à *Godefroi de Bouillon* un *Renaud* qui n'a jamais existé, & à ce même *Renaud* pour maîtresse une *Armide* non moins chimérique; comme l'*Arioste* a donné très-plaisamment au fabuleux *Roland* pour rival, & pour rival heureux, auprès d'une princesse *Chinoise* imaginaire, un berger *Asiatique*, dont les copies ne sont pas rares en *France*; mais dont l'original n'est sorti que du cerveau du poète. Il falloit créer un ressort quelconque qui ramenât les deux *Indes* au camp de *Henri*; & il semble qu'il auroit été facile d'y réussir sans choquer la vraisemblance.

Les protestans *François* avoient déjà tenté plus d'une entreprise dans ces contrées éloignées. Un chevalier de *Villegagnon* avoit fondé au *Brésil*, en 1552, si je ne me trompe, une colonie de *réformés* sous les ordres, & avec le secours de l'Amiral de *Coligni*. Cet essai n'ayant pas été heureux, d'autres navigateurs de la même communion avoient fait en 1564 une tentative du même genre sur les côtes de la *Floride*, & ils y avoient été massacrés indignement par les *Espagnols*. Un détachement de *Calvinistes* commandés par un chevalier de *Gourgues* avoit passé les mers, uniquement pour punir cette cruauté, pour venger l'assassinat de leurs freres sur cette nation d'ailleurs si généreuse, mais dont les soldats dans ce siècle, & sur-tout dans cet autre

monde, parurent trop ſouvent avoir oublié ſa magnanimité naturelle.

Ces voyageurs guerriers, dévoués par leur naiſſance & leur religion ſpécialement au parti de *Henri IV*, & ſes contemporains, ne pouvoient-ils pas avec probabilité ſe retrouver dans la *Henriade*, & y faire de nouveaux exploits contre les *Eſpagnols* en racontant les anciens ?

D'ailleurs la *Ligue* avoit des *Caſtillans*, des *Portugais* dans ſes armées : pourroit-on trouver extraordinaire que quelqu'un d'eux eut ſervi ſous les ſucceſſeurs des *Cortez* & des *Pizarres* ? Ne pouvoient-ils pas avoir avec eux des *Mexicains* ou des *Incas* ? *Villegagnon*, le chevalier de *Gourgues* n'en auroient-ils pas pu ramener ? Quand *Charles XII* gagna la bataille de *Narva* il fit priſonnier parmi les *Ruſſes*, près de la mer *Baltique*, un prince *Tartare* né près des *Palus Meotides*. Le poète *François* ne pouvoit-il pas faire trouver à la bataille d'*Ivry* un deſcendant de *Montezuma*, ou d'*Huaſcar*, le faire déſarmer par le roi de *France* ? Comblé des bontés de ſon vainqueur, l'*Indien* lui auroit raconté les déſaſtres de ſa patrie : il ſe ſeroit déterminé à la venger en embraſſant le parti le plus juſte, en ſe ſignalant contre des rebelles favoriſés par les deſtructeurs de ſon pays.

N'auroit-il pas pu retrouver encore une mere, ou une ſœur, ou une maîtreſſe chérie, enlevées par les *Rochelois* dans quelques-unes de leurs expéditions contre les nouvelles poſſeſſions *Américaines* des *Eſpagnols* ? Leur reconnoiſſance, leur converſion, leur bonheur ou leurs nouvelles traverſes, ſi l'au-

teur avoit voulu que ce nouvel *Abradate*, en signalant sa gratitude pour le *Cyrus François*, fut de même ravi à sa *Panthée*, tout cela n'auroit-il pas pu former un épisode varié, attendrissant, sublime ? Y a-t-il un seul lecteur qui eût accusé le poète d'audace, ou de manquer à la probabilité ? La raison elle-même n'applaudiroit-elle pas à de semblables fictions; & la véritable philosophie n'y offriroit-elle pas autant, & plus, de ressources à la poésie, que les écarts de l'imagination ?

En se refusant à toutes les beautés qui naissoient comme on le voit du sujet, M. de *Voltaire* leur en a-t-il du moins substitué d'assez brillantes pour prévenir les regrets? Est-ce pour prouver sa propre richesse qu'il a paru dédaigner celle de sa matière ? Je ne vois dans tout son poème que trois morceaux qui semblent mériter le nom d'épisode, c'est-à-dire, où il ait essayé de se détacher de l'histoire, & de donner quelque chose à l'imagination : l'un est le voyage en *Angleterre* du premier chant, l'autre le voyage au *Ciel*, en rêve, du septième; & le troisième, qui est un voyage encore, mais un peu différent des deux autres, auprès de la bergère d'*Anet*, dans le neuvième chant. Malheureusement si ce ne sont pas des matériaux fournis par l'histoire, ce sont des copies de l'*Enéide*, & de la *Jerusalem*, ce qui suffiroit déja seul pour leur ôter beaucoup de leur mérite.

Je sais bien qu'on dira que c'est un droit établi; que chaque écrivain récent emprunte ainsi à ses prédécesseurs sans encourir de blâme. *Virgile* a emprunté d'*Homère* : l'*Arioste* & le *Tasse* d'*Homère*

& de *Virgile*. La *deſcente aux Enfers* eſt tirée de l'*Odyſſée*. *Alcine*, *Armide*, ont été peintes d'après *Didon*. Jamais on n'a reproché aux poètes comme une preuve d'impuiſſance, de ſéchereſſe d'eſprit, cette adoption des idées étrangères qu'ils naturaliſent, & embelliſſent dans leur langue.

Non ſans doute, quand ils les embelliſſent. Ainſi comparez le 6me. livre de l'*Enéide*, & l'évocation des ames dans l'*Odyſſée*, vous verrez s'il eſt poſſible de regarder *Virgile* comme un copiſte. Dans le poème *Grec Ulyſſe* creuſe un trou, à l'entrée d'une caverne, qui communique au *Tartare* Il y verſe le ſang de pluſieurs victimes. Auſſi-tôt les ames accourent pour en boire. Juſqu'à ce qu'elles aient bu elles ne reconnoiſſent perſonne; & cependant malgré cet aveuglement, & tout ames qu'elles ſont, la vue d'une épée les effraie & les écarte. Enfin quand elles ſont admiſes à humer cette ſavoureuſe liqueur, elles reconnoiſſent *Ulyſſe*, & lui diſent des pauvretés, ou des naïvetés, ſi l'on veut, dignes de tout cet appareil.

La *deſcente aux Enfers* de *Virgile* eſt autant au-deſſus de cette groſſière puérilité qu'un diamant parfait & bien taillé eſt ſupérieur au ſable où la nature l'a formé. Les imitations de M. de *Voltaire* ſont-elles auſſi heureuſes?

La première, celle de la viſite de *Londres*, n'amène qu'un récit iſolé. *Eliſabeth* n'eſt là que pour l'entendre, & pour ſouhaiter un bon voyage au narrateur. Pas un trait relatif aux mœurs *Angloiſes*, à la magnificence de *Londres*, à ſon commerce, au

règne si remarquable de *Henri VIII*, à la manière dont la fille d'*Anne de Boulen* étoit parvenue au trône après en avoir été exclue : on ne voit dans ce chant, comme dans la gravure qui le décore, qu'un cabinet, un homme assis qui parle, & une femme assise aussi, qui écoute.

Quelle différence dans l'original! Le poète commence par tous les détails de la fondation d'une ville superbe; avant que d'introduire le héros faisant son histoire, il raconte celle, & du lieu où il doit parler, & de la souveraine qui doit l'entendre : les artifices de *Venus* préparent déja le lecteur aux suites qu'aura le récit pour cette reine infortunée : & en effet l'attention la conduit à la tendresse. Elle s'enflamme pour le héros qui raconte ses malheurs avec tant de grace. Elle se livre a une passion qu'elle croit innocente, & que la politique même autorise : elle en est la victime. La description de son amour, de son désespoir, de la catastrophe qui le termine, est un chef-d'œuvre de sentiment, & de poésie tout à la fois, qui n'a encore été égalé dans aucune langue.

Enfin par un coup de génie qu'on ne peut assez louer, ce même morceau qui, détaché, sans autre mérite que celui de la perfection du tableau, fixeroit à jamais les yeux, & l'admiration des hommes de tous les pays, se lioit pour les *Romains* à une des plus remarquables particularités de leur histoire : il expliquoit l'origine de cette haine irréconciliable qui avoit si long tems régné entre les descendans de *Didon*, & ceux d'*Enée*, entre *Rome* & *Carthage* : elle justifioit en quelque sorte la ruine de celle-ci, écrasée enfin sous la fortune de l'autre : tous les

hommes inſtruits ſavent par cœur & rediſent avec un plaiſir toujours nouveau ces vers immortels :

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor,
Qui face, Dardanios, ferroque ſequare colonos;
Littora littoribus contraria, fluctibus undas, &c.

La foible imitation *Françoiſe* a-t-elle ſeulement la moindre trace de ces beautés, & ſur-tout de la dernière, qui, par le rapport ſingulier des circonſtances devoit ſe préſenter d'elle-même au poète ? La rivalité n'eſt-elle pas à-peu-près pareille entre la *France* & l'*Angleterre*, entre *Paris* & *Londres* ? N'étoit-ce pas là le lieu d'imaginer une raiſon auſſi ingénieuſe pour expliquer comment le pas de *Calais*, qui met une ſi petite diſtance entre les deux états, en met une ſi prodigieuſe entre les eſprits des habitans ?

Les rois étoient amis alors : je l'avoue : mais les nations ne l'étoient pas : d'ailleurs il ne s'agiſſoit pas de copier le trait de génie de l'*Enéide*, mais de l'égaler, de le remplacer par un autre, qui put malgré cet accord momentané faire une alluſion auſſi piquante aux diſpoſitions ſecrettes & héréditaires des deux peuples. Avec un ſi admirable modèle ſous les yeux, en ſe propoſant de l'imiter, M. de *Voltaire* a réduit ſa paiſible conférence entre l'ambaſſadeur couronné, & la fille de *Henri VIII*, à des complimens, des portraits, & des antithèſes.

Il y a peut-être encore plus de différence entre le ſonge où un ſaint roi eſt le guide de *Henri IV*, & la courſe ſouterraine où une *Sibylle* rend le même ſervice à *Enée*. Autant la deſcription du poète *Latin* eſt noble, facile, touchante, claire, mêlée avec

une adroite variété de détails philoſophiques, hiſtoriques, mythologiques, & moraux, autant celle du *François* eſt sèche, preſſée, monotone, obſcure.

Ce que la nature même des lieux a de trop ſombre, de trop lugubre, *Virgile* l'adoucit par les rencontres ſucceſſives de *Palinure*, de *Caron*, de *Deïphobus*, de *Didon*. Il n'y a pas juſqu'à la deſcription du *Tartare*, qui ne ſoit animée par des tableaux, & des vers immortels, comme la deſcription du malheureux *Titye*.

Roſtroque immanis vultur adunco
Immortale jecur tundens, fœcondaque pœnis
Viſcera, rimaturque epulis habitatque ſub alto
Pectore; nec fibris requies datur ulla renatis.

ou celle de cet impie célèbre qui crie à haute voix;

Diſcite juſtitiam moniti, & non temnere Divos;

& tant d'autres dont ce ſeul morceau eſt rempli.

La carte du pays eſt exactement marquée d'après la théologie païenne : les deux voyageurs traverſent d'abord l'*Acheron*, puis le parvis en quelque ſorte des *Enfers*, où il y a plutôt abſence de bonheur que punition. Enſuite ils viennent au véritable *Tartare*, où ſont les grans criminels, & les vrais ſupplices : & ils arrivent aux *Champs Eliſées*, où l'avenir leur eſt révélé ſur les bords du *Léthé*. Tous ces départemens étoient en effet placés par la fable les uns auprès des autres, & ſous la même domination. Le poète eſt à la fois philoſophe majeſtueux, & peintre exact de la croyance de ſon tems.

Mais dans la *Henriade* les deux rois montent d'abord au ciel pour assister au jugement des ames : de-là ils *sont emportés par un tourbillon* dans un *chaos* où se trouve, l'*Enfer* suivant le poète, le *Purgatoire*, suivant le saint; le *Paradis* est tout auprès, & au bout du *Paradis*, le *Palais des Destins*. On ne comprend rien à toute cette marche : elle n'est point conforme à nos idées religieuses : il n'y a pas d'apparence que l'auteur ait voulu la présenter comme un système à lui. Qu'est-ce donc ? Certainement ce n'est pas une beauté que ce mêlange d'idées & d'expressions moitié *païennes*, moitié *chrétiennes*, où l'on ne trouve ni les dogmes de l'un de ces cultes, ni les agrémens qui accompagnent les fables de l'autre.

On pourroit même dire que la morale de celui-ci est bien plus rigoureuse. *Virgile* place en *Enfer*, dans le *Tartare*, non-seulement les *Sacrilèges*, les *Tyrans*, les *Traîtres* QUI ONT VENDU LEUR PATRIE; mais les *voluptueux Gourmands*, &, ce qui est plus rigide, les *Parvenus avares qui n'ont pas fait part de leur opulence à leurs proches*; au lieu que le poète *François* s'écrie doucereusement :

> Etes-vous en ces lieux foibles & tendres cœurs,
> Qui, livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs
> Sans fiel & sans fierté passiez dans la paresse
> Vos inutiles jours filés par la molesse ?

Pour concevoir la prodigieuse distance qu'il y a entre l'original & l'imitateur il faut sur-tout rapprocher l'endroit où par un rapport singulier de circonstances les deux poètes avoient préciſément les mêmes choses à dire, les mêmes pertes à déplorer, & où par conséquent le moderne a pu, &

dû copier l'ancien. Dans l'*Enéide* on voit un jeune *Marcellus*, & dans la *Henriade* un jeune Duc de *Bourgogne*, touchant tous deux au trône; donnant tous deux les plus belles eſpérances; ravis tous deux à l'amour de leurs familles, & de leurs nations; loués tous deux dans le poème où ils ſont rappellés par les auteurs des maiſons dont on ſuppoſe qu'ils auroient fait la gloire; enfin enlevés tous deux récemment pour les poètes, puiſque le Duc étoit mort en 1712, & que la *Henriade* nommée alors la *Ligue* a paru en 1723 : mais voilà auſſi tout ce qu'ils ont de ſemblable.

Les regrets d'*Anchiſe* ſont pleins de vivacité, d'un enthouſiaſme noble & douloureux tout à la fois.

Oſtendent terris hunc tantum fata, neque ultra
Eſſe ſinent : nimium vobis Romana *propago*
Viſa potens, ſuperi, propria hæc ſi dona fuiſſent.
Quantos ille virûm magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus ! & quæ Tiberine *videbis*
Funera, cum tumulum præterlabére recentem.
Nec puer Iliaca *quiſquam de gente* Latinos
In tantum ſpe tollet avos : nec Romula *quondam*
Ullo ſe tantum tellus jactabit alumno.
Heu pietas ! heu priſca fides ! invictaque bello
Dextera ! non illi quiſquam ſe impune tuliſſet
Obvius armato ; ſeu cum pedes iret in hoſtem,
Seu ſpumantis equi foderet calcaribus armos.
Heu miſerande puer ! ſi qua fata aſpera rumpas,
Tu Marcellus *eris ; manibus date lilia plenis,*
Purpureos ſpargam flores ; & fungar inani
Munere.

Voilà un poète. Ecoutons ſon imitateur.

O mon fils, des *François* vous voyez le plus juſte,
Les cieux le fermeront de votre ſang auguſte.

Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur paſſagère ouvrage de vos mains?
Hélas que n'eût point fait cette ame vertueuſe?
La *France* ſous ſon règne eût été trop heureuſe:
Il eût entretenu l'abondance & la paix:
Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits.
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'alarmes,
O combien les *François* vont répandre de larmes
Quand ſous la même tombe ils verront réunis,
Et l'époux, & la femme, & la mere, & le fils!

Quelle différence! Voyez ſi *Anchiſe* s'amuſe à dire de *Marcellus* que c'eſt une *fleur paſſagère*; s'il donne l'épithète d'*Auguſte* au ſang qui formera la poſtérité de ſon fils, & qui eſt par conſéquent le ſien propre; s'il appelle le *plus juſte* des *Romains* un jeune homme qui ne doit pas règner, qualification d'autant plus ſingulière dans le *François* que le poète a dit auparavant de *Louis XII*, que ce roi

Sur ſon trône avec lui fit aſſeoir la Juſtice;

& qu'il eſt difficile par conſéquent d'être *plus juſte*; voyez s'il ſe borne sèchement à dire *il eût aimé ſon peuple*; éloge ſi foible après ce vers,

Il eût compté ſes jours par ſes bienfaits:

Eloge de plus qui n'eſt qu'une répétition, puiſque le poète a déja dit quelques vers plus haut du Cardinal d'*Amboiſe*, que

Seul il aima la *France*, & ſeul fut aimé d'elle:

Enfin voyez ſi le vieillard *Troyen* s'arrête plus sèchement encore par une froide exclamation ſur l'image affligeante d'un tombeau, & ſur l'anecdote inintelligible, ſans une note, ou ſans une connoiſſance antérieure des faits, de toute cette famille éteinte à la fois.

Anchiſe ne ſe plaint pas aux dieux de leur dureté envers *Marcellus;* il les accuſe d'en *avoir été jaloux.* « Les Deſtins ne feront que le montrer à la terre : » maîtres du ciel, *Rome* en le conſervant vous » eût paru trop puiſſante. » S'il parle d'un tombeau, c'eſt pour y joindre une image qui l'anime, & en rend l'idée pénétrante, mais plus douce : « De » combien de regrets retentira le champ de *Mars;* » combien de pleurs, ô *Tybre*, tu verras répandre, » quand tu paſſeras aux pieds de ce tombeau » nouvellement conſtruit ſur tes bords! » Ce n'eſt pas aux dépens des grans hommes de ſa race qu'il loue ſon jeune deſcendant : « Jamais *enfant* n'aura » fait concevoir de plus grandes eſpérances : *nec* » *puer* : „ il me ſemble qu'il y a dans ce mot une délicateſſe admirable : loin de lui faire éclipſer les anciens héros, ſon plus grand mérite ſera d'en avoir les vertus, & la fidélité; *heu pietas, heu priſca fides!* enfin il lui adreſſe la parole, " Enfant infortuné, ſi tu „ peux vaincre la cruauté du ſort, tu ſeras un vrai „ *Marcellus.* Donnez-moi des lis à pleines mains; „ que je couvre de fleurs cette chère ombre, & que „ je lui rende au moins ce vain hommage. „

Voilà, autant que la foibleſſe de l'idiôme & la mienne le permettent, le diſcours d'*Anchiſe* : on y peut entrevoir quelles ſont l'expreſſion, la poéſie de l'original : auſſi nous ne ſommes ni *Auguſte*, ni *Octavie*; & après 18 ſiècles ce morceau nous arrache encore des larmes : ſa foible copie en fait-elle autant?

L'épiſode de *Gabrielle* comparé à ceux de *Didon* ou d'*Armide*, n'eſt pas moins inférieur dans les détails : & de plus il eſt eſſentiellement défectueux en lui-

même, parce que le héros y eſt avili. Tout concourt à dégrader *Henri IV* dans ſa malheureuſe aventure d'*Anet*, telle que le poème la preſente.

Je l'ai déja appellée une *eſpiéglerie* : & quel autre nom donner à cette étrange paſſade ; à la manière dont elle eſt amenée ; à celle dont elle finit ; à ce prompt & doux accord inopinément procuré par la Diſcorde ; à cet amour né du haſard, & évanoui, comme les bonnes fortunes de garniſon, le lendemain de ſa naiſſance ? Le lecteur qui réfléchit n'y a qu'un embarras, c'eſt de décider ſi le héros y eſt plus petit quand il quitte ſa maîtreſſe, que quand il ſe laiſſe entraîner à ſes genoux.

Didon ſe paſſionne pour un étranger ! Mais avec quel art ſa foibleſſe eſt amenée ! comme elle eſt juſtifiée ! combien d'évènemens intéreſſans elle produit ! C'eſt un héros, c'eſt le fils de la Déeſſe de l'Amour, pour qui elle s'attendrit : c'eſt ſous les apparences de la généroſité que cette tendreſſe ſe gliſſe dans ſon cœur. *Enée* eſt auſſi malheureux qu'aimable. Son éloquence achève ce que ſes adverſités, ſa figure, & le pouvoir de ſa mere ont commencé. Ce n'eſt qu'après que le récit le plus pathétique a mis ſes vertus dans tout leur jour que *Didon* ſe livre au penchant qu'il lui inſpire.

D'ailleurs elle s'eſt défendue : elle a oppoſé long-tems à ſa paſſion naiſſante ſon ancienne réſolution de ne plus contracter de nouveaux liens, le ſouvenir de ſon premier époux, le ſoin de ſa gloire : rien n'eſt omis de ce qui peut conſtater ſa vertu, & rendre ſa foibleſſe excuſable.

Enfin

Enfin pour qu'elle ſuccombe il faut encore que ſon ame ſoit diſpoſée à la tendreſſe par l'eſpèce d'émotion qui accompagne la pompe d'une fête ſplendide? il faut que *Junon* & *Venus* ſe concertent pour vaincre ſa réſiſtance. Pour la ſubjuguer il faut tout le mérite d'un grand homme, toute la puiſſance de deux grandes divinités, toutes les ſurpriſes qui aident au développement des paſſions : & quelle nobleſſe, quelle poéſie, quelle vérité dans le tableau en général, & dans tous les détails de cette alliance infortunée!

Le *Taſſe* a auſſi fait ſon héros amoureux : il l'a repréſenté enſeveli un moment dans les plaiſirs : mais quand *Renaud* s'abandonne aux careſſes d'*Armide*, indépendamment des efforts de la magie qui le captivent, c'eſt dans un tems d'exil, & d'oiſiveté, pour lui : c'eſt lors qu'il a le cœur plein d'un juſte reſſentiment contre ſon général; lors qu'un ordre dont il ne peut ſe venger l'éloigne de l'armée *Chrétienne*.

D'ailleurs, prenez y garde; c'eſt une étrangère; c'eſt une enchantereſſe, libre, maîtreſſe d'elle-même, qui le recherche; le triomphe qu'il remporte ſur elle ne peut ni le flétrir lui-même, ni nuire aux intérêts de ſon parti; au contraire, il eſt vainqueur encore, & preſque héros en ſe laiſſant enchaîner. C'eſt pour ainſi dire l'honneur qui le livre à l'amour.

Enfin non-ſeulement il eſt à la fleur de ſa jeuneſſe, & par conſéquent dans l'âge des fautes & des excuſes : mais la paſſion qu'il inſpire, & qu'il éprouve dure aſſez long-tems pour acquérir une

eſpèce de dignité : car l'amour s'ennoblit par la conſtance. Il y a un intervalle conſidérable, & beaucoup d'évènemens entre l'inſtant qui le montre amolli par la volupté, & celui qui le rend à la gloire. Le même chant ne voit pas finir & commencer ſes tranſports.

Mais *Henri*, c'eſt dans un âge mûr, avec l'expérience de l'infortune ; c'eſt dans le moment le plus critique de ſes affaires qu'il ſe livre à la première apparence du plaiſir : c'eſt lors qu'après une bataille gagnée ſon abſence peut en faire perdre tout le fruit qu'il s'abſente ſans réflexion : pourquoi ? Pour ſéduire une jeune perſonne dont il devroit, ſur-tout après le *voyage au ciel*, reſpecter l'innocence ; & ce qui eſt bien plus ſcandaleux, bien plus inconcevable, cette jeune perſonne eſt fille d'un de ſes anciens officiers, qui riſque actuellement ſa vie pour lui ; & c'eſt l'auteur qui en avertit :

> Elle attendoit ſon pere,
> Qui fidèle à ſes rois, vieilli dans les haſards,
> Avoit du grand *Henri* ſuivi les étendards.

Pour récompenſe le *grand Henri* vient voir ſa fille, la ſéduit, & l'abandonne : & tout cela dans le même inſtant.

Mais c'eſt la vérité ! non : d'abord comme je l'ai dit *Gabrielle* dans l'hiſtoire n'eſt rien moins que cette bergère ſi innocente, ſi tôt ſéduite, & ſi tôt oubliée : mais quand ce ſeroit la vérité, ce n'eſt pas celle-là qu'il auroit fallu ſaiſir, & rendre dans un poème *Epique*. Il falloit au contraire, ou la ſupprimer, ou la métamorphoſer par un trait d'imagination. Les charmes d'*Armide* n'opèrent que quand

la gloire de *Renaud* ne peut être compromiſe. Il falloit donc imiter cet artifice, ſi vous vouliez parler des foibleſſes de votre héros, & les couvrir d'un voile qui en ſauvât l'opprobre.

Il eſt donc vrai que l'auteur de la *Henriade* n'a point embelli ſon ſujet; qu'il l'a même énervé volontairement, faute de tirer parti des beautés qui s'y produiſoient d'elles-mêmes; & qu'au lieu de ce mêlange de fictions qui donnent aux autres poèmes *Epiques* dont le tems a conſacré les noms, une marche ſi rapide, & cependant ſi ſoutenue, ſi variée, ſi intéreſſante, on ne trouve dans celui-là qu'une monotonie glaciale; on admire les beaux vers qui s'y rencontrent ſouvent, ſur-tout dans le genre tranquille, & deſcriptif : mais on n'eſt ni ému, ni attaché par les évènemens. Enfin, s'il m'eſt permis d'en dire mon avis, la *Henriade* eſt plutôt une diſſertation en vers, un beau diſcours rimé ſur la dernière moitié du 16e. ſiècle, qu'un poème.

Mais, dira-t-on, l'auteur n'a pas pu faire davantage; il lui manquoit une grande reſſource commune à tous ſes prédéceſſeurs, celle du *merveilleux*; notre religion interdit les fictions que le *Paganiſme* autoriſoit, & nos mœurs celles que toléroit le coſtume de la *Chevalerie*. Les *Italiens* qui ont immortaliſé *Armide* & *Roland* ont pu ſubſtituer les prodiges de la magie, & l'illuſion des enchantemens, aux divinités de la *Grèce* & de *Rome*; ce que ne permettoient pas à M. de *Voltaire* le nom de ſes héros, la proximité du tems, & le progrès des lumières dans notre ſiècle. Certainement un *Iſmeno* figureroit mal à côté du Duc de *Mayenne* : on auroit ſifflé le

poète s'il avoit, comme le *Taſſe*, fait enchanter par un ſorcier tous les arbres de la forêt de *Bondy*, pour empêcher le ſiège de *Paris*; & quoique la belle d'*Eſtrées* fut peut-être réellement encore plus aimable qu'on ne ſuppoſe *Armide*, on n'auroit pas pardonné à l'auteur *Pariſien* s'il avoit bâti d'un coup de baguette, au milieu du parc d'*Anet*, un beau palais magique, où *Henri IV* eût été renfermé dans des murs de diamant.

J'en conviens : mais auſſi ce ne ſont pas ces contes de fées qui ont fait le ſuccès de la *Jeruſalem* & de l'*Orlando*. Au contraire, ils les auroient fait tomber, ou mépriſer, ſans les peintures vraies, ſans les ſituations touchantes & terribles, dont l'habileté des artiſtes a embelli ces chimères.

Je ne crois point du tout qu'il faille à l'*Epopée* ce que le *P. Le Boſſu* appelle aſſez ridiculement la *machine*, c'eſt-à-dire l'intervention des êtres ſurnaturels, *Virgile* en a fait uſage : mais c'eſt auſſi la partie la plus foible de ſon poème. Les dieux d'*Homère* ne réfroidiſſent pas l'*Iliade*, parce que ce ne ſont que des hommes : ils en ont le langage & les paſſions, & encore n'entrent-ils pour rien dans les plus beaux morceaux de ce poème révéré.

Vous n'en trouvez ni dans les adieux d'*Hector* & d'*Andromaque*, ni dans la ſcène ſi énergique, ſi éloquente de tant de ſortes d'éloquences, entre les députés des *Grecs*, & *Achille* qui leur refuſe ſon ſecours ; ni dans toute l'aventure de *Patrocle* ; ni ſur-tout dans la ſcène plus belle peut-être encore que tout le reſte, où *Priam* vient baiſer la main

teinte du ſang de ſon fils : on ne peut pas regarder comme une intervention de la divinité le perſonnage ſubalterne qu'y fait *Mercure*. Non-ſeulement ce n'eſt pas le *merveilleux* qui fait le mérite de ces modèles de l'art de raconter, de peindre, d'émouvoir : mais ces morceaux ne ſont ſi touchans que parce qu'ils ne préſentent rien que de *naturel*. Dans les *Féeries* le merveilleux eſt prodigué : auſſi n'intéreſſent-elles pas : loin que le *poème épique* ne puiſſe ſe paſſer de *dieux*, ou de *ſorciers*, ou d'êtres intellectuels quelconques perſonnifiés, je ſuis perſuadé qu'au contraire le ſeul moyen d'égaler aujourd'hui les modèles en ce genre, & de le devenir ſoi-même, ſeroit d'écarter ces expédiens puériles & ſuperflus.

Les vraies fictions *Epiques* doivent être des évènemens conçus & diſpoſés avec art, heureuſement décrits. Ces poèmes ſont des romans en vers : l'intérêt doit donc, comme dans les romans, y naître des grandes paſſions bien ſaiſies, bien développées ; des incidens bien enchaînés & bien rendus, des épiſodes enchaſſés ſans effort, & entremêlés de manière qu'ils prolongent l'action, ſans la ſuſpendre, ni la refroidir ; enfin de l'adreſſe & de la fécondité à multiplier des ſituations capables d'émouvoir le cœur, des traits qui peignent les héros, mais par des faits où on les voit agir, & non par des paroles où l'auteur ſeul ſe montre.

Voilà la vraie *machine* de l'*Enéide*, de l'*Iliade*, de la *Jeruſalem*, de l'*Orlando*, &c. & non les *dieux* ou les *ogres*, qu'on abandonneroit aux enfans, comme le *petit poucet*, & la *barbe bleue*, s'ils y étoient

ſeuls. Ces fictions-là ſont indépendantes du changement des mœurs, des variations dans les préjugés, dans les cultes, dans les gouvernemens; elles tiennent au cœur qui ne change pas; au penchant naturel qui nous porte toujours à admirer ce qui eſt grand, à aimer ce qui eſt ingénieux; à nous affecter de ce qui eſt attendriſſant. Voilà le merveilleux qui réuſſira dans tous les tems, & qui offre à la vraie poéſie cent fois plus de reſſources que toutes les ſorcelleries & tous les enchantemens du monde.

Mais enfin en ſuppoſant néceſſaire une *machine* à la *Le Boſſu*, ce n'eſt pas l'impoſſibilité d'en employer une qui contribue à la foibleſſe de la *Henriade*, puiſque l'auteur en a fait uſage comme ſes prédéceſſeurs, en s'appropriant leurs inventions: mais il n'a pas été plus heureux dans cet emprunt que dans les autres.

Vous trouvez chez lui par exemple la *Diſcorde* perſonnifiée comme dans l'*Orlando*; elle y eſt même un perſonnage bien plus eſſentiel : dans le poëme *Italien* elle ne joue qu'un rôle ſubalterne & momentané : au lieu qu'elle eſt l'ame, le mobile, la *machine* entière du *François*. Pour apprécier l'imagination des deux poëtes, il n'y a qu'à comparer les effets que produit chez chacun d'eux reſpectivement ce reſſort commun.

Dans la *Henriade*, la *Diſcorde* paroît d'elle-même au 4e chant, & elle paroît pour ſon compte. D'*Aumale* eſt expoſé dans une ſortie : elle tremble de le perdre.

La barbare qu'elle a beſoin de ſes jours.
Elle approche ; elle oppoſe au nombre qui l'accable
Son bouclier de fer immenſe, impénétrable. *

Elle le ſauve. De-là elle court à *Rome* chercher la *Politique*, pour venir ſéduire la *Sorbonne*, miniſtère qu'elle pouvoit, ce ſemble, bien remplir elle-même ; elle fait un ſecond voyage, mais aux enfers, pour engager le *Fanatiſme* à venir préparer l'aſſaſſinat de *Henri III*, fonction qui n'étoit pas encore au-deſſous, ou au-deſſus d'elle ; enſuite elle anime un inſtant les *Seize* ; & finit par appeller l'Amour pour venir l'aider à enchaîner *Henri IV*.

Dans tout cela, hors la protection qu'elle donne à d'*Aumale*, & ſa ligue avec l'Amour, qui ne ſont pas deux bien grans, deux bien merveilleux incidens, vous ne voyez que l'hiſtoire didactiquement ſuivie : la *Diſcorde* de M. de *Voltaire* ſe trouve tout auſſi bien chez le P. de *Thou* que dans la *Henriade* ; cette prétendue furie n'eſt plus un perſonnage poétique ; c'eſt un nom donné à l'eſprit qui animoit la ligue & ſes partiſans.

---

* Il eſt aſſez ſingulier que M. de *Voltaire*, craignant de donner trop au *merveilleux*, par égard pour la philoſophie de ſon ſiècle, ait armé la *Diſcorde* d'un bouclier, ce qu'*Homère* lui-même n'auroit pas fait. Ce poète, exact obſervateur des convenances, ne donne jamais cette eſpèce d'arme qu'aux dieux dont le métier, en quelque ſorte, eſt de la porter ; à *Jupiter* le dieu ſuprême, à *Minerve*, & à *Mars*, divinités ſpéciales de la guerre. *Neptune*, *Apollon*, *Mercure*, n'ont point de bouclier. Quand ils veulent combattre, ils empruntent l'*égide*, ou ſe couvrent des armes d'un ſoldat ordinaire, preuve ce me ſemble que, dans ſon enthouſiaſme même, *Homère* ne perdoit pas ſon ſang froid, & qu'il ne haſardoit rien ſans réflexion.

Ce nom est même aussi mal-imaginé que mal-appliqué : le poète auroit pu aussi-bien personnifier l'*ambition*, la *vengeance*, &c. : & leur faire opérer tout ce qu'il attribue à sa *Discorde*. Dans les démarches qu'il prête à celle-ci on ne voit rien qui la caractérise, ou plutôt au contraire elles démentent son vrai caractère : au lieu d'être occupée à *diviser*, elle ne l'est qu'à *unir*.

Il est vrai que ces unions ont pour objet de nuire : mais n'importe : pour justifier son titre, il faudroit qu'elle nuisît en semant le trouble, la défiance, la haine ; il faudroit qu'elle manœuvrât dans le parti de *Henri IV* pour détacher de lui enlever ses amis, pour les armer les uns contre les autres, au lieu de se borner à resserrer les liaisons entre ses ennemis.

Voulez-vous voir une vraie *Discorde*, une *Discorde* poétique, agissante ? la voici d'après l'*Arioste*.

Une nuée d'infidèles armés, & parfaitement unis, menace la *Chrétienté* sous les ordres d'*Agramant*, l'*Agamemnon* de ces nouveaux *Grecs*. Dieu employant les causes secondes pour sauver son église, envoie un ange chercher la *Discorde*, & lui donner ordre de troubler ces mécréans, de les brouiller entr'eux, d'exciter dans leurs troupes des divisions qui traversent leur projet, & les empêchent de l'exécuter. L'ange la cherche, & la trouve dans un chapitre de *Moines* : (songez que l'*Orlando* est un poème *héroï-comique*, genre dont je parlerai bientôt) il lui notifie sa commission : elle part, & s'abat sur l'armée infidelle.

Auſſi-tôt le camp ſe trouve plein de diſſentions, de diſputes, de querelles de toute eſpèce. Les plus ſérieuſes s'élèvent entre les principaux guerriers, qui ſe déterminent à les vuider en combat ſingulier. Comme ils ſont quatre, qui ont tous les uns contre les autres des intérêts compliqués, on les fait tirer au ſort pour ſavoir par qui les batailles commenceront; le ſort tombe ſur *Mandricard*, & *Rodomont*. Le jour eſt aſſigné : quelque chagrin que ces troubles & plus encore ce moyen de les appaiſer cauſent au grand *Agramant*, il eſt forcé d'y conſentir.

Tout le coſtume de la chevalerie errante eſt peint, & déployé avec la plus grande richeſſe, par le poète. Deux tentes ſont dreſſées aux extrêmités du champ : chacun des combattans s'y rend avec ſes *parrains* chargés de lui préſenter les différentes pièces de ſon armure. En donnant à *Mandricard* ſon épée, qui eſt celle de *Roland*, un des parrains la reconnoît : il a fait vœu autrefois de conquérir auſſi cette épée, & il veut la garder : grande noiſe : *Roger*, un des quatre chevaliers dont le combat a été reculé par l'évènement du ſort, reprend ſes prétentions, & ne veut plus reſpecter l'ordre convenu, puiſqu'il eſt enfreint par un nouveau concurrent. *Mandricard* défie les deux ennemis tout à la fois : tous ſortent en fureur, prêts à ſe charger les uns les autres : voilà déjà trois duels pour un.

Agramant, étonné du tapage, accourt avec ſon *Neſtor*, le vieux *Marſile* : tandis qu'ils cherchent un moyen de conciliation on entend un fracas horrible dans l'autre tente : *Rodomont* étoit prêt à monter ſon cheval de bataille, dont il eſt devenu poſſeſ-

ſeur après pluſieurs aventures : un des parrains en viſitant le harnois du fier courſier s'eſt apperçu que c'eſt ſon cher *Front de-lait*, un excellent cheval qui lui a été volé autrefois, & depuis la perte duquel il a juré de n'aller qu'à pied, juſqu'à ce qu'il le retrouve : auſſi-tôt il s'empare de la bride ; il fait ſerment de ne s'en plus déſaiſir, & tire l'épée pour ſoutenir ſon droit : de-là auſſi des injures, des coups, & un effroyable tumulte.

Agramant laiſſe *Marſile* pour contenir une des tentes : il revient en hâte à l'autre, ſuivi d'une partie des chefs de l'armée, bien ſurpris comme lui de ce nouveau contretems. Parmi eux ſe trouve l'orgueilleuſe *Marfiſe*, Amazone indomptable, arrivée depuis peu au camp des *Mores*, dans l'unique intention de défier au combat les *Paladins* de *Charlemagne*.

En entendant parler du cheval volé, elle ſe ſouvient qu'elle en a connu le maître ; & que le même jour où il a été ainſi trompé par un fripon, on lui a enlevé à elle-même une riche & excellente épée : elle eſt bien ſurpriſe de trouver ſon voleur à la ſuite d'*Agramant*, qui, pour le récompenſer, en a fait un roi : elle tombe ſur le larron couronné, l'emporte ſur le col de ſon cheval pour le faire pendre, & défie *Agramant* lui-même, s'il veut interpoſer ſon autorité ; ce qui achève de tout brouiller ; & chacun des intéreſſés ayant ſes troupes dans l'armée, ainſi que ſon parti dans le conſeil, on peut conjecturer quel déſordre il réſulte de toutes ces diviſions dans l'*Oſt* des ennemis de *Charlemagne*.

Voilà ce que la *Diſcorde* opère en paſſant dans l'*Orlando*, où elle n'eſt qu'un perſonnage épiſodi-

que, inſtantané : voilà ce que l'*Arioſte* a fait de rien ; ce qui occupe à-peine chez lui un quart de chant. Je ne ſais ſi dans tous les poètes anciens & modernes il y a un morceau qui prouve plus de génie, plus d'imagination. *Cervantes* l'a imité avec beaucoup d'art dans ſon *Don Quichotte* : mais *Cervantes* n'eſt que copiſte. Combien la Diſcorde parleuſe du *François* eſt foible, nulle, auprès de la Diſcorde agiſſante de l'*Italien* ! Ce n'eſt donc pas à cauſe de la révolution arrivée dans nos mœurs, dans notre religion, que la *Henriade* eſt ſi inférieure, même du côté de la *machine*, aux poèmes qui l'ont précédée.

Elle eſt pleine de très-beaux portraits, j'en ſuis convenu : mais encore une fois ces *Images* froides, inanimées, glacent ce poème ; les autres *Epiques* ont des portraits auſſi ; mais ils réſultent des *actions* des héros : ils ne ſont pas appendus, cloués ſans mouvement à une muraille, en attendant que l'œil du ſpectateur vienne les chercher ; c'eſt pour ainſi dire, le lecteur qui ſe les peint à lui-même : en voyant agir les perſonnages, il deſſine dans ſon imagination leur taille, leur figure, leur phiſionomie ; il ſe forme une idée de leur caractère.

L'*Arioſte* veut-il rendre ſenſible la grandeur d'ame, la généroſité, la fierté héroïque d'un *Chevalier*, qui craint ſur-tout qu'on ne le ſoupçonne de chercher des *avantages* dans un combat, qui veut ne devoir qu'à ſon bras toute ſa renommée ; il ne va pas perdre du tems à compaſſer des mots, & des rimes ſonores, pour décrire *métaphiſiquement* ce qui ſe paſſe dans l'ame du guerrier ; il produit ſur

la ſcène *Roger*, armé par l'enchanteur *Atlant*, d'un bouclier merveilleux, compoſé d'un ſeul diamant, dont l'éclat rend aveugle, & renverſe ſans connoiſſance tous ceux qui en ſont frappés. Cela eſt imité de la tête de *Meduſe* : mais voici qui n'eſt imité de perſonne.

Roger a pris le bouclier, parce qu'il eſt impénétrable, & que les loix de la chevalerie ne défendoient point à la valeur de s'aider par la fineſſe de la trempe, ou la ſolidité des armes : mais il a ſoin de le tenir toujours *couvert d'un voile*, afin de ne rien devoir à ſon autre propriété.

Cependant au milieu d'une rixe, où il eſt inſulté par des étrangers, qui le chargent pluſieurs à la fois, un coup porté ſur le voile le déchire : la lueur fatale ſe manifeſte : à l'inſtant la troupe tombe ſans mouvement, & le héros ſe trouve tiré du péril.

Mais il s'indigne d'un ſecours prématuré qui ſemble laiſſer ſon courage en doute. Il apperçoit un puits profond : il court y précipiter le bouclier foudroiant, & le fait combler devant lui, afin qu'on ne puiſſe plus le ſoupçonner de faire plus de fonds ſur l'art magique que ſur ſon épée. Ce trait tiré de l'*Orlando*, eſt beau ſans doute, même dans un héros fabuleux : & qui vous empêchoit d'en créer de pareils ſous des noms véritables ?

Tous les moyens d'élever l'ame, d'attendrir, de ſurprendre, d'intéreſſer, les poètes épiques devanciers de M. de *Voltaire*, même les modernes, les ont prodigués, en quelque ſorte, avec autant de profuſion que de ſuccès : tantôt ce ſont des évène-

mens de l'ordre commun, qu'ils rendent extraordinaires par des acceſſoires dûs à leur ſeul génie : tantôt ce ſont des incidens romaneſques en eux-mêmes, mais ſi vraiſemblablement amenés, ſi touchans, que le cœur eſt ſéduit, avant que la raiſon ait pu combiner ſes cenſures.

Ainſi, qu'une femme jalouſe ſe laiſſe emporter aux reproches, aux menaces, aux violences même contre ſa rivale, c'eſt ce qui arrive ſouvent, & n'exige aucun effort d'eſprit pour l'imaginer : mais qu'elle ait le plaiſir de voir cette rivale expoſée à perdre la vie par les mains de cet amant cru infidèle, ou de la lui ôter; qu'elle jouiſſe avec délice de ce ſpectacle, & que ce ſoit le fruit d'une mépriſe très-vraiſemblable, c'eſt une fiction très-intéreſſante, très-propre à l'*épopée*, & vous la trouverez dans l'*Arioſte*.

Qu'un amant par une autre mépriſe rendue également probable, ait le malheur de tuer ſa maîtreſſe, en croyant combattre & vaincre ſon plus mortel ennemi, c'eſt une fiction, moins naturelle, mais également touchante, & faite pour émouvoir tous les cœurs : elle ſe trouve dans la *Jeruſalem*, quand *Tancrede* prend *Clorinde* pour *Argant*, dont elle a revêtu les armes, & elle y eſt admirablement traitée.

Qu'un autre amant auſſi délicat que fidèle, mais écarté par les parens de ſa maîtreſſe, guerriere célebre, apprenne que dans l'eſpérance de repouſſer tous ſes rivaux, & de parvenir à lui aſſurer ſa main, elle a pris la réſolution de ne la donner qu'au guer-

rier qui aura pu la vaincre en champ clos; que par des circonſtances ſingulieres il ſe trouve obligé de ſoutenir ce combat ſous le nom, les armes, & au profit d'un étranger qui lui a ſauvé la vie; de ſorte que s'il eſt vaincu, on le ſoupçonnera d'avoir trahi la confiance de ſon bienfaiteur; il ſera doublement indigne de ſa maîtreſſe; & s'il eſt vainqueur, ce ne ſera que pour la faire paſſer dans les bras d'un autre; c'eſt encore une fiction qui intéreſſe, & affecte vivement le lecteur: c'eſt le fonds de l'Epiſode du Prince *Leon* a la fin de l'*Orlando*.

Toutes ces ſituations naiſſent, il eſt vrai, des mépriſes que juſtifioit le coſtume de la *Chevalerie*. Alors les viſieres des caſques rendoient les combattans méconnoiſſables, à moins qu'ils ne fuſſent diſtingués par des marques particulieres, telles que leurs chevaux, leurs armoiries, &c. & l'uſage de combattre à viſage découvert, qui a précédé le nôtre de braver le *plomb*, le *fer*, le *feu*, à corps déſarmé, prive nos poètes de cette reſſource féconde en beauté: mais combien d'autres leur reſtent ouvertes. De combien d'autres les mêmes auteurs dont je parle ne leur offrent-ils pas des modeles?

La *Henriade*, comme je l'ai déja obſervé, n'a qu'un ſeul amour, un amour, qui n'occupe qu'un ſeul chant, un amour qui ne tient pas au poème, un amour qui avilit le héros ſans illuſtrer la maîtreſſe, qui afflige l'eſprit ſans émouvoir le cœur; l'*Arioſte* en a vingt, tous variés, tous agréables; tous encadrés dans des épiſodes intéreſſans, liés à l'action principale, tous aſſortis aux caracteres des perſonnages, & dans la deſcription deſquels le poète déploie tantôt la plus douce ſenſibilité, tantôt la meilleure plaiſanterie.

Iſabelle & *Zerbin* ſont des modeles d'honnêteté, de délicateſſe. *Roger* eſt plus ardent, & *Bradamante* plus paſſionnée, mais toujours décente. *Mandricard* eſt libertin, & la belle *Doraliſe* ce qu'il faut préciſément qu'une femme ſoit, pour préférer un tel amant. *Rodomont* abandonné par elle, joue un rôle ridicule : ſa déconvenue eſt comique, & cependant il n'en eſt pas avili. *Alcine*, *Angelique*, *Medor*, & bien d'autres jettent dans le vaſte champ de l'*Orlando* une variété inépuiſable : il n'y a point d'ames, de cœurs, qui n'y trouvent de quoi exercer ou ſatisfaire ce qu'ils doivent de ſenſibilité à leur organiſation naturelle, ou à un goût développé, perfectionné par la réflexion.

Le *Taſſe* eſt moins fécond : il eſt toujours grave, toujours majeſtueux : mais, comme je l'ai déja obſervé, la tendreſſe qui tranſpire à chaque page de ſon poème en tempere l'élévation.

Dans l'*Enéide*, *Didon* n'eſt qu'un Epiſode : mais comme il eſt beau ; comme le commencement en eſt doux ; & la fin animée. Dans l'ILIADE *Briſeis* n'eſt qu'une eſpece de hors d'œuvre, ſans action ; mais *Andromaque* occupe une grande place dans le Tableau ; & cet amour conjugal peint avec les traits les plus énergiques, ne dépare aucune des paſſions dont il eſt entouré, comme il n'eſt point affoibli par elles. Dans la *Henriade* on n'apperçoit aucune de ces beautés, ni même rien qui en rétrace l'idée.

D'après ces obſervations que reſte-t-il donc à cet ouvrage ? Le nom d'*Epique d'abord*, comme je

l'ai dit, ce qui eſt un petit mérite : & en outre l'avantage plus eſſentiel de contenir de très-beaux vers, des portraits admirablement tracés; de raſſembler tant dans le texte, que dans les notes qui y ſont jointes, les principaux évènemens d'une époque à jamais mémorable pour les *François*; de fournir chez eux aux hommes chargés de l'éducation de la jeuneſſe quelques détails, qu'ils puiſſent comparer dans leur langue aux belles deſcriptions tirées des poètes anciens; ce qui n'empêche pas que ce même ouvrage ne conſtate l'infériorité de l'auteur en ce genre, & ne prouve que parmi tant de ſortes d'eſprits dont la nature l'avoit doué avec profuſion il y en avoit au moins une qu'elle lui avoit refuſée.

Au reſte je crois que c'eſt à la précipitation des amis de M. de *Voltaire* plus encore qu'à lui-même, qu'il faut attribuer l'imperfection de la *Henriade*, & même ſon exiſtence. Il en avoit, comme on ſait conçu le plan, & exécuté la première ébauche, à un âge où il étoit difficile qu'il fournît une ſemblable carrière ; ſur-tout ſe partageant, comme il le feſoit, entre tous les genres de littérature. La ſociété, où il vivoit alors, étoit compoſée d'amis plus éclairés que ſenſibles, plus délicats que paſſionnés, livrés à une philoſophie très-propre à perfectionner le goût, mais non pas à reveiller l'imagination; & ſe piquant ſur toute ſorte de matières d'une façon de penſer très-indépendante.

L'eſquiſſe de la *Henriade* ſous le nom de la *Ligue*, fut très-applaudie par eux : ils y trouverent contre les *prêtres* des traits vifs qui les flattèrent, de beaux vers qui les flattèrent avec encore plus de raiſon : ils

ils ne furent point rebutés par la froideur qui étoit dans leurs principes. Au lieu d'appuyer auprès du jeune débutant d'autres conſeils plus ſévères qui l'auroient décidé à l'abandonner, ils lui prodiguèrent des éloges qui le pouſſèrent à l'imprimer, avant non-ſeulement que le coloris fut complet, mais même avant qu'il y eut rien d'arrêté dans le trait, ni dans le deſſein.

Ces éloges donnés avec éclat firent illuſion au public, & à l'auteur lui-même : raſſuré par eux contre ſon ſentiment intérieur, il a toute ſa vie travaillé à polir ſon eſquiſſe ; mais il n'a jamais penſé à en retoucher, à en aggrandir le plan ; & quand il auroit voulu le faire, peut-être ne l'auroit-il pas pu. Il auroit toujours préféré le travail plus facile du théatre, & les nombreuſes occupations plus agréables qu'il s'étoit faites, à cette méditation profonde, à ces efforts pénibles, néceſſaires pour compoſer un bon plan de poème épique, & plus encore pour en réformer un mauvais.

DU SECOND POÈME

ÉPIQUE

DE M. DE VOLTAIRE.

A-Peu-près dans le même tems où M. de *Voltaire* traitoit ainſi l'*Epopée* ſérieuſe, il ſe haſardoit à eſſayer de l'*Epopée* burleſque. On trouve dans l'hiſtoire de *France* une ſeconde époque preſque ſemblable à celle dont nous venons de nous occuper : c'eſt le regne de *Charles VII* : les évènemens, & les deux Rois ont enſemble de ſinguliers rapports.

Charles & *Henri* étoient tous deux braves, tous deux aimables & indulgens ; ils mêloient tous deux les plaiſirs aux affaires, & l'amour aux combats : tous deux furent proſcrits dans leurs propres états ; tous deux eurent à conquérir leur royaume, & le même royaume, ſur leurs ſujets révoltés, ſoutenus par des étrangers ; tous deux affermis ſur le trône s'appliquèrent à rétablir l'ordre & l'abondance dans leurs provinces ſi long-tems dévaſtées. Enfin tous deux périrent d'une mort funeſte, & prématurée, l'un de faim, par la crainte d'être empoiſonné par ſon fils ; l'autre de la main d'un de ſes ſujets.

Une première différence entr'eux c'eſt que la religion qui cauſa toutes les infortunes de *Henri* n'entra pour rien dans celles de *Charles* ; & une ſeconde c'eſt l'anecdote étonnante qui diſtingue le

regne de celui-ci ; c'eſt le ſecours qu'il reçut de la *Pucelle* ſurnommée d'*Orléans*, parce que ſon premier exploit fut de faire lever aux *Anglois* le ſiège de cette ville.

Si l'un de ces regnes a été jugé digne de l'*Epopée*, & capable de fournir le ſujet d'un poème *héroïque*, pourquoi le ſecond n'auroit-il pas le même honneur ? Sans doute *Jeanne d'Arc*, combattant pour ſon pays, égalant les plus grans guerriers par ſon courage, & ſes ſuccès, n'a rien de ridicule. Les *Clorindes*, les *Marphiſes*, les *Bradamantes*, les *Camilles* ne le ſont pas ; & il eſt fort douteux qu'elles aient jamais valu la bergère de *Vaucouleurs*.

La lâche cruauté qui n'ayant pu la vaincre, oſa la punir de ſon courage par le plus cruel ſupplice, auroit pu fournir un *épiſode* bien touchant : je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que la ſubverſion de la *France*, & ſon rétabliſſement ſous le pere de *Louis XI*, ouvroient à l'épopée un champ nouveau, & des reſſources sûres pour intéreſſer les lecteurs de tous les pays, & à plus forte raiſon des compatriotes.

Par malheur un homme ſans talens a traité, & manqué ce beau ſujet : on s'eſt hâté, *à la Françoiſe*, de le regarder comme impraticable. Parce que *Chapelain* y a échoué, on a décidé que perſonne n'y réuſſiroit. M. de *Voltaire* lui-même appelle quelque part, *bêtiſe*, l'idée de le traiter ſérieuſement ; & il en étoit ſi perſuadé que, quand après avoir eſſayé de jouter contre *Virgile* dans le genre ſérieux, il ſe propoſa d'imiter ce que l'*Arioſte* a de

plaiſant, ce fut ce même ſujet qu'il choiſit comme un canevas propre à recevoir une broderie légère : il en fit ſous le nom de la *Pucelle*, une farce, une véritable parodie de la *Henriade*.

Cet ouvrage a eu un très-grand cours. La jeuneſſe a été ſéduite par les peintures licentieuſes dont il eſt plein ; les femmes & les gens du monde par les plaiſanteries, & quelques images voluptueuſes qui s'y rencontrent ; les connoiſſeurs même ont applaudi aux détails de poéſie admirables qui n'y ſont pas rares. Il a donc paru réunir tous les ſuffrages, & ſes ennemis même n'ont pas oſé beaucoup les diſcuter. Le fond en eſt ſi licentieux qu'ils n'ont pas entrepris d'en apprécier l'exécution, & les acceſſoires ; ils ſe ſont abſtenus d'y toucher, comme les pirates s'écartent d'une ville foible, & ſans défenſe, mais où ils ſavent qu'eſt la peſte. Par cela ſeul la *Pucelle* ſeroit déja bien au-deſſous de l'*Orlando*.

Les plaiſanteries de l'*Arioſte* en général n'ont rien dont la pudeur s'alarme. Si quelques-uns de ſes contes paſſent un peu les bornes du ſimple badinage, ſa langue & ſon ſiècle concourent également à l'excuſer. Nous admirions les infamies de *Rabelais* quand les *Italiens* ſourioient de *Joconde*.

Et ce conte le plus libre de ceux de l'*Arioſte*, ce n'eſt pas même dans la bouche du poète qu'il ſe trouve. C'eſt un aubergiſte qui parle ; il parle à un amant qui vient d'éprouver de ſa maîtreſſe un trait de perfidie ſi cruel ; cette hiſtoriette eſt ſi propre à le conſoler ; l'auteur paſſe ſi promptement à des objets dont la délicateſſe la plus ombrageuſe

ne peut s'effaroucher, que la cenſure eſt déſarmée, pour ainſi dire, avant que d'avoir eu le tems de ſe fâcher.

Les autres occaſions qui pourroient reveiller ſa ſévérité ſont rares dans l'*Orlando*, au lieu que dans la *Pucelle* du 18me. ſiècle à-peine y a-t-il un chant capable de motiver ſon indulgence. La pudeur y eſt ſans ceſſe bleſſée, & d'une manière choquante. Le coloris ne déguiſe pas même ce que le deſſein a de révoltant. A-peine pourroit-on pardonner à l'auteur d'avoir emprunté quelquefois le pinceau de *La Fontaine;* & preſque par-tout il ſe ſert de la broſſe de l'*Aretin*.

Par cela ſeul donc, comme je l'ai dit, ce ſecond poème, eût-il d'ailleurs toute la perfection dont cette partie de la littérature eſt ſuſceptible, ne pourroit ſoutenir le parallelle avec l'*Orlando*, mis, non ſans raiſon, au nombre des plus glorieux monumens de l'*Italie*. Mais malheureuſement il n'a pas même cette perfection. L'auteur s'eſt évidemment propoſé l'*Arioſte* pour modèle, & cependant il ne l'a point du tout ſuivi : il n'a fait ni un original, ni une copie. Son poème eſt un amas monſtrueux de petites pièces rapportées, étincellantes quelquefois de ſaillies très-agréables; mais qui ne compoſent pas plus un poème que les *Cent nouvelles nouvelles* ne font un roman.

L'*Orlando* par lui-même eſt un genre très-bizarre en apparence. La *Jeruſalem*, l'*Enéide*, l'*Iliade* ſont graves, héroïques d'un bout à l'autre. Si dans le 5me. livre du poème *Latin* vous trouvez l'aventure du pilote jetté dans la mer par la fougue du com-

mandant de ſon vaiſſeau; ſi *Virgile* s'amuſe à le peindre bien mouillé, rendant l'eau amère qu'il a bue, & les *Grecs* riant de la chûte ainſi que de ſes ſuites, c'eſt dans la deſcription des jeux qu'il a placé cette caricature; elle n'occupe qu'un coin du tableau, deſtiné d'ailleurs tout entier à n'offrir que l'image de la joie & du divertiſſement. L'aventure des *tables mangées*, & le vers comique du petit *Jules*,

Menſas conſumimus ipſas.

n'eſt point une plaiſanterie : c'eſt le fonds d'un conte admis depuis long-tems dans les antiquités de *Rome*, puiſqu'il ſe retrouve dans l'hiſtoire qui nous les a conſervées en proſe.

L'*Odiſſée* eſt très-différente de l'*Iliade* : c'eſt même preſque l'autre extrêmité; mais auſſi c'eſt un autre ouvrage. *Homère* n'a pas peint ſur la même toile les combats des *Dieux*, & la métamorphoſe des compagnons d'*Uliſſe*; les adieux d'*Andromaque*, & le mugiſſement des peaux des bœufs que ces mêmes compagnons d'*Uliſſe* avoient mangés depuis huit jours.

Les *Italiens* ſont les premiers qui aient imaginé de mêler enſemble dans l'*Epopée* des évènemens attendriſſans, & des aventures bouffonnes; de paſſer tout d'un coup du ſtyle le plus élevé au plus badin; de ſe livrer à l'imagination la plus déſordonnée en apparence, ſans cependant jamais perdre tout-à-fait de vue la nature; d'égayer l'eſprit ſans ceſſer de toucher le cœur; & qui aient ainſi donné à leurs récits la nobleſſe, l'héroïſme de la *Tragédie*, ſans en exclurre les peintures tirées non-ſeulement de la

vie ordinaire, mais de ce qu'elle a de plus facétieux, de plus propre à entretenir la gaieté. Et de tous les *Italiens* qui ſe ſont hazardés dans ce genre, aucun n'a rien produit de comparable à l'*Orlando Furioſo*. C'eſt la perfection du *Burleſque*, genre plus naturel, plus eſtimable, plus difficile à traiter qu'on ne le croit; genre décrié en apparence dans notre langue, parce qu'il y a été trop avili; mais dont nos meilleurs écrivains, à commencer par *Boileau*; ont ſu tirer un très-grand parti, en ſe gardant de l'employer ſous ſon ancien nom.

Il a de certaines limites dont il ne faut pas s'éloigner, des paſſages délicats qu'il faut ſaiſir, des nuances légères qu'il ne faut pas trop forcer. C'eſt l'art avec lequel toutes ces loix ſont ſuivies dans l'*Orlando*, qui en fait le mérite. C'eſt ce que M. de *Voltaire* a voulu imiter, ce qu'il étoit, ce ſemble, par ſa tournure d'eſprit plus propre à imiter qu'un autre, & malheureuſement ce qu'il n'a point imité du tout dans ſa *Pucelle*.

Le ſtyle de l'*Arioſte* eſt toujours proportionné à ce qu'il raconte; énergique, impétueux, terrible dans les batailles; doux, tendre, brillant dans les avantures galantes; plaiſant, ſérieux, animé, grave dans les autres, ſuivant le ſujet : au lieu que du commencement juſqu'à la fin de la *Pucelle*, vous ne voyez qu'un ſtyle. C'eſt une ironie perpétuelle, un perfifflage uniforme.

L'*Arioſte* eſt maître de ſon ſujet : mais il s'en occupe. Lors même qu'il badine, il n'a point l'air de ſe moquer de ſes héros, ni de ſes lecteurs : &

c'eſt ce que fait toujours. M. de *Voltaire*. L'auteur *Italien* eſt fidèle au coſtume de la chevalerie; mais c'eſt pour le rendre reſpectable : le *François* s'y conforme auſſi, mais pour le rendre ridicule. Le premier ſe permet quelquefois des contes plaiſans, & des aventures riſibles, mais ce n'eſt pas à ſes vrais héros qu'elles arrivent. Le ſecond au contraire ne cherche qu'à égayer ſes lecteurs : tout eſt *arlequin* dans ſon poème; les premiers & les derniers de ſes perſonnages portent également ce maſque flétriſſant. *Bonneau* eſt très-comique, & c'eſt une des meilleures bambochades du poème; mais *Dunois*, mais *Charles VII*, mais la *Pucelle*, ne devroient pas l'être, & il ne leur arrive que des contre-tems bouffons qui les dégradent.

C'eſt ſur-tout en cela que M. de *Voltaire* me paroît s'être mépris. Il n'a pas ſongé qu'il y avoit deux ſortes de *Burleſque*, qui conſiſtent, l'un à parler avec nobleſſe, avec emphaſe même des petites choſes; l'autre à ravaler les grandes par des expreſſions baſſes, ou des idées aviliſſantes. Le premier bien ménagé peut plaire, & plaît aux honnêtes gens, parce qu'il n'a rien qui les afflige, ni les humilie. Ce qui eſt beau eſt toujours beau, malgré l'uſage inverſe en quelque ſorte qu'on en fait. Ainſi, quand *La Fontaine* dans ſa fable du *Renard* & du *Bouc*, dit *que le tems qui toujours marche, avoit de l'aſtre au front d'argent échancré la face circulaire*, cette peinture admirable de la lune en *décours* n'eſt point gâtée, elle devient même plus piquante, quand on la voit aboutir à faire prendre par le bouc cet aſtre pour un fromage à moitié mangé. C'eſt encore ce *Burleſque*-là qui fait le charme du *Lutrin*.

Il n'en eſt pas de même de l'autre *Burleſque*, de celui de *Scarron*, qui ſe réduit à donner aux perſonnages élevés le ton & les manières de la plus vile canaille, à traveſtir en caricatures ignobles des peintures majeſtueuſes. Couvrez un nain des armes d'*Achille;* que le pigmée ſous ce fardeau veuille imiter la démarche du vainqueur d'*Hector*, rien ne ſera plus plaiſant; mais ſi c'eſt le fils de *Pélée* qui pour contre-faire *Therſite* s'ajuſte avec réflexion une boſſe artificielle; ſi le plus beau des hommes s'avilit pour amuſer les ſpectateurs, juſqu'à prendre le maſque & l'allure du plus difforme, ne détournerez-vous pas les yeux avec dégoût de cette maſcarade révoltante? Voilà les deux *Burleſques.*

C'eſt ce que l'*Arioſte* a parfaitement ſenti. Souvent il s'égaie, mais il ne s'avilit nulle part: il y a toujours ſur ſes peintures, quelles qu'elles ſoient, un vernis délicat qui les empêche de ſe ternir. Au lieu que M. de *Voltaire* dans la *Pucelle* jette à pleines mains la fange ſur les ſiennes. Hors le premier chant qui eſt d'un ton agréable, & qui annonce tout autre choſe que ce qui le ſuit, le lecteur n'a pas un plaiſir qu'il ne paie par des regrets, pas un moment de ſatisfaction pour lequel il n'en éprouve pluſieurs d'indignation, & de dégoût.

D'ailleurs dans l'*Orlando* tout comique, tout burleſque qu'il eſt en partie, on découvre une conduite réfléchie, un plan lié; on y trouve à chaque chant, je le répete des leçons, des modèles de magnanimité, de décence, avec une variété, une profuſion inépuiſable de caractères, ſupérieure même en ce genre à l'abondance d'*Homère. Marphiſe* &

Bradamante ſont toutes deux guerrières; mais la fierté de l'une relève la touchante ſenſibilité de l'autre. *Angélique* & *Fleur-de-Lys* ſont deux amantes paſſionnées; mais comme la coquetterie de la première eſt traitée! Comme la fidélité de la ſeconde eſt peinte!

Roland, *Renaud*, *Roger*, *Brandimard*, *Rodomont*, *Mandricard*, *Ferragus*, &c. ſont tous de braves gens; mais tous avec une phiſionomie reconnoiſſable, & un courage différent. *Roland* & & *Renaud* aiment avec tranſport, & ſe battent avec généroſité. *Roger* a l'ame plus tendre, des paſſions moins violentes, & le cœur auſſi noble. *Brandimard* n'eſt pas moins bon chevalier, & fidèle amant; mais l'amitié partage ſon cœur avec l'amour ſans l'affoiblir. *Mandricard*, *Rodomont*, ſont des furieux chez qui la tendreſſe prend la nuance féroce & inſultante de leur valeur; & *Ferragus*, qui outre leurs défauts, ne connoît pas même l'amour; il n'en a que l'inſtinct.

Joignez à cette diverſité de perſonnages tout ce que l'héroïſme de la *chevalerie* à d'impoſant, tout ce que l'imagination la plus féconde a de flateur, ce que la ſenſibilité la plus douce a de touchant; des épiſodes ſans nombre, les uns gais comme ceux de *Médor* & d'*Angélique*, de *Doraliſe* & de *Rodomont*; les autres douloureux, comme ceux de *Zerbin* & d'*Iſabelle*, de *Brandimard* & de *Fleur-de-Lys*; d'autres ingénieux, comme le voyage d'*Aſtolphe à la Lune*; & vous aurez une idée de l'admirable poème de l'*Arioſte*. En quoi lui reſſemble la *Pucelle* moderne?

Ajoutez que dans ce dernier ouvrage la ſatire eſt portée au dernier dégré de la licence. Les éditions faites ſous les yeux de l'auteur dans ſa vieilleſſe contiennent un chant nouveau, employé tout entier contre ſes ennemis qu'il nomme, qu'il traveſtit en *galériens*, & qui étant ſauvés de la chaîne par leur roi, ne lui marquent leur reconnoiſſance qu'en le volant. Cet abus de l'eſprit eſt atroce. Aucun poète juſqu'à M. de *Voltaire* ne s'en étoit permis de pareils, & malheureuſement il s'y eſt encore livré d'une manière preſqu'auſſi ſcandaleuſe dans ſon poème de la guerre de *Genève*.

Terminons cet article affligeant que le reſpect dû à la vérité m'arrache; & convenons que malgré le début des chants de la *Pucelle*, qui ſont preſque tous admirables; malgré les détails charmans qui ſont fréquens dans cet ouvrage; malgré l'accueil favorable que le public lui a fait, la gloire poétique de M. de *Voltaire* n'auroit rien perdu s'il n'avoit pas donné ce ſigne de plus de ſa fécondité; elle y auroit même gagné, puiſqu'il indique la borne de ſes talens, plutôt que leur étendue.

DES TRAGÉDIES

DE M. DE *VOLTAIRE.*

C'EST une chose remarquable que ses premiers & ses derniers pas aient été pour le théatre : il est mort avec *Irène*, comme il étoit né avec *Œdipe* : cette carrière orageuse & brillante étoit en effet celle qui devoit d'abord le plus vivement tenter un jeune homme rempli de cet enthousiasme du premier âge, de cette effervescence qu'allume dans une ame sensible la vue des grans modèles : l'impatience de produire est alors aussi vive au moral qu'au physique dans tous les hommes heureusement organisés : & le succès a prouvé qu'en lui ce n'étoit pas un desir aveugle, ou passager, qui se méprend sur sa force ou sa destination.

A la vérité il ne faut pas chercher dans ses tragédies ces développemens du cœur humain, si vrais, si délicats, si attendrissans, qui sont le charme des pièces de *Racine*; ni cette force de génie, cette profondeur, cette suite de raisonnemens, cette subtilité, s'il est permis de le dire, qui caractérisent *Corneille*; ni même l'art du dialogue, porté par ces deux auteurs à sa perfection; c'est-à-dire ce jeu d'attaques, de défenses, ces ressources imprévues, & cependant naturelles, qui nourrissent la scène, & surprennent l'auditeur par la justesse, comme par la rapidité des répliques.

Alzire, *Mérope*, *Tancrède*, ſont de belles tragédies. Dans le *Duc de Foix*, ou plutôt dans le rôle de *Liſois*, la politique, la magnanimité, la délicateſſe héroïque d'un brave chevalier, qui aime, plaint, & ſuit ſon prince, ſans en approuver les écarts, ſont très-bien traitées : *Mahomet*, *Semiramis*, ont également leur mérite : mais ces pièces ont-elles rien de comparable pour l'invention aux trois premiers actes des *Horaces*; à cet édifice élevé par le génie de *Corneille* ſur un ſeul mot trouvé dans *Tite-Live*; à ces contraſtes d'un jeune républicain effréné qui pouſſe l'héroïſme juſqu'à la barbarie, & d'un véritable héros qui concilie l'amour de ſon pays avec les autres vertus, avec les penchans naturellement chers aux ames honnêtes, à ces nuances ſi délicates & ſi ſavamment ménagées entre l'attachement conjugal d'une épouſe, la paſſion violente d'une maîtreſſe, & l'affection tendre, mais mâle, d'un pere vieilli dans la perſuaſion que tous les liens domeſtiques doivent être ſacrifiés aux intérêts de la patrie; à cette mépriſe ſi ingénieuſe, ſi vraiſemblable, de laquelle réſulte le rapport infidèle qui arrache au vieillard ce mot ſi beau, ſi ſimple, ſi naturel, pour un *Romain*, & en même tems ſi terrible, ſi ſublime, *qu'il mourut* ?

Ces trois premiers actes me ſemblent atteindre, peut-être paſſer, les bornes de la capacité humaine en ce genre : aucun théatre dans aucun ſiècle ne me paroît avoir rien produit qui en approche : *Corneille* lui-même après cet effort n'a pas pu s'élever depuis à la même hauteur : mais dans les endroits où il ne donne pas dans l'extrémité oppoſée, il conſerve encore ſa ſupériorité ſur M. de *Voltaire*, comme ſur les autres poètes dramatiques.

La réſignation de *Guſman* dans *Alzire* eſt ſans doute un magnifique tableau ; ce n'eſt pas à tort qu'on célèbre le couplet où elle eſt conſignée :

« De nos religions, &c. »

Mais le pardon accordé par *Auguſte* dans *Cinna* n'eſt-il pas encore plus ſublime ? *Guſman* ne fait réellement qu'obéir à ſa religion ; & à-peine en a-t-il le mérite : près d'expirer il ne peut guère ſe conduire autrement. Les exemples des cœurs durs, féroces même qui montrent de la douceur au lit de la mort ne ſont pas rares : on eſt alors moins jaloux d'une vengeance dont on ne jouira pas, & de l'exercice d'un pouvoir que l'on ſent s'évanouir : d'ailleurs combien l'*Eſpagnol* expirant n'a-t-il pas à ſe reprocher de torts envers ſon rival ?

Mais *Auguſte*, c'eſt en pleine ſanté ; c'eſt lors qu'il eſt le maître abſolu de la vie de ſes ennemis ; c'eſt avec la facilité de ſe venger, & la certitude d'en goûter la douceur, qu'il pardonne : & à qui ? A des ingrats, à des traîtres, à des conſpirateurs qui ont réuni pour le perdre la méconnoiſſance la plus odieuſe, & la perfidie la plus lâche. Dans ces circonſtances c'eſt la liberté, c'eſt la généroſité du ſacrifice qui en fait la grandeur. Les hommes ordinaires admirent le couplet de *Guſman* ; mais les héros pleurent à celui d'*Auguſte*.

On pourroit en dire autant du rôle de *Pauline* dans *Polieucte* : rôle malheureuſement affoibli, dégradé même par ce qui l'entoure ; rôle d'autant plus admirable qu'il eſt comme les trois premiers actes des *Horaces*, tout entier de l'invention de l'auteur, & qu'il n'avoit pas pu en trouver la moindre idée chez les anciens, ni chez les modernes.

Racine lui-même n'a point de ces éclairs : mais auſſi comme il eſt ſoutenu ; comme il eſt égal partout ; comme il eſt parfait & dans tous les genres ! *Burrhus*, *Agrippine*, *Acomat*, prouvent bien que s'il avoit voulu traiter plus ſouvent d'autres paſſions que l'amour, il auroit été, quoique par une route différente, auſſi loin que *Corneille*, même dans la carrière de celui-ci. Si le public s'obſtine à ne lui ſuppoſer que le talent d'avoir ſu peindre la tendreſſe, c'eſt par une de ces mépriſes ſi communes dans la littérature & ailleurs, qu'il eſt impoſſible d'expliquer & de réformer. On s'eſt accoutumé à ne louer en lui que le talent dont il a donné le plus de preuves ; & de ce que pour trouver en lui un grand homme il n'étoit pas néceſſaire de lui en chercher un autre, on en a conclu tacitement qu'il n'en avoit pas.

Celui-là ſeul ne permet pas plus d'établir en ce genre une égalité entre M. de *Voltaire* & lui, que nous n'en avons trouvé entre *Corneille* & M. de *Voltaire* dans l'autre. *Zaïre* eſt la ſeule pièce où celui-ci ait eſſayé de peindre les combats & les tranſports de l'amour. Mais *Zaïre* eſt toute entière d'emprunt : *Oroſmane* n'eſt autre choſe que la *Roxane* de *Bajazet* métamorphoſée en homme. Des cenſeurs ſévères trouveroient peut-être que ce rôle a perdu dans le changement beaucoup de ſa fineſſe, ſans y avoir gagné de vigueur ; que les acceſſoires en ſont encore plus dégradés, parce que l'auteur les a tirés de ſon propre fonds, & que, malgré ſa réputation, cette pièce eſt une des plus foibles de ſon théatre ; mais par cela ſeul que le perſonnage eſſentiel n'eſt qu'une imitation, elle ne donne

point à M. de *Voltaire* le droit d'être regardé comme le rival de *Racine* dans la lice où cet admirable poète s'eſt développé avec tant de ſuccès.

Et il l'a bien ſenti : c'eſt la ſeule tentative qu'il ait faite dans ce genre. Il ne ſe diſſimuloit pas, ce qui eſt prouvé tant par ſon théatre que par ſes autres productions, qu'avec toutes les reſſources imaginables du côté de l'eſprit, il manquoit de cette éloquence du cœur, de cette préciſion, de cette abondance flexible, tantôt douce, tantôt impétueuſe, qui eſt néceſſaire pour bien exprimer les combats, les délicateſſes, les fureurs de l'amour; éloquence, préciſion, abondance qui n'ont été données en vers, chez les *Romains* qu'à *Virgile*, chez les *Italiens* qu'à l'*Arioſte*, & au *Taſſe*; chez nous qu'à l'auteur de *Phèdre*, & chez les autres peuples a perſonne.

M. de *Voltaire* s'eſt borné, comme *Corneille*, à faire de cette paſſion un reſſort ſecondaire, qui ne lui ſert qu'à donner à ſes pièces une juſte étendue. Dans *Semiramis*, dans *Mahomet*, dans *Rome ſauvée*, elle n'a point d'autre uſage. Dans *Tancrède*, ce n'eſt pas l'amour qui émeut le ſpectateur; c'eſt la généroſité, c'eſt la grandeur d'ame dont cette pièce étincelle. Dans l'*Orphelin de la Chine*, l'amour ſauvage & réfléchi de *Gengiskan* n'a aucun des caractères qui rendent cette paſſion tragique : au contraire: il eſt preſque toujours par ſa ſituation, & même par ſes expreſſions, très-voiſin du genre oppoſé.

M. de *Voltaire* a cependant très-bien obſervé le tort qu'avoit eu *Corneille* d'affoiblir ſes pièces par le mêlange d'une paſſion qui nuit à l'intérêt, quand elle

elle ne l'excite pas ſeule ; & il l'a imité. C'eſt un tribut qu'il a payé à l'uſage, à la commodité, à la conſtitution en quelque ſorte de notre théatre, dont il n'eſt pas permis d'exclure les femmes ; & où il ſeroit ſouvent très-difficile de les employer, ſi on ne les occupoit à faire, ou à recevoir des déclarations.

Il ne faut pas non plus s'attendre à trouver dans les pièces de M. de *Voltaire* cette conduite, cet art de préparer, d'expoſer, de nouer une intrigue, de diriger les ſcènes, d'accroître le trouble & l'intérêt, de ne laiſſer jamais le théatre vuide, ou occupé par des perſonnages amenés uniquement pour le remplir ; art qui parmi tous les poètes tragiques, ſans exception, n'a été connu parfaitement que du ſeul *Racine*, & dont il n'a même pas fait uſage dans toutes ſes pièces.

Enfin il ne faut point demander à M. de *Voltaire* cette élégance, cette pureté, cette harmonie, cette ſimplicité noble, cette élévation ſans enflure, cette poéſie de ſentiment plus encore que de ſtyle, qui exprime avec une égale facilité, une égale richeſſe, & toujours avec le *mot propre*, ſans que la gêne de la rime ou de la meſure coûte rien à la juſteſſe de l'expreſſion, les orages de l'amour, les fureurs de l'ambition, les détours de la politique ; autres qualités qui, dans notre langue, & je crois dans toutes les langues, n'ont été données qu'à un ſeul homme encore, & toujours au même, à cet inimitable *Racine*, retiré de ſi bonne heure, enlevé ſi tôt, médiocrement honoré en *France* pendant ſa vie, meſquinement récompenſé par la Cour des ſervices rendus à la langue, & à la

poéſie; puni d'une action honnête & louable par une diſgrace qui lui a cauſé la mort; enfin aſſez légèrement apprécié même encore aujourd'hui par ſes compatriotes; & à qui en *Italie*, en *Allemagne*, en *Angleterre*, s'il étoit né dans un de ces pays, on auroit élevé des ſtatues pendant ſa vie, & des temples après ſa mort.

La perfection de ſon langage eſt ſi grande, qu'il en échappe la moitié à la repréſentation. Ses pièces ſont des tableaux de chevalet, admirablement finis, qu'il faut voir de près, & détailler à loiſir, avec réflexion, pour en ſentir tout le mérite.

D'ailleurs les nuances de ſon enchantereſſe poéſie ſont ſi délicates, qu'il eſt très-difficile de trouver des acteurs propres à les ſaiſir, & à les rendre ſenſibles. On a reproché durement à M^de^. de *Sevigné* l'arrêt qu'elle ſembloit prononcer ſur les deux auteurs qui partageoient la ſcène de ſon tems; & la préférence qu'elle donnoit à *Corneille*, en comparant *Racine* à un goût de mode, au *Caffé*, qui, diſoit-elle, *ne ſe ſoutiendroit pas.*

M^de^. de *Sevigné* dans cette erreur même donnoit, ce me ſemble, une marque de jugement. Elle diſoit ce que pouvoit dire de mieux une femme répandue dans le monde, diſſipée, qui connoiſſoit les productions dramatiques par le théatre bien plus que par la lecture; qui ſe déterminoit dans ſon choix par l'émotion que la repréſentation lui cauſoit, & conſervoit, même dans le cabinet, l'impreſſion récente des effets de la ſcène. Sans doute les traits heurtés à la *Michel Ange* de *Corneille*,

devoient au ſpectacle affecter bien plus vivement & elle, & tout ſon ſiècle que les teintes douces, faciles, naturelles, quoique ſi ſavantes, du *Raphaël* de la poéſie. Il n'y a point de troupe de comédie où l'on ne joue paſſablement les *Horaces*, *Cinna*, *Polieucte*, &c. Mais où trouver des acteurs pour déclamer ſans monotonie la déclaration d'amour d'*Hippolyte*, ou les tendres remontrances d'*Iphigénie*, pour varier les tons dans le rôle de *Phèdre*, comme le changement des paſſions l'exige; pour ne mettre dans celui de *Roxane* que le dégré précis, tantôt de confiance, tantôt de fureur, tantôt d'attendriſſement, tantôt d'amertume qu'il comporte; pour concilier dans celui d'*Achille* la colère du fils de *Pelée* avec la dignité, la nobleſſe que *Racine* a ſu lui conſerver au milieu de ſa violence?

Il avoit inſtruit lui-même la célèbre *Champmeſlé*: la manière dont elle jouoit ſes pièces la fit paſſer pour la meilleure comédienne de ſon ſiècle: on crut qu'elle feſoit valoir l'auteur; & au contraire tout ſon mérite étoit d'avoir appris de l'auteur à ne lui rien faire perdre. Auſſi M^de^. de *Sevigné* diſoit encore que pour trouver belle la tragédie de *Bajazet* il en falloit voir l'actrice. Elle jugeoit là encore en femme d'eſprit qui liſoit peu mais qui voyoit bien. Son tort n'étoit que de juger trop vîte; de ne ſe pas donner le tems de chercher ſi elle ne trouveroit pas à la lecture dans *Bajacet* ce qu'elle y avoit admiré au théatre; & elle y auroit trouvé encore plus. Mais elle n'avoit pas le tems d'être juſte; & dans des matières plus ſérieuſes il y a ſi peu d'hommes qui prennent ce tems, qu'on peut bien pardonner à une femme d'y avoir manqué ſur un point de littérature.

Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt donc point encore dans cette partie que M. de *Voltaire* peut être conſidéré comme ayant un mérite perſonnel qui le diſtingue de ſes prédéceſſeurs : infiniment ſupérieur à *Corneille*, je ne dis pas quant à quelques traits particuliers, ou *Corneille* n'a pas même d'égaux ; mais par le goût en général, par la correction & l'élégance du ſtyle, il s'en faut bien qu'il ait à cet égard ni effacé, ni égalé *Racine*.

Jamais le mot propre ne manque à *Racine*. Rarement M. de *Voltaire* le trouve (en *Poeſie*). On ſent même qu'il n'a pas pris la peine de le chercher. Ainſi vous voyez dans *la Mort de Céſar* :

Céſar fut un héros, mais *Céſar* fut un traitre.

Aſſurément *traitre* n'eſt là que parce que le vers précédent finit par *maître*. Il falloit un *tiran*, un *uſurpateur*, &c. mais jamais on n'a accuſé le brave, le généreux *Céſar*, de *trahiſon*, de *perfidie*.

Le même mot ſe trouve auſſi mal placé dans *Mérope*. *Polifonte* dit d'*Egiſte*,

C'eſt votre fils, Madame, ou c'eſt un *traitre*.

Il falloit dire un *fourbe*. *Egiſte* en ſe donnant, même fauſſement, pour le fils de la reine, eſt un impoſteur, & non pas un *traitre*.

Dans *Semiramis* on lit :

Et les Dieux irrités
Ont *corrompu* le cours de ſes proſpérités.

Corrompu ! eſt-ce là le mot ? *Racine* a dit dans *Athalie* :

Un fantôme importun vient depuis quelques jours
De mes proſpérités *interrompre* le cours.

Dans Œdipe, *Philoctète* dit en parlant d'*Hercule* :

Je viens à ce héros
Attendant des autels, élever des *tombeaux*.

Pourquoi *des tombeaux* ? On élève des autels à un Dieu, parce qu'en effet on peut lui en conſacrer pluſieurs. Mais le même homme ne peut avoir qu'un tombeau.

Dans *Zaïre*, *Luſignan*, pour exprimer la réſurrection de Jeſus-Chriſt, & déſigner le *St. Sépulchre*, dit :

C'eſt là que de ſa tombe, il rapella *ſa vie*.

Racine ſe ſeroit-il ainſi exprimé ? La vie eſt-elle dans la tombe ? L'auteur d'*Andromaque* a bien dit :

Tu la cherches des yeux : tu lui parles du cœur.

Il a dit :

Vous entendiez aſſez
Des ſoupirs qui craignoient de ſe voir repouſſés :

Mais quelle différence entre ces hardieſſes qui animent, qui perſonifient tout, qui ne cauſent au lecteur d'autre ſurpriſe que celle d'entendre ſi aiſément des expreſſions ſi énergiques ; & la tournure languiſſante dont ſe ſert le roi de *Chypre* !

Dans *Tancrède*, *Orbaſſan* dit à *Argire* :

Le nœud qui nous rejoint, n'eut point été formé,
Si, dans notre querelle à jamais aſſoupie,
Mon cœur, qui vous *haït*, ne vous eût eſtimé.

Haït eſt peut-être le mot propre, mais quelle horrible dureté !

Racine s'eſt permis de dire :

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas !

Il n'y a point d'oreille qui ne ſente que dans ce dernier vers ce mot a toute la douceur dont il peut être ſuſceptible ; & que dans l'autre ſa rudeſſe naturelle eſt encore augmentée.

Les exemples de ce genre ſeroient innombrables.

Quant à l'élégance, M. de *Voltaire* ſoutiendroit encore moins la comparaiſon. Il eſt vrai qu'il a beaucoup approché de celle de *Racine* dans pluſieurs morceaux de *Mariane*, de *Brutus*, de *Sémiramis*, de *Tancrède*, & plus encore dans le rôle de *Liſois*, du *Duc de Foix*, rôle écrit avec une continuité de nobleſſe, de préciſion, de force, de ſimplicité bien remarquable. Mais en général, il s'eſt rarement piqué du travail néceſſaire pour aſſurer à ſa poéſie, & ſur-tout à ſes tragédies cette eſpèce de mérite.

Rapprochez les deux poètes, ſur-tout dans les endroits où ils diſent les mêmes choſes : par exemple dans les réflexions de *Zaïre* & d'*Eriphile* ſur l'ignorance où elles ſont toutes deux de leur origine.

La fille de *Luſignan* s'exprime ainſi.

Ah ! que dis-tu ? Pourquoi rappeller mes ennuis ?
Chère *Fatime*, hélas ! ſais-je ce que je ſuis ?
Le Ciel m'a-t-il jamais permis de me connoître ?
Ne m'a-t-il pas caché le ſang qui m'a fait naître ?

Ecoutez la rivale d'*Iphigénie :*

Toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remiſe dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus, & je vois le jour que je reſpire
Sans que mere, ni pere ait daigné me ſourire.

Les premiers vers ne ſont pas même de la proſe ſupportable; les autres ſont de la poéſie la plus élégante à la fois, & la plus remplie d'images attendriſſantes.

Gengiskan & *Hippolyte* ont tous deux à exprimer un amour ſauvage; tous deux ſont embarraſſés à rendre un ſentiment auquel ils ne ſont pas accoutumés; mais le *Tartare* n'a pas une expreſſion qui aille au cœur, ou qui en vienne, pas une qui ſoit poétique ou touchante; c'eſt une fureur groſſière groſſièrement & proſaïquement peinte :

Gardez-vous d'inſulter, à l'excès de foibleſſe,
Que déja mon courroux reproche à ma tendreſſe.
C'eſt un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance eſt trop accoutumée :
Et je vous punirois de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encore en ſoupirant.
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend.
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet Empire :
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.
Prononcez ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haine, ou mon amour.

Quelle froide déclamation auprès de ce morceau de *Phèdre* ſi connu, ſi ſouvent cité, & toujours nouveau pour les lecteurs qui ont de l'ame, & de l'oreille :

Vous voyez devant vous un Prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
Moi, qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-tems inſulté ;
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Penſois toujours du bord contempler les orages.
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente :
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois, honteux, déſeſpéré,
Portant par-tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve.
Préſente je vous fuis ; abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit.
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebelle *Hippolyte*.
Moi-même pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me ſouviens plus des leçons de *Neptune*.
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.
Peut-être le recit d'un amour ſi ſauvage
Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien !
Quel étrange captif pour un ſi beau lien !
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère.
Songez que je vous parle une langue étrangère ;
Et ne rejettez pas des vœux mal-exprimés,
Qu'*Hippolyte*, ſans vous, n'auroit jamais formés.

Sans doute *Gengiskan*, d'un âge mûr, tout puiſſant, irrité, ne doit pas employer en parlant à une femme qu'il veut arracher à ſon mari, le langage ſoumis, ni même l'éloquence douce, inſinuante du jeune & tendre *Hippolyte* envers ſa maîtreſſe, jeune, tendre, & libre, comme lui : mais il devroit de même viviſier ce qu'il dit par des images ; mais il devroit

de même concilier l'énergie avec l'élégance : mais il devroit éviter des tournures défectueuſes & contraires à la langue, telles que :

Je vous punirois de vous avoir aimée ;

ou foibles, telles que,

l'aveu que je fais,

ou,

ce courroux qui ſe rend.

ou oiſeuſes, embarraſſées, telles que,

l'excès de foibleſſe
Que déja mon courroux reproche à ma tendreſſe.

Veut-on encore un exemple non moins frappant de l'étonnante ſupériorité de *Racine*? Ecoutons parler ce même *Gengiskan* & *Acomat*, de tendreſſe, & de politique, déclarer qu'ils préferent l'ambition, & leur ſûreté perſonnelle, aux plaiſirs que l'amour heureux peut donner. Voici *Acomat* :

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fiſſe de l'amour le vil apprentiſſage ?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue & les ans,
Suivit d'un vain plaiſir les conſeils imprudens ?
C'eſt par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue.
J'aime en elle le ſang dont elle eſt deſcendue.
Par elle *Bajazet*, en m'approchant de lui,
Me va contre lui-même aſſurer un appui.
Un *Viſir* aux *Sultans* fait toujours quelqu'ombrage ;
A-peine ils l'ont choiſi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille eſt un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laiſſent vieillir.
Bajazet aujourdhui m'honore & me careſſe :
Ses périls, tous les jours, réveillent ſa tendreſſe.
Ce même *Bajazet* ſur le trône affermi.

Méconnoître peut-être un inutile ami.
Et moi, ſi mon devoir, ſi ma foi ne l'arrête,
S'il oſe quelque jour me demander ma tête....
Je ne m'explique point, *Oſmin*; mais je prétends
Que du moins il faudra la demander long-tems.
Je ſais rendre aux *Sultans* de fidèles ſervices;
Mais je laiſſe au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du ſcrupule inſenſé
De bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.

Que dira *Gengiskan*?

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainſi confondue,
Mon cœur s'eſt déſormais défendu ſans retour.
Tous ces vils ſentimens qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
fit une impreſſion que j'avois ignorée.
Dans nos antres du Nord, *dans nos ſtériles champs*,
Il n'eſt point de beauté qui ſubjugue nos *ſens*.
De nos travaux groſſiers les compagnes ſauvages
Partageoient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poiſon tout nouveau me ſurprit en ces lieux;
La tranquille *Idamé* le portoit dans ſes yeux:
Ses paroles, ſes traits reſpiroient l'art de plaire:
Je rends grace au refus qui nourrit ma colère;
Son mépris diſſipa ce charme ſuborneur,
Ce charme inconcevable, & ſouverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu, mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaſte carrière.
J'ai ſubjugué le monde, & j'aurois ſoupiré!
Ce trait injurieux, dont je ſuis déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offenſée.
Je bannis ſans regret cette lâche penſée.
Une femme ſur moi n'aura point ce pouvoir:
Je la veux oublier, je ne veux point la voir.
Qu'elle pleure à loiſir ſa fierté trop rebelle;
Oſtar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

Toutes ces citations n'ont point pour objet de dégrader M. de *Voltaire*, mais ſeulement de conſtater la ſupériorité de *Racine* ſur lui dans les genres dont il s'eſt agi juſqu'ici.

Ce qui caractériſe le premier ; ce qui lui eſt propre, ce qui autoriſe à mon avis à le regarder comme un écrivain original, comme le fondateur d'un théatre nouveau, & le créateur d'un genre particulier, c'eſt d'abord la variété, la multiplicité des tableaux qu'il a produits dans le ſien De ce côté-là il l'emporte & ſur *Racine*, & ſur *Corneille*.

L'idée que l'on ſe fait ordinairement de la diverſité de celui-ci, n'eſt peut-être pas plus juſte que le reproche de monotonie répété contre le premier. C'eſt préciſément *Corneille* que l'on pourroit accuſer de trop d'uniformité. Chez lui les noms ſont variés : les caractères & les paſſions ne le ſont pas. Ni le langage, ni les ſentimens, ne changent d'une pièce à l'autre. C'eſt toujours la fierté, la grandeur prétendue *Romaine*, & quelquefois giganteſque : c'eſt un deſir de vengeance, ſouvent atroce, ſouvent exprimé avec un mêlange inconcevable de bouffiſſure & de familiarité. De ſix ou ſept de ces pièces qui ſe ſont ſoutenues au théatre, il y en a quatre qui n'ont pas d'autre fonds, le *Cid*, *Cinna*, *Rodogune*, & la mort de *Pompée*. *Chimène*, *Emilie*, *Cornélie*, demandent toutes la punition des meurtriers d'un pere ou d'un époux, & l'abominable *Cléopatre* dans *Rodogune* compte auſſi la vengeance parmi les prétextes des horreurs qu'elle médite.

Racine auroit probablement bien plus diverſifié ſon théatre, s'il n'avoit pas renoncé à l'exercice de ſon talent dans la force de l'âge. *Britannicus*, *Iphigénie*, *Bajazet*, *Phèdre*, *Athalie*, n'ont rien qui ſe reſſemble : mais ce grand homme, devenu oiſif de trop bonne heure, a ſi peu travaillé que ſa

fécondité paroît pour ainſi dire ſtérile. Il a développé peu de différentes paſſions parce qu'il a fait peu de pièces : & s'il n'avoit pas donné *Bajazet* & *Athalie*, on n'auroit probablement pas manqué de dire qu'il ne pouvoit réuſſir que dans les ſujets où il déroboit aux anciens des plans, ou des idées.

M. de *Voltaire* s'eſt ouvert une carrière plus vaſte. Il a pour ainſi dire tranſporté ſur ſon théatre le genre humain tout entier. Il l'a peuplé de tous les intérêts, de toutes les paſſions ſous une infinité de formes différentes. Il y a joint, tantôt des deſcriptions piquantes des mœurs étrangères, & des coſtumes les moins uſités; tantôt des alluſions non moins piquantes à nos propres mœurs, ſous des noms nationaux ; genre qu'on peut même lui reprocher de n'avoir pas porté auſſi loin qu'il l'auroit pu, & qui a dégénéré depuis dans les mains de ſes foibles imitateurs.

Dans *Alzire* vous trouvez les uſages de l'*Amérique* oppoſés à ceux de l'*Europe :* dans *l'Orphelin de la Chine*, les vertus d'un peuple policé le ſont aux emportemens d'un peuple barbare : *Tancrède* nous offre la pompe, la nobleſſe, la magnanimité ſublime de la *chevalerie*, telle du moins qu'elle eſt peinte dans les romans. La tendreſſe maternelle triomphe dans *Merope*. La fondation du *Mahométiſme* eſt tracée dans *Mahomet* avec vigueur, ſi ce n'eſt pas avec fidélité. Le manège des cours, les opprobres cachés, les douleurs ſecrettes qui en empoiſonnent, & en aviliſſent le faſte extérieur, ſont révéles dans *Semiramis*.

Dans les pièces mêmes dont l'enſemble eſt moins heureuſement tiſſu, vous trouvez encore des caractères d'une grande beauté, & tous d'une beauté différente; tels que ceux de *Liſois*, comme je l'ai dit, dans le *Duc de Foix*, d'*Electre* dans *Oreſte*, de *Cicéron* dans *Rome ſauvée*, de *Fulvie* dans le *Triumvirat*, d'*Athamare* dans les *Scytes*, &c.

Cette abondance ennoblie par la variété eſt déjà ſans doute un véritable mérite : mais M. de *Voltaire* en a ſuivant moi deux autres encore plus précieux, encore plus eſtimables, qui ne lui appartiennent pas moins perſonnellement, & de l'un deſquels je ne vois pas que perſonne juſqu'à préſent lui ait fait honneur.

Le premier c'eſt cette philoſophie touchante & majeſtueuſe tout à la fois, dont il a rempli ſes bonnes pièces. L'autre c'eſt de n'y avoir admis aucun perſonnage vil, ni lâche, ni abſolument odieux. C'eſt de n'avoir point donné la torture à ſon eſprit pour imaginer, pour faire parler & agir des *Narciſſes*, des *Mathans*, & moins encore des *Cléopatres*, des *Rodogunes*, des *Maximes*, des *Félix*, & d'autres perſonnages de cette eſpèce, employés avec affectation par un de ſes deux rivaux, échappés quelquefois à l'autre, multipliés depuis juſqu'au ſcandale ſur la ſcène moderne, & qui ſemblent en faire un champ voué à la ſcélérateſſe, plutôt qu'une école de vertu.

C'eſt un point ſur lequel j'oſe penſer que ſe ſont mépris preſque tous nos littérateurs qui ont développé leurs talens dans cette carrière. Il faut, ſe

ſont-ils dit, tirer parti de la ſenſibilité des ſpectateurs ; mais ils ont auſſi oublié qu'il faut de la proportion entre le coup qui l'éveille, & les organes qui l'éprouvent.

Dans la vie ordinaire même, malgré notre penchant invincible à nous intéreſſer en faveur de tout être qui paroît ſouffrir, ſi ſes cris ſont continus, s'ils dégénèrent en hurlemens, ſi ſes plaies ſont hideuſes & trop découvertes, on eſt bientôt plus effrayé qu'attendri. On fuit un ſpectacle qui devient un ſupplice : on eſt indifférent à force de ſenſibilité : c'eſt la corde du violon qui ceſſe d'être ſonore, quand elle eſt trop tendue.

Ce principe eſt vrai par-tout, & au théatre comme ailleurs. Il ne faut pas y bleſſer les organes à force de vouloir les ébranler : ce qui doit arriver dans la *Comédie* même ſi les plaiſanteries ſont trop groſſières, ou les vices trop odieux : & dans la *Tragédie* ſi l'infortune, & à plus forte raiſon ſi la ſcélérateſſe des héros y ſont pouſſées juſqu'à devenir trop atroces.

Molière n'a-t-il pas un peu violé cette convenance dans ſon *Tartuffe*? Cette pièce renferme d'excellentes plaiſanteries, & des traits de la plus grande vérité : mais le fonds du tableau ne me ſemble ni plaiſant, ni fidèle : ſon *Impoſteur* eſt à la fois trop lâche, trop fripon, & trop groſſier : les vrais *Tartuffes* ſeroient bien peu redoutables s'ils n'étoient pas plus adroits. Ceux d'entr'eux qui ſont coupables des mêmes actions emploient bien un autre manège pour les couvrir.

D'ailleurs l'abus de la religion pouſſé à cet excès eſt du reſſort de la *juſtice*, & non pas de celui de la *Comédie*. On ne rit point de ce qui fait horreur : & le caractère de *Tartuffe* eſt ſi criminel que le poète n'a pu s'en débaraſſer qu'en l'envoyant en priſon, par l'intervention directe, & irrégulière de l'autorité, par une *Lettre-de-cachet* : ce qui n'eſt aſſurément ni inſtructif, ni comique.

La règle eſt la même, & plus eſſentielle encore pour la *Tragédie*. Il faut y émouvoir, y ſerrer le cœur ; oui : mais pour que les larmes ſoient douces, il faut que ce ſoient des ſentimens doux qui les faſſent couler, & non pas des bleſſures qui les arrachent.

Dans les cataſtrophes même que le ſpectateur a prévues ; dans celles qu'il n'a paru rechercher, que pour en ſavourer, pour ainſi dire, l'horreur, telles que les exécutions publiques, (ce ſont comme on fait les *Tragédies* du peuple), dans ces ſcènes terribles auxquelles les ſpectateurs ne peuvent être attirés, comme aux théatres, que par l'eſpérance, & le beſoin d'être émus, de deux choſes l'une ; ou le crime eſt tel que la compaſſion eſt abſolument éteinte, & alors les ſouffrances de la victime n'inſpirent aucune pitié ; ou ſes remords comparés à ſon action lui en obtiennent le pardon, & il n'y a pas un des témoins pour qui le moment fatal ne ſoit une criſe pénible, à laquelle il ne déſirât de ſe ſouſtraire.

Le raiſonnement, & l'expérience ſe réuniſſent donc pour avertir les poètes de ne pas porter l'émo-

tion théatrale juſqu'à cet excès qui l'anéantit, ou la change en douleur ; ce qui ne peut manquer d'arriver, encore une fois, quand les perſonnages ſont ou trop coupables, ou trop malheureux.

Mais comment un principe ſi évident a-t-il pu être méconnu, même des plus célèbres artiſtes, à l'époque où l'art a reçu ſa plus grande perfection ? Comment, malgré le concours des réflexions des plus grans génies dans une longue ſuite de ſiècles, l'axiome a-t-il prévalu que la *Tragédie* devoit ébranler avec violence, & non pas ſeulement effleurer les fibres des ſpectateurs ? Comment en conſéquence tandis que le bon ſens & la nature nous crient d'écarter de la ſcène tout ce qui peut bleſſer le cœur, avec autant de ſoin au moins que ce qui peut choquer l'oreille & les yeux, l'a-t-on peuplée de tableaux atroces, capables de faire frémir un auditoire de bourreaux ? Comment a-t-on pu, non-ſeulement les riſquer, mais les applaudir ?

La ſolution de cet étrange problême eſt peut-être facile à trouver dans la filiation de notre théatre, dans le développement de ſon origine & de ſes progrès. Quoique cette eſpèce de digreſſion devienne un peu longue, j'eſpère qu'on me la pardonnera. Elle n'eſt pas étrangère à l'art dont s'eſt occupé pendant près d'un ſiècle l'homme qui fait le ſujet de cet ouvrage, & elle peut contribuer à y amener une réforme que je crois vraiment importante, autant qu'une réforme de ce genre peut l'être.

C'eſt à la *Grèce* que nous avons obligation de la ſcène *dramatique*, ainſi que de tous les autres arts.

arts. Mais dans l'architecture, dans la sculpture, dans la poèsie, dans l'éloquence, ces peuples ingénieux ne tarderent pas à s'élever au-dessus de la barbarie. Le théatre seul à conservé chez eux dans son développement le genre qu'il avoit reçu à sa naissance; & par malheur ce genre étoit affreux.

Quelle que soit la cause ignorée qui décida primitivement le choix des inventeurs, & d'après ce choix forma le goût des spectateurs, il est sûr qu'ils paroissent avoir adopté par préférence des actions horribles, des crimes souvent aussi difficiles à commettre qu'à croire : &, ce qui est bien étrange, souvent aussi des crimes commis par des personnages vertueux, des crimes dont il falloit accuser leur destinée, & non leur dépravation. Tels sont par exemple *Oreste*, *Phèdre*, (*) *Œdipe* sur-tout, *Œdipe* le plus scandaleux, & le plus fréquemment traité de tous les sujets; *Œdipe* qui n'apprend rien, sinon qu'avec une ame pure, on peut être prédestiné à se souiller, sans le savoir, des plus horribles forfaits, & que d'après les décrets éternels de la Providence, le châtiment du crime peut justement tomber sur l'innocence; morale terrible, morale désespérante, morale impie même, & dont il étoit impossible qu'on espérât en aucun sens aucun fruit.

Œdipe bon mari, bon pere, bon roi, excite bien plus encore l'indignation & le murmure que la pitié; quand on le voit non-seulement parricide, incest-

(*) *Phèdre* est vertueuse, puisqu'il a fallu l'intervention directe de la Divinité pour la corrompre. *Oreste* a reçu des Dieux même l'ordre de venger son pere.

tueux, ſans le vouloir, mais puni avec acharnement par les dieux de ces attentats, qu'ils lui ont fait commettre, & auxquels il n'a pas conſenti.

D'après l'expérience journalière ſans doute, un homme qui réfléchit eſt excuſable d'admettre une prédeſtination, un pouvoir ſurnaturel qui diſpoſe ſans nous, malgré nous, les évènemens dont notre ſort dépend. Il n'eſt que trop prouvé qu'il y a des individus qui naiſſent avec une fortune contraire, ou des penchans vicieux dont ils ne peuvent éluder l'influence. Les uns malgré l'honnêteté de leur cœur ſont toute leur vie le jouet, les victimes des injuſtices de la ſociété, & n'en obtiennent pas toujours la réparation, même aprés la mort. Les autres ſemblent évidemment voués au crime par leur organiſation, par le goût avec lequel ils le commettent, & ils n'en reçoivent pas toujours le châtiment; mais peut-on accorder davantage à la fatalité?

Au moins dans le ſiſtême qui regarde la divinité comme un ouvrier capricieux & biſarre, occupé à diſtribuer ſuivant ſa ſeule fantaiſie les inclinations & les deſtinées, l'homme honnête abandonné par elle aux perſécutions conſerve le ſentiment de ſa vertu, de ſon innocence qui le conſole; & le *Cartouche* pouſſé à des actions perverſes a reçu avec la vocation de les commettre le penchant qui les lui fait aimer : l'un eſt malheureux, mais irréprochable : l'autre contribue au moins ſecondairement aux crimes dont il ſe ſouille : la Providence l'a fait naître pour vivre & mourir en ſcélérat, ſoit : mais avec le ſort d'un ſcélérat elle lui en a donné l'ame; & ce ſiſtême eſt encore bien dur.

Mais l'hiſtoire d'*Œdipe* en ſuppoſe un bien plus effrayant: ce prince abhorre le crime, & il faut qu'il le commette: ſon ame ſera vertueuſe, & ſa main ſera ſouillée! & d'après ces forfaits auxquels il n'a pas conſenti, la divinité le punira parce qu'il a cédé, non pas à des mouvemens dépravés, puiſqu'il en eſt exempt, mais à une deſtinée invincible aſſignée de tout tems pour lui: encore une fois cette idée fait trembler. Ce ſyſtême fait de la divinité un monſtre plus méchant cent fois que ces êtres fragiles dont elle ordonneroit les infortunes avec une ſi cruelle biſarrerie.

N'eſt-ce pas aſſez qu'elle ait laiſſé aux hommes cette terrible faculté de traiter l'innocence comme le crime? Au moins notre religion l'abſout en regardant ce monde comme un paſſage, comme un tems d'épreuve dont les erreurs n'influent point ſur l'avenir. Elle place hors de la vie un reviſeur tout puiſſant, un juge des juges, lequel caſſe ces horribles arrêts, un juge qui en punit à ſon tour les auteurs, & en indemniſe les victimes. Mais les *Grecs* n'avoient pas cette reſſource. On ne mettoit point *Œdipe* dans les *Champs Eliſées*. Il étoit, malgré ſa droiture, non-ſeulement coupable, mais puni, parce que les Dieux l'avoient voulu: il ſembloit n'avoir exiſté que pour être un monument épouvantable de leur deſpotiſme & de leur injuſtice.

Je le répète, quand cet affreux ſiſtême ſeroit une vérité, eſt-ce une de celles qu'un gouvernement réfléchi devroit tâcher de rendre communes, & faire proclamer à grand bruit ſur le théatre?

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

A cette inconcevable métaphyſique les Poëtes *Grecs* joignoient des mœurs que la différence même des tems & des goûts ne peut excuſer. Dans *Sophocle*, *Oreſte* poignarde ſa mere de ſang-froid : on entend les cris de l'infortunée : & ſa fille *Electre* qui eſt ſeule ſur le théatre, applaudit au parricide ; elle encourage ſon frere à le conſommer.

Dans l'*Alceſte*, qui a d'ailleurs un fonds ſi abſurde, & des détails ſi touchans, *Admète* accable ſon vieux pere d'injures plus criminelles que tous les attentats d'*Œdipe*, parce qu'elles ſont volontaires, & réfléchies : le ſujet de ſa colère eſt le refus que fait comiquement le vieux bon homme de mourir pour lui. Je ne ſais ſi l'on a jamais en littérature hazardé rien de ſi abſurde que le raiſonnement du *P. Brumoy* pour juſtifier cette horrible indécence. » Elle ne nous choque, » dit-il, » que parce que » les mœurs ont changé : Les *Grecs* auroient été » choqués auſſi des mœurs établies dans d'autres » pays : » à ce propos le ſavant *Jéſuite* cite la fureur des combats ſinguliers ſi long-tems conſervée en *Europe*, & l'uſage des *Iroquois* d'étrangler leurs peres, quand ils étoient trop vieux : mais cette comparaiſon même eſt la condamnation des MŒURS *Grecques*. Eſt-ce les juſtifier que de les aſſimiler à celles qui autoriſent des aſſaſſinats, & des parricides ?

D'ailleurs jamais on n'a mis ſur aucun théatre de fils étranglé par ſon pere, ou de pere étranglé par ſon fils. Quand on y a riſqué des duels, comme dans le *Cid*, ce que l'action a de blâmable, ou de révoltant, eſt compenſé par la grandeur qui l'accompagne, ou par les beautés qu'elle produit : mais

que réſulte-t-il des farces tragiques de l'eſpèce dont il s'agit ici ? Et que ſeroit-ce ſi nous avions toutes les tragédies ſi prodigieuſement multipliées ſur le théatre d'*Athènes*, comme ſur le nôtre ?

Ces mœurs ne prouvent-elles pas que ſi les *Grecs*, comme inventeurs, étoient dignes de ſervir de guides à ceux qui ont voulu ſuivre leurs traces, ils ne l'étoient pas d'être en tout regardés comme des modèles ? Il falloit apprendre d'eux les principes de l'art, mais en faire une application plus ſage & plus noble. Les premiers ſculpteurs n'employèrent que le bois & la pierre : mais le *Jupiter Olimpien*, la *Minerve* d'*Athènes* furent d'ivoire & d'or. L'art perfectionné par les mains de *Phidias* choiſit des matériaux dignes de lui.

Cette réforme les *Romains*, imitateurs & même copiſtes des *Grecs* dans preſque tous les arts de l'eſprit, ne la firent point : du moins il eſt permis de le croire d'après les déclamations de *Senèque* que nous avons, & l'idée qu'on nous a conſervée des tragédies d'*Ovide*, de *Varus*, &c. que nous n'avons pas. Les malheurs de l'empire d'abord ; enſuite les ravages des Barbares ; enfin les querelles de l'autel trône dans les ſiècles poſtérieurs, étouffèrent l'art du théatre, comme tous les autres. Les peuples accablés de leurs infortunes trop réelles ne ſongeoient pas à ſe raſſembler pour s'attendrir ſur des malheurs fictifs. S'il s'étoit trouvé des poètes qui euſſent prétendu arracher des larmes par la peinture de quelque grande cataſtrophe, il n'y avoit point alors de famille qui n'eût pu prétendre à en fournir le ſujet.

Les *Italiens* modernes cultivèrent avec ſuccès au 16e ſiècle le champ de l'*Epopée* reſté en friche depuis *Virgile* : mais ils ne firent pour reveiller la muſe *tragique* que de foibles & vains efforts. L'*Italie* fut alors inondée de *Grecs* dépaïſés qui, pour gagner de quoi vivre, vantèrent beaucoup les anciens modèles de leur pays : ils imprimèrent *Sophocle*, *Euripide*, &c. ; ils les reſtaurèrent ; les commentèrent, les traduiſirent ; mais ils n'apprirent à perſonne l'art de les imiter. Les peres n'en avoient pas eu le pouvoir ; quand ils dominoient le monde par les armes : leurs enfans n'en conçurent pas même l'idée, alors qu'ils ne gouvernoient plus que par l'opinion.

Mais les *Eſpagnols* long-tems ignorés des *Grecs*, plus long-tems encore eſclaves des *Romains*, s'étoient ouvert une carrière théatrale intéreſſante. Cette étrange *Melpomène* étoit auſſi nouvelle dans ſon genre, que l'avoit été celle des *Grecs* du tems de *Theſpis*, & n'en tenoit abſolument rien, hors la ſingulière diſparate d'unir des *Gracioſos* bouffons avec des amans déſeſpérés ; de faire paroître dans la même ſcène un *Jodelet* & un *Achille*.

Des ſujets ordinaires, le plus ſouvent tirés de la vie commune ; mais des intrigues compliquées, des incidens bizarres, des mépriſes favoriſées par l'uſage des voiles (*Mantas*) pour les femmes, & des manteaux (*Capas*) pour les hommes ; point de crimes, point de violences, hors celles que peut inſpirer un faux eſprit de bravoure, & de délicateſſe domeſtique ; un mêlange de galanterie, & de deſpotiſme envers le ſexe, qui faiſoit des

hommes les eſclaves de leurs maîtreſſes, & les tyrans de leurs ſœurs; des amours traverſés, mais toujours heureux au dénouement; enfin des coups de génie étonnans au milieu d'une barbarie non moins étonnante, voilà ce qui caractériſe les théatres des *Lopez de Vega*, des *Calderons*, des *Moretos*, &c. trop peu connus, trop mépriſés, plus ridicules, & plus admirables cent fois qu'il n'eſt poſſible de l'imaginer. *

A la renaiſſance, ou plutôt à la naiſſance des lettres en *France*, au commencement du 17e. ſiècle; car le règne de *François I* n'y introduiſit qu'une maſcarade de *Bacchantes* déguiſées en *Muſes*; à cette époque, dont on fait honneur au Cardinal de *Richelieu*, qui, pour le dire en paſſant, n'y contribua en rien, nos premiers auteurs prirent ſans réſerve le théatre *Eſpagnol* pour modèle : ils en firent la ſource unique & commune où ils puiſoient

* Il y a vingt ans, en revenant d'*Eſpagne*, familiariſé avec la langue, plein de ce que j'avois vu, j'ai haſardé une traduction de quelques-unes de leurs pièces. Mais j'avoue qu'elle donneroit une idée peu exacte des originaux. J'étois ſubjugué alors par les principes que quelques traducteurs modernes ont tâché de faire prévaloir, tels que celui ci, par exemple, qu'il falloit dans les verſions s'accommoder au goût des lecteurs & réformer dans le texte tout ce qui s'en éloignoit trop.

Ce ſont ces maximes qui ont fait de la verſion du théatre *Anglois*, & de pluſieurs autres, des ouvrages très-inutiles, parce qu'ils ſont infidèles. Mon théatre *Eſpagnol* eſt dans le même cas. Il peut donner quelque idée de l'artifice, de la conduite des pièces, de la diſpoſition même, & du goût de la ſcène; mais aucune du ſtyle des auteurs, & du genre de leur poéſie dramatique. Je l'ai *Franciſée*, & par conſé-

tous leurs sujets. Des conjonctures singulières avoient fait prévaloir en *France* cette langue & cette littérature : les courtisans auprès du trône, les petits-maîtres dans la société étoient *Espagnols* : les héros le furent tant sur le théatre que dans les romans. *Corneille* lui-même, le grand *Corneille* commença par porter la *cape* & la *golille*.

Mais le disciple laissa bientôt ses instituteurs derrière lui. Après avoir donné d'après eux le *Cid*, il donna d'après son seul génie les *Horaces*, pièce où, comme je l'ai dit, il mit entre lui & le reste des Ecrivains *Dramatiques* un intervalle que personne depuis n'a franchi ; pièce où il n'y a rien que de noble, où l'atrocité de l'assassinat de *Camille*, justifiée d'ailleurs par l'histoire, n'avilit point le meur-

---

quent gâtée, en quoi j'ai eu grand tort. La réflexion m'a depuis amené à penser avec M. de *Voltaire*, que, quoi qu'on en puisse dire, une version, pour être *instructive* & *utile*, doit être *literale*.

Mais elle sera ridicule à cause de la différence des goûts nationaux, & du génie des langues ! Eh bien, elle rendra cette différence plus sensible ! Pour apprendre aux *Européens* comment s'habillent, comment parlent, comment vivent des *Turcs*, des *Indiens*, des *Chinois*, faudroit-il les affubler de nos fracs écourtés, leur supposer nos entremets, nos liqueurs, les forcer à ne parler qu'en termes de *Racine*, ou d'*Addison* ?

Mais personne ne la lira ! Soit : en ce cas personne ne s'imaginera connoître l'original que ceux qui en entendront le texte ; on ne traduira plus, ou du moins on ne déraisonnera plus d'après des traductions : & ce sera certainement un bien pour la littérature.

trier; où la foibleſſe des deux derniers actes ne déroge ni à la décence, ni aux mœurs; où le pere du coupable devenu ſon avocat, ſonge moins à le juſtifier qu'à obtenir ſa grace, en faveur du triomphe qui a précédé le crime. Si *Corneille* avoit continué de travailler dans le même genre, il auroit été, dans tous les ſens, le créateur d'un nouveau théatre, & le réformateur de l'ancien.

Juſques-là il ne devoit rien aux *Grecs* : il ne leur avoit rien emprunté : peut-être même ne les connoiſſoit-il pas : mais alors, ſoit qu'il ſe fût aviſé depuis peu de les lire, & qu'il crût devoir ſuivre des exemples, lui qui venoit d'en donner un inimitable, ſoit, comme il eſt plus apparent, qu'il eût été accablé, déconcerté par le pédantiſme du tems qui devenoit la reſſource de ceux de ſes rivaux à qui le génie manquoit; pédantiſme dont il avoit été la victime par toutes les critiques accumulées contre lui; à force d'entendre parler d'*Ariôſte*, du Φέβ☉, ☽ ἔλε☉, mal-expliqué, & encore plus mal-entendu, il s'imagina qu'il falloit à l'avenir traiter ſes ſujets à la *Grecque*; mettre ſur la ſcène des ſujets vils, ou furieux; & accompagner les ſentimens les plus capables d'honorer, d'énorgueillir la race humaine, des inepties ou des horreurs les plus propres à la dégrader; il donna *Cinna*, *Polieucte*, *Rodogune*, &c. drames regardés comme des chefs-d'œuvres, & étincellans en effet de beautés admirables.

Mais il fit d'*Emilie* une vraie furie, qui joint la perverſité à l'ingratitude, qui dit ouvertement que les *bienfaits d'une main odieuſe tiennent lieu*

d'offenſe ; & ne laiſſe pas de les recevoir, afin de les employer à ſéduire les amis du bienfaiteur abuſé qui les lui prodigue ; qui déclare en termes exprès qu'elle épouſeroit *Auguſte* pour avoir le plaiſir de l'égorger dans ſon lit, * &c. Il fit de *Cinna* un ſcélérat lâche & réfléchi, qui ayant conſpiré par foibleſſe contre ſon prince, ſon protecteur, ſon ami, ſous prétexte qu'il a uſurpé l'empire de *Rome*, & le voyant prêt à s'en démettre volontairement, lui conſeille, le preſſe à genoux de le garder, afin d'avoir toujours un prétexte pour l'aſſaſſinat, & ſe vante ſans détour de cette politique.

Il fit de *Felix* dans *Polieucte*, le plus bas, le plus indigne coquin qui ait jamais exiſté ; un vieux pere, qui ayant marié ſa fille à un bon gentilhomme de province ſans crédit, & voyant revenir quelques années auprès un des anciens amans qui a fait fortune, raiſonne tout haut avec lui-même, & ſe dit qu'en feſant couper le cou à ſon gendre, il pourroit bien, lui beau-pere, y gagner.

Si par ſon trépas l'autre épouſoit ma fille,
J'acquerrerois par-là de bien puiſſans appuis
Qui me mettroient cent fois plus haut que je ne ſuis.

Mais c'eſt ſur-tout *Rodogune* dont on pourroit regarder la compoſition comme l'opprobre de l'auteur, & la réuſſite comme celui du théatre. C'eſt un entaſſement d'atrocités plus abominables les unes que les autres, ſans cauſes, ſans liaiſon, ſans intérêt, ſans vraiſemblance. L'horreur même y dé-

* Je recevrois de lui la place de *Livie*
Comme un moyen plus sûr d'attenter à ſa vie.

génère en ridicule, parce que la ſcélérateſſe d'un des deux perſonnages y devient la parodie de celle de l'autre : c'eſt une mere qui en avouant, avec des ſubtilités extravagantes, à ſes fils, qu'elle a aſſaſſiné *de ſa propre main* * leur pere, ſon mari, leur dit que pour être nommé roi par elle, il faut ſe rendre parricide comme elle, & lui apporter la tête d'une princeſſe dont elle ſait qu'ils ſont paſſionnément amoureux †; ce qui eſt, de ſa part, auſſi fou qu'horrible §. Voilà la pièce ſérieuſe : voici la parodie.

---

* *Rodogune*, mes fils, le tua par ma main.

† Point d'aîné, point de roi, qu'en m'apportant ſa tête,
. . . . . .
Pour jouir de mon crime, il le faut achever.

§ L'idée de propoſer aux amans de *Rodogune* de la tuer eſt abſurde, parce que *Cléopatre*, ne peut pas ſe flatter ſérieuſement qu'elle ſoit acceptée, parce qu'elle n'eſt point néceſſaire; parce qu'elle eſt imprudente. La vieille *Mégère* a mille autres moyens de ſe défaire de la princeſſe qu'elle redoute ; & du moment qu'elle a propoſé à ſes fils ſon extravagant marché, elle doit s'attendre que s'ils ne ſont pas les exécuteurs de ſa vengeance ils prendront des meſures pour l'enchaîner.

M. de *Voltaire*, dans ſon commentaire ſur *Corneille*, a fait ces réflexions ; & cependant il n'a pas oſé ne pas louer la pièce : & cependant auſſi on l'a accuſé d'avoir multiplié les cenſures avec malignité, tandis qu'il cherchoit, diſoit-on, à affoiblir les éloges.

Une obſervation qui doit peut-être avoir place ici, c'eſt que *Rodogune*, la plus horrible, la plus dégoûtante pièce du théatre, avant l'*Atrée*, eſt auſſi une des plus mal-écrites, une des plus mal-intriguées, une des plus mal-conduites, tant le génie de l'auteur avoit à ſouffrir en ſe livrant à cet abominable genre.

La jeune princeſſe eſt inſtruite de la propoſition faite à ſes amans : elle promet à ſon tour de donner la main à celui des deux qui lui apportera la tête de la mere. Je ne ſais quel apologiſte de *Corneille* prétend juſtifier cet endroit, parce que, dit-il, il eſt évident que le marché de *Rodogune* n'eſt qu'une plaiſanterie ; elle ſait bien qu'on ne la prendra pas au mot. C'eſt par cela même qu'il en eſt plus abominable ; & que je ne puis concevoir ni que *Corneille* ait enfanté un tel monſtre, ni que le public y ait applaudi.

Le tableau même du 5me. acte ſi célébré, n'eſt comme le reſte de la pièce qu'un tiſſu de puérilités autant que d'horreurs. L'aſſaſſinat du jeune & vigoureux *Seleucus* dans une petite allée du jardin par la main de la vieille mere ; ſa mort arrivée juſte ſur la prononciation du mot *c'eſt*,... qui l'empêche de révéler le nom de ſa meurtrière ; l'incertitude du bon homme *Antiochus* entre ſa jeune maîtreſſe, & l'antique furie qui s'eſt déja vantée à lui-même d'un parricide ; *cette gorge qui s'enfle*, & enfin les propos impénitens de la *Mégère* réduite à s'empoiſonner, ſes blaſphêmes plus fous encore qu'inutiles, tout cela eſt au-deſſous des tems les plus barbares du théatre.

Si le nom de *Corneille*, & le fracas de la repréſentation n'en impoſoient pas ; ſi l'on oſoit aujourd'hui apprécier ce que nos peres ont admiré, & ce qu'on a ſoi-même admiré long-tems par tradition ; ſi l'on ne tâchoit de ſe faire illuſion en s'aveuglant volontairement ſur ce que l'on éprouve à cet horrible ſpectacle ; en prenant pour une émotion

cauſée par la grandeur, la beauté des choſes, celle qui réſulte du jeu des acteurs, du mouvement de la ſcène, de l'étonnement même où jette l'amas de tant d'abſurdités. *Rodogune* ſeroit condamnée au même oubli que *Théodore*, *Surena*, *Pertharite*, & tant d'autres pièces du génie le plus inégal peut-être qu'ait produit la nature; d'un homme à qui il n'a été donné d'être médiocre ni dans le bon, ni dans le mauvais, & qui eſt, dans l'un, autant au-deſſus de ſes rivaux, qu'il eſt au-deſſous dans l'autre.

Le décent, le tendre, le délicat *Racine*, uniſſant la ſupériorité du goût à celle de l'expreſſion & du ſentiment, ſe garda bien de ſouiller ainſi ſon théatre, & de faire de ſes principaux perſonnages, de ceux pour qui il vouloit arracher les larmes ou l'admiration de l'aſſemblée, des *Brinvilliers*, des *Guilleris* que la juſtice ordinaire ne pourroit ſe diſpenſer d'envoyer à la roue, & au bûcher.

La déférence pour les *Grecs*, & les préjugés de ſon tems l'engagèrent à traiter *Phèdre*; mais il prodigua toutes les reſſources de ſon génie pour adoucir, pour modifier ce ſujet : il avoit eu tort peut-être d'entreprendre de le traiter : mais il étoit impoſſible de le pallier avec plus d'art. Il rejetta ſur la confidente ce que la calomnie qui amène la cataſtrophe a de plus odieux : il en fit à *Œnone* une eſpèce de vertu, & n'en eut pas moins l'attention de l'en punir.

Si, d'après l'hiſtoire il a été obligé de peindre, de faire parler *Agrippine*, la mère de *Néron*, comme une femme ſans ſcrupules, de lui mettre

dans la bouche le même aveu que fait la *Cléopatre* de *Rodogune*, celui de l'attentat à la vie de ſon mari, avec quelle délicateſſe il paſſe cet endroit fâcheux & néceſſaire !

Il mourut.... mille bruits en coururent à ma honte...
J'arrêtai de ſa mort la nouvelle trop prompte, &c.

On ne trouve dans ſes pièces que deux rôles pénibles de ſon invention, deux ſcélérats déſagréables à enviſager; *Narciſſe* & *Mathan* : mais d'abord ce ſont des ſubalternes; & enſuite au moins l'auteur a eu ſoin de tranquilliſer les ſpectateurs par des contraſtes conſolans; le généreux *Burrhus* en eſt plus noble auprès de l'aſſocié de *Locuſte* : la magnanimité indulgente du guerrier *Abner* en eſt plus frappante, quand elle ſe trouve en oppoſition avec la lâche cruauté d'un pontife. Si celui-ci a la baſſeſſe de dire, ce que tant de courtiſans penſent,

Qu'importe qu'au hazard un ſang vil ſoit verſé ?
N'alions point les gêner (les rois) d'un ſoin embarraſſant :
Dès qu'on leur eſt ſuſpect, on n'eſt plus innocent.

Le général d'armée s'écrie avec horreur,

En quoi ! *Mathan*, d'un prêtre eſt-ce-là le langage !

Au lieu que chez *Corneille* les maximes les plus atroces, on pourroit dire les plus folles, n'ont point de contrepoids : le délire vindicatif & lâche d'*Emilie*, de *Cinna*, de *Cléopatre*, de *Rodogune*, n'a point de contradicteur.

Cette eſpèce de brutalité bien plus facile à atteindre que la délicateſſe de *Racine*, a fait auſſi bien

plus de proſelytes : on a cru la prétendue poétique des *Grecs* juſtifiée par l'exemple & les ſuccès de *Corneille* : notre ſcène depuis a été en proie à des ſpéculateurs atroces qui ſe ſont perſuadés que le moyen le plus sûr d'intéreſſer le public, étoit de n'y offrir à ſes yeux que des actions dignes de la *Grève* & de *Tyburn*; ils l'ont infectée d'épilepſies ſcandaleuſes données comme l'effet des paſſions portées à leur plus haut période, & par malheur quelquefois applaudies. Au commencement de ce ſiècle eſt venu ſur-tout un homme; que l'on a ſuppoſé d'après ſa ſeconde tragédie, doué ſpécialement du cruel talent de forger des ſcélérateſſes recherchées, d'imaginer des héros dont nos plus honteux ſupplices ne pourroient expier les forfaits : & il en donna en effet dans ſon *Atrée* un épouvantable échantillon.

Ce debut, il eſt vrai, inſpira d'abord une juſte horreur : le poète n'oſa plus dans la ſuite ſe livrer à de ſi honteux écarts; mais au lieu de lui ſavoir gré de ſa docilité; au lieu de lui tenir compte de cette réforme, on ne la remarqua ſeulement pas : on regarda comme toujours ſubſiſtante en lui la manie lugubre dont on l'avoit corrigé; cette mépriſe par une autre inconſéquence devint le fondement de ſa gloire, & de ſa renommée. On lui décerna les honneurs dûs à l'inventeur d'un *nouveau genre*. On le compara aux deux maîtres qui règnoient alors ſur la ſcène *Françoiſe*, comme on avoit, ſans réflexion, contre la raiſon, contre l'évidence, donné à l'un le département excluſif du *ſublime*; & au ſecond celui de la *tendreſſe*; on aſſigna au troiſième le *terrible*, le *ſombre* par excellence : & cette

diſtribution abſurde eſt encore regardée comme une juſtice dans tout le public, quoiqu'il ne faille qu'ouvrir un moment les yeux pour s'en déſabuſer.

Qu'il ſoit permis de le dire aujourd'hui qu'il n'exiſte plus de *Crébillon* que ſes ouvrages; aujourd'hui que ſa poſtérité même eſt éteinte, & qu'en l'appréciant avec équité on ne riſque plus de bleſſer perſonne, quand il auroit eu en effet ce talent horrible, & qu'il ſe ſeroit acharné à le manifeſter, il auroit fallu ſe bien garder de l'encourager par des applaudiſſemens. Mais il ne l'avoit pas: ou du moins il ne s'en eſt permis qu'une ſeule exploſion. Depuis *Atrée*, qui eſt, comme je l'ai dit, la ſeconde de ſes pièces, & peut par conſéquent être regardée comme ſon début, il n'eſt pas plus *ſombre* qu'un autre : il n'eſt qu'un peu plus dur dans ſon ſtyle, & ſouvent qu'un peu plus ridicule dans ſes plans.

Pyrrhus, la meilleure, ou plutôt la plus ſupportable de ſes pièces, n'offre preſque que des traits de vertu. Il n'y a pas une goutte de ſang de verſé. *Rhadamiſte* eſt un fou, plutôt qu'un méchant homme : il s'appelle lui-même

> Criminel ſans penchant, vertueux ſans deſſein,
> . . . . . .
> Ennemi du forfait ſans aimer la vertu; ....

& en effet il ne montre juſqu'à la mort que de l'inconſéquence, & de l'irréſolution.

L'*Electre* eſt un aſſemblage puérile de ſcènes découſues, de fureurs ſans objet & ſans nobleſſe; c'eſt

c'eſt un roman qui réunit l'excès de la fadeur à celui de l'abſurdité : *Clytemneſtre* même n'y eſt rien : elle n'y paroît que deux fois; la première pour accabler ſa fille d'injures, la ſeconde pour mourir avec un jeu de mots : elle dit à ſon fils, qui l'a bleſſée ſans le vouloir,

Frappe encore : je reſpire, & j'ai trop à ſouffrir
De voir que je fis naître, & qui me fait mourir.

Dans la *Semiramis* le fonds eſt encore plus ridicule qu'horrible : & le jargon des Précieuſes de *Molière* pourroit paroître naturel auprès de celui de la vieille Reine d'*Aſſyrie*. Amoureuſe folle de ſon fils dont à la vérité elle ne ſe croît pas la mère; le voilà dit-elle, en le voyant entrer,

Le voilà; ce vainqueur redoutable,
Qu'un front ſans ornemens ne rend pas moins aimable?
Plus funeſte pour moi que ceux qu'il m'a ſoumis,
Il a traité mon cœur comme mes ennemis.
Ma raiſon s'arme en vain de quelques étincelles,
Mon cœur ſemble groſſir le nombre des rebelles.

Enfin dans l'*Idomenée*, le *Xerxés*, le *Catilina*, le *Triumvirat*, il n'y a pas plus d'*horreurs* que de talent. Il eſt donc évident que l'auteur n'a dû ſa renommée de poète, *ſombre*, d'écrivain digne d'être regardé comme un modèle dans le genre *terrible*, qu'à ſon *Atrée*, pièce atroce, il eſt vrai, mais qui, bien loin d'être un chef-d'œuvre d'un genre nouveau, n'eſt que le dernier dégré de licence & d'aviliſſement où pouvoit tomber un genre déjà effroyable par lui-même, qu'il auroit fallu étouffer dès le commencement, au lieu de le cultiver.

Il eſt inconcevable qu'il ait exiſté une tête humaine capable, ſur-tout dans la jeuneſſe, d'imaginer, de méditer, de digérer un pareil plan; d'ajouter à ce que la fable *Grecque* raconte des fils de *Tantale*, les abominations dont eſt ſouillée la pièce *Françoiſe* : & cette fureur de vengeance diſſimulée & choyée en ſecret pendant vingt ans; & ce fils de *Thieſte* nourri pendant tout cet intervalle par l'oncle comme ſon propre fils, dans le deſſein d'en faire un jour l'aſſaſſin de ſon pere; & ces deux réconciliations ſucceſſives qui ne ſont que le même moyen pour préparer ſous deux formes différentes un double parricide; & ces exhalaiſons de vengeance qui échappent à *Atrée*, dont rougiroit un *Iroquois* ivre partant pour aller brûler ſon ennemi au cadre; & cette réponſe impoſſible à qualifier de *Thieſte*, qui ne pouvant douter que ſon fils n'ait été égorgé, qui touchant de la main & des yeux ſon ſang dont eſt remplie la coupe qu'il a été près de boire, & entendant ſon frere lui demander,

Reconnois-tu ce ſang!

replique par une épigramme, par un jeu de mots,

Je reconnois mon frere.

& cette fin abominable de la pièce,

Je jouis enfin du fruit de mes forfaits,

vers d'autant plus ſcandaleux qu'en effet tout a réuſſi au monſtre qui le prononce; & qu'il ſort heureux du théatre; & enfin tout ce qui doit faire regarder l'*Atrée* comme le fruit d'une démence ſcandaleuſe, plutôt que comme une tragédie terrible.

L'auteur n'a pas ſongé que le *terrible* pouſſé à cet excès n'eſt plus qu'une ineptie. Un grenadier furieux, le ſabre à la main, eſt ſans doute un objet effrayant & redoutable : mais ſi pour ſe faire plus grand il monte ſur des échaſſes; ſi, pour paroître plus en colère, il couvre ſon viſage d'un maſque enluminé, ce ne ſera plus qu'un épouvantail pour des enfans : ſes grandes enjambées ne ſerviront aux yeux des ſpectateurs ſenſés qu'à le rendre plus ridicule. Voilà ce me ſemble comme on auroit dû juger d'*Atrée*, & du prétendu *ſombre* de ſon auteur. *

On ſeroit tenté de croire que *Crébillon* n'a dû ſa renommée en général, dans le commencement,

* Je me rappelle a ce propos deux vers d'une pièce que j'ai vu donner dans ma jeuneſſe. Avant la repréſentation elle avoit couru tous les cercles de *Paris*, récitée par l'auteur, ſuivant l'uſage : elle y avoit été comblée d'éloges ſuivant l'uſage. On regardoit le jeune poëte, ſuivant l'uſage, comme un nouvel héritier de *Corneille* & de *Racine*, comme un émule de *Voltaire*. Son nom aſſez ſonore, alloit effacer tous ces noms célèbres. On n'étoit embaraſſé qu'à lui aſſigner un département qui ne fut pas celui de l'un de ſes prédéceſſeurs. Le public termina l'embarras, en ſiffant la pièce, qui ne fut pas même achevée, comme tant d'autres honorées de même d'applaudiſſemens précoces.

Les deux vers qui avoient été le plus admirés *aux Lectures*, par les fins connoiſſeurs, étoient ceux-ci,

Pour venger un affront *Hérode* ſans regret
Verroit couler le ſang de ſon dernier ſujet.

Le parterre s'indigna de cette aſpiration infernale : il ne l'a reçut qu'avec une huée univerſelle ; mais il n'a pas toujours été auſſi équitable, ni auſſi ſagement politique.

qu'à la diſette où ſe trouvoit le théatre quand il s'y montra, & depuis au beſoin qu'ont eu la haine & la jalouſie d'un antagoniſte pour oppoſer, pour préférer à M. *de Voltaire*. Quelqu'un a dit que le public n'étoit jamais, ou du moins n'étoit pas long-tems la duppe des cabales, qu'il ſe déſabuſoit bientôt dans tous les genres des préjugés malfondés : cet exemple & des millions d'autres prouvent le contraire.

Cependant il a fait en partie juſtice d'*Atrée*, en l'abandonnant à l'oubli ; il ne l'a pas faite de *Rodogune*, parce que ſon goût n'étoit pas formé alors, & qu'après tout, lors même que *Corneille* ſe trompoit, il méritoit encore des égards. Il faut eſpérer qu'il ne ſe laiſſera plus ſéduire par des contorſions extravagantes qu'on oſe encore quelquefois lui préſenter comme des ſymptômes de douleur, & qu'il ne ſouffrira plus qu'on proſtitue la ſcène ni la poéſie, à des orgies aviliſſantes, à des hurlemens effrénés, au lieu de les conſacrer à des gémiſſemens attendriſſans & inſtructifs.

M. de *Voltaire* ſemble avoir craint de donner le précepte : mais il a du moins donné l'exemple. Il a pouſſé encore plus loin que *Racine* cette délicateſſe, cette pureté qui auroit dû être à jamais inſéparable de l'art. Il n'a point de ces caractères qui révoltent, de ces horreurs qui indignent même contre l'auteur : il remue l'ame ; il intéreſſe ; il arrache des larmes ; il donne des leçons utiles ſans employer d'autre reſſource que la peinture des malheurs dont une conſcience pure ne ſauve pas toujours les hommes, & des ſentimens honnêtes que

les paſſions peuvent quelquefois combattre, mais non pas éteindre dans les cœurs vertueux.

Guſman dans *Alzire* eſt fier, & dur; mais il n'eſt ni lâche, ni barbare : *Zamore*, *Alzire*, *Alvares*, *Monteze*, ſont d'honnêtes gens, nobles, magnanimes; & ils n'en ſont pas moins intéreſſans. Le *Duc de Foix* eſt violent, brutal même; cependant on ne peut ni le haïr, ni le mépriſer : *Orbaſſan* dans *Tancrède* eſt humilié, mais il n'eſt pas avili. *Aſſur*, *Polifonte*, dans *Sémiramis* & *Merope*, ne ſont pas des perſonnages bien diſtingués; mais ils ne ſont pas chargés de cet opprobre qui affiige & ſcandaliſe, ou effraie le ſpectateur. Ce *Polifonte*, & *Sémiramis* ſont très-coupables; mais leurs crimes ſont anciens : ces crimes ne ſont pas le ſujet des pièces : les remords, la punition de l'épouſe repentante dans l'une, la tendreſſe maternelle dans l'autre, ſont le ſeul intérêt qui occupe le théatre. Enfin hors *Mahomet* & *Catilina*, (car je ne lui impute pas *Œdipe*, ſujet de debut impoſé à ſa jeuneſſe, & qui n'étoit ni de ſon choix, ni de ſon genre) hors *Mahomet* & *Catilina*, il n'y a dans ſes tragédies aucun rôle dont l'acteur qui en eſt chargé puiſſe rougir : cette délicateſſe n'eſt indifférente ni pour le bon goût dans la litterature, ni pour les bonnes mœurs dans la ſociété.

De ces deux exceptions même il n'y en a qu'une dont on puiſſe lui ſavoir mauvais gré. Dans *Catilina* il étoit maîtriſé par l'hiſtoire : c'eſt plutôt le choix du ſujet qu'on doit lui reprocher, que la manière de le traiter : mais *Mahomet* eſt tout entier de ſon invention; & je ne puis, je l'avoue, concevoir

qu'il ait fait volontairement, contre la vérité de l'hiſtoire, ce légiſlateur, ce fondateur d'un grand empire, d'une religion encore plus étendue, méchant ſans objet, cruel ſans fruit, parricide ſans intérêt : il l'a comblé ailleurs de louanges : quelle idée d'aller ſur le théatre flétrir avec réflexion le nom d'un homme vénéré de la moitié de la terre ; d'un homme à qui perſonne n'a jamais reproché aucune action ſanguinaire, aucun trait de fourberie, ſi ce n'eſt de s'être dit l'*envoié de Dieu*, miſſion fauſſe, mais ſoutenue par l'héroïſme, & non par la barbarie !

Ajoutons que dans cette même pièce où le héros eſt ſi cruellement défiguré, la leçon de morale que l'auteur s'eſt propoſé d'en tirer n'eſt pas plus heureuſement établie : ni le titre de cette tragédie n'eſt juſtifié, ni le but n'en eſt atteint. C'eſt le *fanatiſme* dont l'auteur veut nous apprendre à déteſter l'enthouſiaſme : & il eſt évident que le fanatiſme n'eſt point du tout le reſſort du drame qui en porte le nom.

Le meurtre commis par *Seide* eſt un fruit de la docilité militaire, bien plus que de la perſuaſion *religieuſe*. C'eſt à ſon général qu'il obéit ; & non pas à ſon dieu : il éprouve même des remords : il croit commettre un crime, ce qui eſt incompatible avec le fanatiſme : le caractère & le danger de cette terrible aliénation des eſprits conſiſte ſurtout dans la métamorphoſe qu'elle produit, en érigeant les crimes en vertus, & les vertus en crimes ; faſcination redoutable qui conduit les *Poltrot*, les *Clément*, les *Girard*, les *Diaz*, les *Chatel*, &c.

aux actions les plus affreuſes, avec le calme de la conſcience la plus pure. Cet état l'auteur lui-même l'a ſi bien peint dans la *Henriade*?

Il introduit l'ombre du Duc de *Guiſe* encourageant le *Jacobin* au crime; il lui fait rappeller l'idée de ſon propre meurtre commis par *Henri III.*

Par un aſſaſſinat. *Valois* trancha ma vie
Il faut d'un coup même punir ſa perfidie
Mais du nom d'aſſaſſin, ne prens aucun effroi,
Ce qui fut crime en lui ſera vertu dans toi.
. . . . . .
Trop aiſément trompé le jeune ſolitaire,
Des intérêts des cieux ſe crut dépoſitaire;
. . . . . .
Et plein du monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.
. . . . . .
Clément goûtoit alors un paiſible bonheur:
Il étoit animé de cette confiance
Qui, dans le cœur des ſaints; affermit l'innocence, &c.

Voilà le fanatiſme, & aſſurément *Seide* n'eſt rien de tout cela.

D'ailleurs il ne croit maſſacrer qu'un ennemi: il ignore que c'eſt à ſon pere qu'il va donner la mort: & c'eſt s'il l'avoit ſu; ſi au moment de frapper, ſa naiſſance lui étant révélée, il avoit perſiſté à immoler un idolâtre; s'il avoit cru faire à ſa religion un ſacrifice de plus, en mépriſant pour elle non-ſeulement les droits ordinaires de l'humanité, mais ceux mêmes de la nature, c'eſt alors que le fanatiſme auroit paru avec toute ſa fureur, & tout ſon danger: le ſpectacle auroit été horrible; oui: mais la leçon auroit été frappante: ce ſeroit

peut-être une exception au principe que j'ai posé plus haut, de ne mettre sur la scène aucun trait trop atroce.

Enfin ce parricide même, cet assassinat de *Zopire* par les mains de son fils, n'est dans la pièce dont nous parlons qu'un pur caprice de *Mahomet*, ou plutôt de l'auteur, & malheureusement une copie d'*Atrée*; il n'a aucun rapport avec la religion; il n'est point nécessaire; il n'est fondé ni sur la vraisemblance, ni sur le besoin : la manière dont il est motivé, amené, consommé, & puni, est absolument mal-adroite : mais aussi c'est la seule faute en ce genre que l'on puisse reprocher à M. de *Voltaire*; elle n'empêche pas qu'il ne mérite la louange que je viens de lui donner.

Ajoutons ce qui peut excuser l'une, & justifier encore l'autre, c'est que *Mahomet* a de la grandeur : ce n'est pas un scélérat vil & lâche comme *Mathan*, comme *Narcisse*, comme *Felix* : ôtez des rôles de ceux-ci leurs turpitudes, ou leurs atrocités, il n'en restera plus rien : au lieu que celui de *Mahomet* purgé de l'inutile assassinat, du non moins inutile empoisonnement qui le souillent, deviendra très-intéressant & même très-noble.

Quoi qu'il en soit, la postérité trouvera dans le théatre de M. de *Voltaire*, comme dans celui de ses prédécesseurs, auprès des défauts qui justifieront les critiques, de grandes beautés qui motiveront non moins sûrement l'admiration. Elle reprochera peut-être à l'auteur moderne, en général la foiblesse de ses plans, & sur-tout celle de ses ressorts. Elle

trouvera étrange, par exemple, que le nœud de *Tancrède* consiste tout entier dans l'omission d'une adresse au dos d'une lettre; elle ne comprendra pas que sur un pareil indice *Amenaïde*, la fille du Chevalier de *Syracuse* le plus respecté, de l'ancien chef de l'état, soit sur-le-champ condamnée, & conduite au supplice; & qu'elle ne confie à personne, pas même à son pere, le secret qui prouve son innocence.

Peut-être *Gengiskan* lui paroîtra-t-il bien petit, bien pusillanime, sur-tout auprès d'*Idamé*. Peut-être s'étonnera-t-elle du vuide qui existe autour de *Semiramis*, vuide mal-rempli par *Arzace*, & *Azema*, dont les amours ne sont ni assez violentes, ni assez traversées pour émouvoir beaucoup les spectateurs. Peut-être jugera-t-elle que le spectre de *Ninus* est un prodige absolument oiseux, très-éloigné de rien produire qui soit digne d'un semblable appareil: elle pensera probablement que le poète le présentant comme un moyen de remédier à la langueur de nos théatres, il devoit le rendre plus agissant & plus remarquable.

Il n'auroit pas été admis, dira-t-on, dans le commencement, si on lui avoit donné plus d'effet. Je n'en crois rien : je pense au contraire que c'est son inutilité seule qui l'a rendu ridicule : je pense que si l'on avoit donné à ce spectacle toute la pompe, toute l'énergie dont il étoit susceptible; si le fantôme, avant que de se présenter aux yeux, avoit été annoncé aux oreilles par ces gémissemens sourds qui ne sont qu'indiqués dans la pièce; si au lieu de paroître un moment pour commander en termes vagues un sacrifice à *sa cendre*, il avoit ré-

vélé lui-même le crime qu'il faut expier, & remis à ſon fils les monumens qui le conſtatent; ſi au lieu de ſe produire ſous la figure aſſez puérile d'un homme vêtu de blanc avec le viſage couvert de farine, c'eſt-à-dire dans l'équipage abſurde d'un revenant qui choque la raiſon, il s'étoit manifeſté par quelque ſigne extérieur, avec cet appareil terrible qui prévient la réflexion, & l'accable, par exemple, par ce trait de l'hiſtoire de *Daniel*, d'une main lumineuſe qui trace ſur une muraille des caractères enflammés, je ne doute pas qu'il n'eût eu le plus grand ſuccès. M. de *Voltaire* en cette occaſion s'eſt accuſé de ſon trop de hardieſſe : j'oſe croire qu'il n'a eu à ſe reprocher que ſa trop grande timidité.

Il eſt aſſez difficile de prévoir à laquelle de ſes pièces nos deſcendans aſſigneront la préférence. Il a déja eſſuyé de la part du public le même triage, s'il eſt permis d'employer ce mot, auquel *Corneille* & *Racine* ont été ſoumis. Toutes celles de ce dernier ſe ſoutiennent au théatre, hors trois, dont une n'y avoit jamais été deſtinée, & les deux autres ſont les fruits de ſa premiere jeuneſſe. De *Corneille* on en compte au moins trente : il n'y en a que ſix ou ſept qui aient conſervé les honneurs de la repréſentation. M. de *Voltaire*, ſi je ne me trompe, en a compoſé vingt-quatre, dont neuf, autant que je puis m'en ſouvenir, ſe ſont maintenues habituellement juſqu'ici ſur la ſcène.

C'eſt donc entre ces neuf qu'il faudra choiſir : & ſi ce choix dépendoit de moi c'eſt *Alzire* qui le fixeroit : elle me ſemble dans le théatre de M. de *Voltaire* ce qu'eſt *Iphigénie* dans celui de *Racine* :

les nuances en ſont très-différentes; mais leur perfection, chacune relativement à celles qui les ont précédées & ſuivies, me ſemble à-peu-près égale. Je ne dis pas qu'*Alzire* l'emporte ſur *Iphigénie*: mais je crois que l'une eſt le chef-d'œuvre de M. de *Voltaire*, comme l'autre celui de *Racine*.

En terminant cet article, je crois être obligé de juſtifier le jugement que j'ai porté de *Zaïre*, pièce reçue avec tant d'enthouſiaſme à ſa naiſſance; pièce dont le ſuccès ne paroît point diminué par le tems; pièce dont l'auteur lui-même a toujours parlé avec complaiſance; pièce placée conſtamment juſqu'ici par ſes partiſans au nombre des meilleures. Il faut bien juſtifier mon opinion, ou du moins en montrer les motifs.

D'abord, à mon avis, les trois premiers actes de cette tragédie ſont froids, languiſſans, découſus, & même inutiles à la pièce : on peut dire qu'elle ne commence qu'à la ſcène 6me. du 3me. au moment où *Zaïre* élude les inſtances d'*Oroſmane*.

Dans le premier il n'y a ni expoſition, ni commencement d'intérêt, puiſqu'il ne s'agit que du mariage du Sultan, & que ce mariage n'eſt pas cenſé pouvoir ſouffrir la moindre difficulté. La piéce finit à l'ordre donné à *Nereſtan* d'être hors des états d'*Oroſmane* le lendemain avant le ſoleil levé. On ne voit aucune raiſon pour que cet ordre ne ſoit pas exécuté.

Il le ſeroit en effet ſans un petit clin-d'œil fait par *Nereſtan* à la jeune *Odalique*; mais cette reſſource ne me ſemble qu'un défaut de plus. On ne s'en

appercevroit pas ſi l'auteur ne l'avoit fait relever par *Oroſmane* lui-même, en ſuppoſant à celui-ci un preſſentiment de jalouſie qui eſt contre toute raiſon; ni lui ne peut craindre, ni le ſpectateur ne peut imaginer que *Zaïre*, le cœur plein de ſon amant, à qui elle vient de faire la déclaration la plus préciſe, & qu'elle vient d'entendre refuſer ſa rançon; *Zaïre*, qui dès la première ſcène a déclaré hautement que la tendreſſe l'emporte dans ſon ame ſur les foibles idées de chriſtianiſme qui lui reſtent de ſon enfance, ſe détermine, ſur un ſigne de tête, à tout riſquer pour revoir l'avanturier chrétien que le Sultan vient de congédier avec humeur: & cependant ſi *Nereſtan* ne revient pas il eſt clair qu'il n'y a point de tragédie.

Au ſecond acte l'apparition imprévue de *Luſignan*, & même la reconnoiſſance très-romaneſque, très-peu fondée de *Zaïre*, ne font encore ni un nœud dans la pièce, ni un commencement d'intrigue ou d'intérêt, parce qu'on ne voit aucun danger pour *Zaïre* à révéler ſa naiſſance; on ſent qu'*Oroſmane* eſt trop noble, & trop amoureux pour ſacrifier en l'apprenant ſa maîtreſſe aux ſcrupules de religion. Un Sultan aſſez délicat pour chaſſer ſes *Eunuques*, ne doit pas être aſſez timoré pour balancer, de peur de choquer ſes *Muphtis*, à épouſer une jolie chrétienne dont il eſt éperdument épris.

D'ailleurs il acquiert un droit de plus à la poſſeſſion du pays qu'il a conquis, en épouſant la fille de l'ancien roi. On ne peut regarder que comme un pur caprice de *Luſignan*, ou plutôt comme une preuve de l'embarras du poète, ce vers ſur lequel cependant porte toute la pièce:

O vous que je n'oſe nommer,
Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte.

En effet ſi *Zaïre* ſe nomme devant *Oroſmane* il n'y a plus encore de tragédie. Ainſi à la fin du ſecond acte on eſt toujours parfaitement tranquille ſur la deſtinée de tous les perſonnages.

Au troiſième les exhortations plus emportées que chrétiennes, ou touchantes, de *Nereſtan* à ſa ſœur; ſon acharnement à exiger qu'elle ſe faſſe baptiſer avant que de ſe marier, ne préſentent encore rien de terrible; d'autant plus qu'il annonce lui-même qu'il reviendra bientôt pour cette cérémonie, que cette eſpèce d'obſtacle par conſéquent ne peut pas être long, & qu'on s'attend toujours à voir *Zaïre*, & tous les perſonnages tirés d'embarras par la confidence de ſon origine.

La pièce ne commence donc véritablement qu'à la ſcène où elle ſe refuſe à l'empreſſement du Sultan, & demande un délai : mais ſon rôle dans cette ſcène eſt ſi foible; elle manque ſi cruellement, & avec un embarras ſi peu motivé, ſi mal exprimé, même poétiquement, au généreux *Oroſmane*, qu'elle doit inſpirer moins d'intérêt que d'indignation. Auſſi applaudit-on à la fierté de l'amant qui revient aux mœurs *Orientales* & commande

Que le Serrail ſoit fermé pour jamais.

C'eſt là que commencent l'intrigue, le danger, les combats du cœur, & par conſéquent l'intérêt; ainſi la pièce n'a réellement que deux actes; & c'eſt *Oroſmane* ſeul qui les remplit. *Zaïre* eſt toujours

indolente, silentieuse, très-peu passionnée, & par conséquent encore moins intéressante : mais *Oroſmane* encore une fois n'est que *Roxane* métamorphosée, ce qui diminue beaucoup si non l'impression du rôle au théatre, du moins son mérite à la lecture.

Et encore autour de *Roxane*, combien de mouvemens, de passions, de personnages tous remarquables, tous distingués, tous dignes des vœux & de l'admiration du spectateur ! Comme *Acomat* est grand, comme *Atalide* est touchante, comme *Bajacet* même est noble ! & comme tous leurs intérêts sont unis, fondus ensemble, s'il est permis de parler ainsi ; comme ils font sortir le caractère de la *Sultane*, sans l'obscurcir ! Mais dans *Zaïre* vous ne voyez qu'*Oroſmane*. C'est une estampe où l'artiste n'a transporté qu'une seule figure du grand tableau qu'il copioit.

Enfin *Zaïre* est très-foiblement écrite. C'est peut-être de toutes les pièces de M. de *Voltaire* celle dont il a le plus négligé le style ; ce qui est d'autant plus étonnant que s'il l'a d'abord, comme on l'a dit, composée en dix-huit jours, il l'a corrigée pendant trente ans ; & que par la nature même du sujet il semble qu'il auroit dû faire plus d'efforts pour se rapprocher de la perfection de *Racine* dans celle-là que dans toute autre.

Mais comment a-t-elle réussi d'abord ? Comment se soutient-elle toujours ? Il est probable que dans le tems le succès a été dû à la circonstance de l'apparition d'une actrice qui étoit alors dans l'éclat & la fraîcheur de la première jeunesse : la figure &

la voix de Mlle. *Goſſin* ont fait illuſion; une figure & une voix bien différentes, celles de *Le Kain*, ont enſuite prolongé cette illuſion, en lui feſant changer d'objet. Cet acteur peu avantagé de la nature, mais doué d'un talent particulier pour les rôles forts & terribles, donna autant d'énergie à celui d'*Oroſmane*, que *Zaïre* avoit reçu de charmes de Mlle. *Goſſin*; & au bout de vingt ans il en a été de ce ſuccès comme de tant d'autres, ſur leſquels on ne revient point, quand ils ſont une fois établis : comme de celui de *Rodogune*, par exemple, qui ne fait de plaiſir à perſonne, & qu'on fait toujours ſemblant d'admirer.

DES COMÉDIES

De M. de *VOLTAIRE.*

POUR nous la *Comédie* vient des *Grecs* ainſi que la *Tragédie* : ce ſont ces peuples ingénieux, qui, en créant les noms de *Melpomene*, & de *Thalie*, leur ont aſſigné à chacune leurs départemens, & toutes deux dans l'origine furent également atroces. Si la première dans ſes évocations funèbres crut ne pouvoir arracher des larmes que par des horreurs ſcandaleuſes, la ſeconde ne ſongea à exciter le rire que par des ſatires cruelles. Ainſi la diffamation des vivans & des morts, fut l'unique reſſource de l'art *Dramatique* dans ſa naiſſance.

Il ſemble qu'avec tant de rapport les deux branches auroient pu être cultivées par les mêmes mains : ce que j'ai dit plus haut de la compatibilité de pluſieurs talens divers dans le même homme, eſt à ce que je crois inconteſtable : j'aurois pu l'appuyer par beaucoup d'autres exemples tirés des anciens ; mais par une bizarrerie fort ſingulière les deux genres dont la réunion auroit été la plus naturelle, la plus aiſée en apparence, ſont préciſément ceux dans leſquels jamais elle n'a eu lieu chez eux : l'art de faire dialoguer des perſonnages ſur un théatre, & de peindre par leurs geſtes, leurs expreſſions, les mouvemens intérieurs qu'ils éprouvent, eſt conſtamment reſté diviſé à *Rome* & à *Athènes* en deux départemens diſtincts.

Tandis

Tandis que les guerriers cultivoient l'éloquence; que les philoſophes les plus profonds, les légiſlateurs les plus ſévères ſe montroient rivaux des *Æſopes*, des *Anacréons*, dans la compoſition des fables morales, ou des chanſons licentieuſes, l'auteur qui repréſentoit dans un dialogue appellé *tragédie Phèdre* épriſe d'une paſſion violente & incurable, *Théſée* crédule & jaloux, *Hippolyte* fier & inſenſible, n'imaginoit pas qu'il eût pu tracer le même tableau avec ſuccès dans une pièce nommée *comédie* : noms qui n'avoient par eux-mêmes aucune eſpèce de rapport avec ce qu'ils ſignifioient. Et de leur côté, les *Ariſtophanes*, les *Menandres*, les *Plautes*, les *Térences*, ne cédoient point à la tentation de joindre les palmes de *Melpomène* à celles de *Thalie*.

Certainement ce ſcrupule, ou cette timidité n'étoient pas fondés ſur la nature des choſes, ou l'impuiſſance des poètes : c'eſt une inconſéquence dont les exemples ne ſont pas rares; il ſeroit impoſſible aujourd'hui, peut-être l'auroit-il toujours été, d'en rendre raiſon.

Les *Eſpagnols*, comme je l'ai dit, confondirent les deux genres; ou plutôt ils ne connurent ni l'un ni l'autre. Leurs pièces ſont auſſi éloignées de *Sophocle* que de *Térence*, & d'*Ariſtophane* que d'*Euripide*. Cependant ils adoptèrent le nom générique de *Comédie* pour tous les dialogues dramatiques : gais, ou lugubres, c'étoit toujours la *Comedia famoſa*.

Nos premiers poètes, comme je l'ai obſervé auſſi, n'ayant été que leurs élèves, ou plutôt leurs copiſtes, ne donnèrent point d'autre nom à leurs

ouvrages, quel qu'en fût le sujet. L'*Oroondate*, l'*Amestris*, étoient des *Comédies*, comme les *Visionnaires*, ou le *Pédant joué*. Mde. de *Sévigné* n'appelle jamais les drames de *Corneille* que ses *Comédies*: & alors il avoit produit toutes ses bonnes pièces: elle donne le même nom à celles de *Racine*, après l'*Andromaque*, l'*Iphigénie*, le *Bajazet*. La dénomination de *Tragédie*, encore inconnue, ou du moins très-peu usitée en *Espagne*, en *Italie*, est récente même en *France*.

Il n'est donc pas étonnant que chez nous les athlètes voués à l'une ou à l'autre des deux carrières se soient conservé le droit de passer de l'une à l'autre. L'ordurier *Hauteroche* n'a pas craint de faire une *Tragédie*, aussi mauvaise à la vérité, aussi platte que ses *Comédies* sont sales & dégoûtantes, hors une. Le précieux *Marivaux* a aussi essayé le cothurne, ainsi que bien d'autres: mais peu en général se sont tirés de cette épreuve avec applaudissement.

De *Corneille*, le *Menteur* seul est resté au théatre, mais il est compté parmi les modèles. *Racine* n'a fait qu'une *Comédie*: elle est extrêmement plaisante: il est seulement fâcheux que le sel s'en évapore, pour ainsi dire, à la représentation, ou s'affadisse par la charge que les acteurs y joignent. M. de *Voltaire* a usé de la même faculté: mais est-ce avec le même succès?

Sans doute on pouvoit espérer que l'homme de son siècle qui a le mieux connu la plaisanterie, & même la satyre; celui qui a peint avec le plus de force, d'énergie, & d'agrément quand il l'a voulu,

en ſtyle direct, ſoit les vices, ſoit les ridicules, ne réuſſiroit pas moins à les rendre en les perſonnifiant pour ainſi dire, en joignant la vivacité de l'action à celle du diſcours; d'autant plus qu'il s'eſt livré à ce travail ſur-tout à l'âge où ſon goût avoit reçu toute ſa perfection; où il étoit le plus maître de ſon ſtyle & du choix des ſujets; où l'expérience devoit l'avoir plus complettement initié aux travers de la ſociété, & où il les frondoit en effet de la manière la plus forte & la plus piquante dans ſes autres écrits. Cependant il n'a plus été le même, quand il a voulu remplir ce miniſtère en dialogues.

Dans ſes romans, dans ſes contes, dans ſes diſcuſſions, même les plus graves en apparence, on trouve des ſaillies qui font rire aux éclats, ou des traits de fineſſe encore plus ſatisfaiſans, quoiqu'ils n'arrachent pas les mêmes démonſtrations : il s'en faut bien que ſes comédies produiſent le même effet.

Il y en a trois, à la vérité, qui ſont reſtées au théatre, & qu'on y revoit avec plaiſir, l'*Enfant Prodigue*, *Nanine*, l'*Ecoſſoiſe* : mais ce ſont des romans attendriſſans plutôt que des comédies. Ce qui les a ſoutenues ce ſont les morceaux ſérieux, philoſophiques, moraux, ou de ſentiment dont elles ſont remplies. *Euphemon*, *Eliſe*, *Nanine*, n'égaient pas à beaucoup près : *Freeport* même, qui a en grande partie décidé le ſort de l'*Ecoſſoiſe*, n'eſt point plaiſant, il eſt d'une très-grande nobleſſe : & *Waſp* eſt plus affreux, plus bas, plus dégoûtant que comique. Un deſir immodéré de vengeance a fait oublier à l'auteur dans cet ouvrage le ſcrupule, l'honnêteté, la douceur, qui l'ont empêché de ſalir ſes productions tragiques par des caractères de cette eſpèce.

En général le peu de plaiſanteries que M. de *Voltaire* a haſardées dans toutes ſes pièces qui portent le nom de *Comédies*, eſt d'un très-mauvais ton, plus approchant du burleſque forcé de *Scarron*, que du naturel, de la gaieté de *Molière*. L'*Enfant Prodigue* même, M. *Rondon*, *Fierenfat*, ne ſont pas ſi éloignés qu'on le croiroit de *Don Japhet*.

Allons ſigner chez notre gros notaire,
Qui vous allonge en cent mots ſuperflus,
Ce qu'on diroit en quatre tout au plus.
Allons hâter ſon bavard griffonage :
Lavons la tête à ce large viſage.....

Vos perſonnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

D'écus tournois ſoixante peſans ſacs
Finiront tout, malgré les *Croupillacs*.

Il me prend une envie,
C'eſt d'affubler ſa face de palais
A point fermé, de deux larges ſoufflets.

Le mauvais goût qui rend le *Don Japhet* & ce qui y reſſemble inſupportable, c'eſt préciſément cette recherche affectée de termes ridicules, ces efforts pour ſuppléer par le prétendu comique des mots à celui qu'on n'a pu mettre, ni dans la ſituation, ni dans les idées : & ils choquent d'autant plus dans l'*Enfant Prodigue*, que cette pièce eſt pleine de traits attendriſſans, parfaitement écrits, où la nobleſſe eſt conciliée avec la plus touchante ſimplicité.

C'eſt bien pis dans les autres comédies de M. de *Voltaire*, quand il a voulu rendre ſes interlo-

cuteurs plaiſans. Vous trouvez dans le *Dépoſitaire*,

Oh, je vais de ce pas laver ſa tête aînée.

Oh, c'eſt une coquine, & je ferai ferment
Que rien n'eſt plus menteur que cette fille *agnant*.

Dans le *Dépoſitaire* encore,

Je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de ſa fille; & très-peu me ſoucie
De la famille *agnant*.

Dans le *Droit du Seigneur*,

Eh, rien ne produit rien,
Maître Baillif.

Maître Baillif, ces fiéges ſont bien proches.

C'eſt *Acante*,
Entendez-vous, qui ſeule ici me tente,
Entendez-vous, Magiſter trop rétif.

Baillif outre cuidant,

Oui, je dois tout.

Dans la *Prude*,

Que ſa fleur ſoit, ou ne ſoit pas flétrie:
Mêlez-vous moins de ſa fleur, je vous prie.

Vertueux fou, finis tes ſoliloques,
Suis-moi.... je viens d'acheter vingt breloques.

Viens chez le chevalier,
Il nous attend: il doit nous *feroyer*.

Dans la *Femme qui a raiſon* ;

Eh bien, vous laiſſez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux *cas* de ce maître uſurier ?

Apprenez
Que ce n'eſt pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait Madame . . . . &c.

Enfin cent autres paſſages juſtifieroient l'étrange comparaiſon que je viens de faire, entre le plus bel eſprit de ce ſiècle, le plus poli, le plus élégant, le plus rigide obſervateur des convenances quand il vouloit; & le plus ordurier, le plus plat, le plus dégoûtant bouffon du commencement de l'autre.

Encore une fois, on ne revient pas d'étonnement en voyant un des hommes de la litterature qui a eu le plus de goût; celui, je le répète, qui a le mieux poſſédé le ton de la bonne compagnie, qui l'a même donné à celle de ſon tems; celui qui a écrit par-tout ailleurs avec le plus de fineſſe, de grace, de légèreté, qui a le mieux, le plus délicatement relevé dans les autres les défauts contre la décence, la convenance, & l'urbanité, prendre pour de la plaiſanterie théatrale cette roideur de langage, ce pédantiſme ſuranné, ou ces *rebus*, ces équivoques groſſières, trop ſemblables aux turlupinades ſi juſtement proſcrites par les honnêtes gens, & qui ſeroient aujourd'hui à-peine tolérées dans les ſociétés de l'ordre le plus commun.

C'étoient, dira-t-on, les délaſſemens d'un grand homme. *Lelius* & *Scipion* s'amuſoient à faire des *ricochets* : oui; mais ils ne rendoient pas le public témoin de ces amuſemens.

Et ce qui eſt encore plus incroyable, c'eſt que M. de *Voltaire* aimoit ces ordures : il les employoit quelquefois, même dans ſa proſe & en ſon nom ; avouons-le, pour n'y plus revenir. Quand ſa bile étoit allumée il ſe permettoit quelquefois de ces miſérables pointes dignes tout au plus de *Scarron*, de *Rabelais*, ou plutôt du Pere *Garaſſe* qu'il a tant décrié.

En reprochant à la *Sorbonne* ſon décret contre *Bélisaire*, il l'attribue à un bachelier *Ubicuiſtre*, parce que le mot d'*Ubiquiſte* eſt aſſez fréquemment employé dans l'école. M. l'Abbé *Riballier*, il l'appelloit *ribaudier*; de *Sabatier*, il feſoit tantôt *ſavatier*; tantôt ſabotier; de *Goyan*, *coyon*; & il imprimoit tout cela. Ces allégories, comme il l'a dit lui-même de celles du Pere *Garaſſe*, ſont un peu différentes de celles de *Virgile* & d'*Ovide*; & je ne vois pas comment en ſe les permettant il pouvoit faire un crime au *Jeſuite*, d'avoir appellé *Théophile* un *veau*, parce que le nom de famille de celui-ci étoit *Viaud*.

Rougiſſons de cette foibleſſe, dont je parle ici parce qu'elle eſt malheureuſement conſtatée par des monumens publics, & pour ne pas paroître l'avoir diſſimulée, plutôt que pour la faire remarquer. Plaignons M. de *Voltaire* de n'avoir pas ou, ni de n'avoir pas conſulté des amis aſſez délicats, aſſez jaloux de ſa gloire pour l'éclairer ſur cet abus, ſur cet opprobre de ſes talens. Souhaitons qu'il ſe trouve un jour un éditeur de ſes ouvrages aſſez courageux pour en faire diſparoître ces taches affligeantes. J'oſe croire même qu'on s'apercevroit à peine de la ſuppreſſion de toutes ſes comédies, hors celles qui

ſe jouent encore. Elles n'ont, ni dans le fonds, ni dans les détails, rien qui pût les faire regretter.

On réimprime, il eſt vrai, toujours enſemble les premières & les dernières pièces de *Corneille* avec celles de ſon bon tems : mais la diſparate eſt moins ſenſible. Ce grand homme eſt ſouvent un prodige de génie; il n'eſt jamais un modèle de goût. Par la raiſon contraire il ſemble qu'il faudroit épargner aux lecteurs éclairés de M. de *Voltaire* le chagrin de voir les endroits où il ſe dément, & à ceux qui ne le ſont pas, le danger de ne s'en point appercevoir.

PIECES FUGITIVES,

ET

AUTRES POESIES

DE M. DE *VOLTAIRE.*

JUSQU'ICI j'ai osé critiquer : & je crois que les hommes impartiaux ne me reprocheront pas d'avoir été injuste ; mais sur cet article-ci la justice consiste dans l'admiration. Si quelque chose peut racheter l'inconcevable foiblesse des *Comédies* de M. de *Voltaire*, ce sont sans doute ses pièces *fugitives*, genre où il n'a point de supérieur, ni peut-être même d'égal. Au milieu des travaux les plus étrangers en apparence, il cultivoit cette littérature légère : il l'enrichissoit sans presque paroître y penser d'une infinité de pièces, toutes variées, toutes pétillantes d'esprit, de goût, de connoissances ; c'étoit *Phidias*, qui en travaillant le *Jupiter Olympien* couvroit le pavé de son attelier de fragmens d'or & d'ivoire.

Je comprens sous le même nom cette multitude de petites pieces qui lui échappoient sans effort, sur toute sorte de sujets, qui sembloient ne pas lui conter plus qu'un *Madrigal* ; tels que des *contes* où la variété, l'agrément, se trouvent réunis avec la gaieté ; des *Epitres*, des *Satires*, des *discours en*

vers ſur-tout, productions de ſon vraiment bon tems, du tems où il travailloit avec plus de ſoin, où l'idée des ennemis toujours prêts à la cenſure, le préſervoit de la négligence, dans laquelle la certitude & l'habitude du ſuccès l'ont depuis quelquefois fait tomber; dans tous ces genres ſon nom ſera toujours cité parmi les plus célèbres, & ſouvent il ſera regardé comme le premier.

Ce n'eſt pas qu'il ait fait autant de *Satyres* que *Boileau*, ni autant de *Contes* que *La Fontaine*: mais parmi les premières combien y en a-t-il qui ſoient vraiment dignes de leur auteur? Et à celles-là ne peut-on pas oppoſer le *Pauvre Diable*, le *Ruſſe à Paris*, &c? C'eſt un autre ton! Eh, ſans doute: ſi c'étoient des copies pourroit-on les comparer?

Il y a trop de perſonnalités dans le *Pauvre Diable*, & elles ſont trop dures; ſans doute encore: *Greſſet* y eſt cruellement ridiculiſé, & jamais il n'avoit offenſé l'auteur. Je l'avoue: je n'excuſe pas celui-ci: c'eſt un de ſes plus grans torts: mais *Quinaut*, mais *Bourſaut*, mais *Haynaut*, étoient-ils plus coupables envers le *Juvenal* moderne? Ce n'eſt pas de la bonté morale de ces pièces qu'il s'agit ici, mais de leur bonté littéraire.

Quant aux *Epitres*, M. de *Voltaire* qui a inconteſtablement l'avantage du nombre, n'a-t-il pas auſſi celui de la variété, de l'agrément, & peut-être de l'utilité? Sous ce nom je comprens les ſept diſcours ſur la *modération*, ſur la *nature de l'homme*, &c. *Boileau* a-t-il fait de plus beaux vers que ceux-ci?

Demandez à *Silva* par quel ſecret myſtére
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé :
Comment, toujours filtré dans ſes routes certaines,
En longs ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur & penſer mon cerveau.

L'auteur du *Lutrin* s'applaudiſſoit d'avoir, diſoit-il en proſe, *aſſez heureuſement frondé la perruque* dans ces vers :

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieilleſſe venue,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chenue,
A jetté ſur ma tête avec ſes doigts peſans
Onze luſtres complets ſurchargés de deux ans;

N'auroit-il pas applaudi avec encore plus de raiſon à la peinture précédente ſi elle avoit été de lui?

Trouvera-t-on dans aucun poète, dans aucune langue beaucoup de morceaux ſupérieurs à celui-ci pris au haſard dans le diſcours ſur l'*égalité des conditions* ?

Vois-tu dans ces vallons ces eſclaves champêtres
Qui creuſent ces rochers; qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, & la bêche à la main
Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein.
Ils ne ſont point formés ſur le brillant modèle
De ces paſteurs galans qu'a chantés *Fontenelle;*
Ce n'eſt point *Timarette* & le tendre *Tircis*,
De roſes couronnés, ſur des myrthes aſſis,
Entrelaſſans leurs noms ſur l'écorce des chênes,
Vantant avec eſprit leurs plaiſirs & leurs peines :
C'eſt *Pierrot*, c'eſt *Colin*, dont le bras vigoureux
Souleve un char tremblant dans un foſſé bourbeux,
. . . . . .

Mais tandis que *Damis*, courant de belle en belle
Sous des lambris dorés & vernis par *Martin*,
Des intrigues du tems compoſant ſon deſtin,
Duppé par ſa maîtreſſe, & haï par ſa femme,
Prodigue à vingt beautés ſes chanſons & ſa flamme,
Quitte *Eglé* qui l'aimoit pour *Cloris* qui le fuit,
Et prend pour volupté le ſcandale & le bruit.
Colin plus vigoureux, & pourtant plus fidelle,
Revient après trois mois de regrets & d'ennui
Lui préſenter des dons auſſi ſimples que lui.

En traitant avec nobleſſe comme *Boileau* des ſujets moraux & utiles, M. de *Voltaire* mêloit dans ſes *Epitres* la *philoſophie*, la *gaieté*, que *Boileau* n'avoit pas: il y mêloit des peintures du monde, de ces traits énergiques & vrais, dignes de *Molière*, qui redoublent mon étonnement quand je penſe à ſes *Comédies*.

Par exemple dans ſon Epitre intitulée la vie de *Paris* & de *Verſailles*; il introduit deux femmes dont l'une va rendre viſite à l'autre.

Chez ſon amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, & s'en repent déja,
L'embraſſe, & bâille; & puis lui dit, " Madame,
„ J'apporte ici tout l'ennui de mon ame;
„ Joignez un peu votre inutilité
„ A ce fardeau de mon oiſiveté „.
Si ce ne ſont ſes paroles expreſſes,
C'en eſt le ſens. Quelques feintes careſſes,
Quelques propos ſur le jeu, ſur le tems,
Sur un ſermon, ſur le prix des rubans,
Ont épuiſé leurs ames excédées;
Elles chantoient déjà faute d'idées.
Dans le néant leur cœur eſt abſorbé,
Quand dans la chambre entre Monſieur l'Abbé,

Fade plaiſant, galant, eſeroc & Prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.
Vient à la piſte un fât en manteau noir,
Qui ſe rengorge & ſe lorgne au miroir,
Nos deux pédans ſont tous deux fûrs de plaire.
Un Officier arrive . . . . & les fait taire.

Comment l'homme qui avoit ſi bien ſaiſi ces portraits; qui ſavoit ſi bien les rendre, dans le monologue, quand il parloit lui-même en ſon nom, n'a-t-il pas ſu les animer dans le dialogue, leur donner le langage de leurs actions? C'eſt qu'en général, au *Théatre* comme dans l'*Epopée*, il ne ſavoit, il ne pouvoit que deſſiner des figures, & non les vivifier.

Dans les Epitres ſur l'*agriculture* qui peut lire ſans émotion ces vers adreſſés à un petit maître, qui croit qu'on ne peut vivre qu'au milieu du tourbillon, & des plaiſirs du monde.

Attens, bel étourdi, que les rides de l'âge
Meuriſſent ta raiſon, ſillonnent ton viſage,
Que Gauſſin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Nerbart t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poiſons de ſa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ſes pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite;
Tu verras qu'il eſt bon de vivre enfin pour ſoi,
Et de ſavoir quitter le monde qui nous quitte.
. . . . . .
La nature t'appelle, apprens à l'obſerver.
La *France* a des déſerts, oſe les cultiver;
Elle a des malheureux; un travail néceſſaire,
Le partage de l'homme & ſon conſolateur,
En chaſſant l'indigence, amene le bonheur,

Change en épics dorés, change en gras paturages,
Ces ronces, ces roſeaux, ces affreux marécages.
Tes vaſſaux languiſſans qui pleuroient d'être nés,
Qui redoutoient ſur-tout de former leurs ſemblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont ſe lier gaiment par des nœuds déſirables.

Les exemples de ce genre ſeroient innombrables, & d'ailleurs les ouvrages d'où on pourroit les puiſer ſont trop connus, pour en multiplier les citations.

Quant au talent de narrer, la naïveté dans ſes *fables*, la gaieté de ſes *contes*, c'eſt-là le mérite de *La Fontaine* : il s'en faut bien qu'il ſoit par-tout égal : mais il eſt enchanteur dans ſes beaux endroits. Eh bien, *ce qui plaît aux dames*, *Gertrude*, *Les trois Manières*, &c. avec un autre genre de mérite, n'ont-ils pas celui de plaire infiniment?

Je me ſouviens d'avoir entendu autrefois reprocher à M. de *Voltaire* d'avoir pris ſa *Fée Urgelle* dans l'*Anglois Chaucer*, ſi je ne me trompe : mais *La Fontaine* a-t-il inventé un ſeul de ſes ſujets? Ne doit-il pas le fonds de ſes fables à *Æſope*, à *Phèdre*, &c. & celui de ſes contes à la *Reine de Navarre*, à *Bocace*, à ce chanoine peu édifiant qui a compilé le *Moyen de parvenir*?

Une autre critique auſſi peu fondée c'eſt celle que je me rappelle encore au ſujet des *Trois Manières* : cette idée, diſoit-on, eſt pillée de *La Fontaine*, de ſes filles de *Minée*. C'eſt-à-dire que le poète du 18me. ſiècle, a jouté en ce genre contre celui du 17me. Oui : mais qu'ont-ils de commun? Rien autre choſe que d'avoir fait chacun une pièce où

ſont inſérés trois recits, l'un dans le genre attendriſſant, l'autre dans le genre plaiſant, l'autre dans le genre mitoyen : mais *Raphael* a peint la *Sainte Famille* : *Rubens*, le *Jordans*, ſont-ils des plagiaires parce qu'ils ont auſſi peint des vierges avec des *Jeſus*, & des S^ts. *Jeans*? *Oroſmane* eſt vraiment une copie affoiblie : mais *Les Trois Manières* peintes deux fois ſont deux originaux.

Si M. de *Voltaire* peut ſoutenir la comparaiſon ſans déſavantage avec ces deux poètes juſtement célèbres, quelle ſera ſa ſupériorité à l'examen ſur les *Voitures*, les *Chapelles*, les *Chaulieux*, les *Pirons*? Il l'emporte ſur eux tous enſemble pour le nombre des pièces, & ſur chacun en particulier pour l'aiſance, la gaieté; on trouve preſque dans toutes des rapprochemens ingénieux, des alluſions piquantes & inſtructives tout à la fois; on y trouve la fineſſe, la légèreté d'un homme du monde, avec la dignité, la liberté d'un philoſophe, &, ce qu'il n'a pas toujours, comme je l'ai obſervé dans ſes *Tragédies*, ni dans ſa *Henriade*, la juſteſſe de l'expreſſion réunie à celle des idées.

Le peu qui nous reſte de bon de *Voiture* eſt noié dans l'abondance des platitudes qu'on a conſervées de lui, & qui ont eu autant de cours, qui ont autant contribué à ſa réputation, que les morceaux dont le goût peut ſe ſatisfaire : il en eſt de même de *Chapelle*.

J'ouvre *Chaulieu*, Chaulieu ſi célébré par M. de *Voltaire* lui-même. Je ne trouve pas une pièce ſoutenue, pas une ſuite de vers, où le poète laſſé,

ou nonchalant, n'ait paru dédaigner les lecteurs, ou bien oublier qu'il vouloit, qu'il croioit faire des vers. Dans ſon épitre ſur la mort du Marquis de la *Fare*, une de ſes meilleures, on lit :

J'entens que la raiſon me dit que vainement,
Je m'affige d'un mal qui n'a point de remede ;
Mais je verſe des pleurs dans le même moment,
Et ſens qu'à ma douleur il vaut mieux que je cede.

Ces lignes rimées ne ſont pas même de la proſe ſupportable.

J'ouvre de même le recueil des œuvres de *Piron*, poète renommé, ſur-tout par ſes pièces légères ; poète dont une ſeule production dramatique peut motiver, juſtifier la réputation, mais connu par des épigrammes, par des ſaillies *de ſociété*, plus encore que par ſa *Metromanie*. Veut-on voir comment il parloit aux femmes, aux femmes à qui il devoit des égards, de la reconnoiſſance. Voici un de ſes madrigaux à M^de^. de *Tencin*, la *Geofrin* de ſon tems.

On ſait qu'elle appelloit les gens de lettres qui ſe raſſembloient chez elle, *ſes bêtes*; dénomination aſſez bizarre, & qui ne prouvoit pas un grand fonds d'eſtime de part ni d'autre. A ces *bêtes* elle feſoit préſent chaque année d'une *calotte de velours*. *Piron* lui envoia un jour un chapeau de paille, avec ces vers :

Nous ſentons en feſant du mieux que nous pouvons
Combien encore nous redevons.
Que vous donnons-nous ? Rien qui vaille.
Laſſons-là tous ces beaux diſcours,
Nous emportons votre velours,

Et

Et vous préſentons de la paille.
Du reſte notre droit eſt clair,
Et la repréſaille eſt honnête.
Vous nous couvrez le C. l'hiver,
L'eté nous vous couvrons la tête.

Comparez à cette dégoûtante groſſièreté les madrigaux, les petites piecès de M. de *Voltaire*, & jugez.

Ce qu'on pourroit ſeulement lui reprocher à cet égard, c'eſt un peu trop de monotonie dans un grand nombre de ſes pièces fugitives; c'eſt une trop grande facilité comme je l'ai déja reconnu à prodiguer la louange, ſoit aux grands qu'il craignoit, ſoit aux gens de lettres qu'il vouloit captiver: l'eſprit y domine tant que rarement elles paroiſſent ſincères; & plus rarement les éloges y ſont-ils juſtes: mais c'eſt ce qui importe aſſez peu à la poſtérité: s'inquiète-t-elle aujourd'hui ſi *Glycère* a été auſſi jolie, & *Canidia* auſſi laide qu'*Horace* le prétend? Et la plupart de ceux qu'a ainſi immortaliſés M. de *Voltaire*, ſeront-ils plus connus d'elle que *Glycère* & *Canidia*?

SECONDE PARTIE

DES

OUVRAGES EN PROSE

De M. de *VOLTAIRE.*

C'est ici le vrai triomphe de cet homme célèbre : au moins les éloges qu'il obtient, ou qu'il arrache de ſes lecteurs quand il leur parle un langage dégagé de l'appareil, des prétentions, diſons même des embarras de la *poéſie*, ſont-ils ſujets à beaucoup moins de reſtrictions. Pureté dans l'élocution ; juſteſſe dans les termes, abondance dans les idées, clarté, énergie dans l'expreſſion, fineſſe dans les tournures ; gaieté, nobleſſe, tout s'y trouve, avec une aiſance, une facilité, un art de raprocher également de ſoi tous les ſujets, dont il n'y avoit pas eu d'exemple juſques à lui.

J'ai entendu des hommes éclairés, dont je me fais gloire d'adopter l'opinion, regretter amèrement qu'il n'ait pas après *Tancrède* abandonné la poéſie en général, & ſur-tout celle du théatre, pour ſe livrer uniquement à la proſe *hiſtorique*, ou *philoſophique*, en conſervant tout au plus pour s'amuſer la *poéſie légère*, qui, d'après l'habitude méchanique de la rime, n'étoit plus pour lui un travail dans

aucun ſens. Ils prétendoient que cet écrivain auroit beaucoup plus fait pour ſa propre renommée, s'il avoit pris ce parti, s'il avoit ſeulement augmenté ſa proſe d'autant d'excellens ouvrages, qu'il a groſſi la liſte de ſes *tragédies* de pièces foibles, enfantées avec moins de peine, il eſt vrai, mais auſſi moins honorables à ſa mémoire.

Je dis que ce travail qu'il a trop préféré, lui a moins coûté : rien n'eſt ſi vrai. Je ne veux pas entrer ici dans une diſcuſſion en regle ſur l'infériorité, ou les avantages d'un de ces genres à l'égard de l'autre; ni approfondir longuement lequel eſt plus pénible de s'aſſujettir au rithme cadencé de la *poéſie*, qui gêne quelquefois la marche d'un écrivain, mais qui ſouvent auſſi le ſoutient, & l'aide à déguiſer ſa foibleſſe; ou de s'en créer un à ſoi-même, dans lequel ne pouvant avoir d'autres guides que le goût, & l'oreille, on trouve des juges d'autant plus ſévères, qu'une harmonie recherchée ne leur cauſe aucune diſtraction, & qu'on ne peut leur donner pour dédommagement la difficulté vaincue, ou pour excuſe la difficulté de la vaincre. Il ne ſeroit peut-être pas ſi difficile qu'on le penſe communément de prouver que la liberté apparente de l'un n'eſt pas plus compatible avec la médiocrité, que la ſervitude réelle de l'autre.

D'abord les excellens *Proſateurs* ſont au moins auſſi rares que les excellens *Poëtes*. En *Grèce* on donnoit ce dernier titre aux *Homères*, aux *Héſiodes*, aux *Pindares*, aux *Simonides*, aux *Anacréons*, aux *Théocrites*, aux *Eſchiles*, aux *Sophocles*, aux *Euripides*, aux *Ariſtophanes*, aux *Ménandres*, aux

Crateſipolis, & à bien d'autres : vous ne trouvez honorés du premier qu'*Hérodote*, *Thucidide*, *Xenophon*, *Platon*, *Ariſtote*, *Demoſthène* ; & dans des tems bien poſtérieurs *Polybe*, & *Plutarque*. Encore dans pluſieurs d'entre ceux-ci eſt-ce le ſujet qu'on eſtime, plutôt que le ſtyle : ce ſont des écrivains judicieux, mais non pas des modèles dans l'art d'écrire.

Le ſiècle d'*Auguſte* vous offre les *Lucrèces*, les *Térences*, les *Plautes*, les *Virgiles*, les *Horaces*, les *Ovides*, les *Catulles*, les *Tibulles*, les *Martials*, les *Juvenals*, les *Lucains*, &c. regardés, quoiqu'avec des dégrés de mérite différens, comme l'honneur de la poéſie *Latine*. Pour la proſe de cette langue vous n'avez que *Tite-Live*, *Cicéron*, *Saluſte*, *Tacite*, les deux *Plines*, *Senèque* ; ce qui ne fait pas, du moins quant au nombre, une balance égale.

Cherchez de même dans la littérature de toutes les autres nations, qui ont cultivé les Beaux-Arts, & peuvent avoir quelque prétention à la gloire, ſoit de la poéſie, ſoit de l'éloquence, vous trouverez par-tout la même ſingularité ; le nombre de ceux qui ſe ſont diſtingués dans le genre où le développement du talent ſemble plus difficile, eſt toujours au moins égal, & ſouvent ſupérieur à celui des écrivains qui paroiſſent s'être bornés à la carrière la plus aiſée. Il faut donc bien que les apparences ſoient trompeuſes ſur cette matière, & que l'uſage de l'un de ces idiomes ſoit ſujet pour le moins à autant de difficultés que celui de l'autre.

Il y a plus : ne pourroit-on pas dire que la poéſie eſt en quelque ſorte le langage de l'enfance de l'eſprit

humain? C'eſt en vers que ſa foibleſſe bégaie; il ne s'exprime bien en proſe que quand il eſt formé; quand il a déja acquis toute ſa force. Cherchez dans l'hiſtoire les origines de tous les peuples, de toutes les légiſlations, de toutes les philoſophies, vous trouvez dès la première lueur de civiliſation des poètes, & des vers.

Homère a précédé *Hérodote*; & *Orphée*, *Linus*, bien d'autres poètes avoient encore précédé *Homère*. *Ennius* écrivit les Annales de *Rome* en vers hexamètres, avant que perſonne eut ſongé à les rédiger en diſcours ordinaire. *Moyſe* le premier proſateur de ſa nation a conſigné dans ſes livres des cantiques, des hymnes compoſés par lui-même, ſur une meſure dont il n'étoit pas l'inventeur. Les *Hébreux* avoient donc eu auſſi leurs *Orphées* avant leur *Hérodote*.

Chez nous de même des *Romances* groſſières, des pièces compoſées de vers barbares, mais meſurés, aſſervis au retour des rimes, & à la ſupputation des ſyllabes, n'ont-elles pas compoſé longtems toute notre littérature? Chez les ſauvages récemment découverts, chez ceux qui avoient à-peine une langue, une ſociété, & point d'écriture, il y avoit des *Jongleurs*, des *Devins*, & des *Poètes*.

Ne ſeroit-on pas en droit d'en conclure que la *Poéſie* eſt l'expreſſion la plus naturelle de l'homme, par conſéquent la plus facile; & que la *Proſe* noble, polie, élevée, comme eſt néceſſairement celle des grans écrivains, en eſt réellement la perfection, puiſqu'on n'arrive à l'une qu'après la perfection de l'autre?

Enfin il y a une troiſième conſidération qui n'auroit pas moins de poids ſi l'on vouloit agiter ſérieuſement la queſtion : c'eſt qu'au moins *chez les modernes* tous les Proſateurs un peu diſtingués qui ont voulu faire des vers y ont réuſſi, au lieu qu'il eſt très-rare que les meilleurs poétes, même avec des efforts, aient pu donner de la proſe paſſable.

Cette obſervation n'a lieu, il eſt vrai, que pour les écrivains *modernes*. Chez les *anciens* par une ſuite de la même biſarrerie dont j'ai déja fait la remarque ci-deſſus, qui ſépara ſans retour les deux domaines de la *Tragédie*, & de la *Comédie*, on ne voit pas que la *Proſe* & la *Poéſie* aient été cultivées par les mêmes mains : aucun des noms que j'ai cités ne peut ſe trouver à la fois dans les deux liſtes. Les hiſtoriens ſi peu ſcrupuleux d'ailleurs ſur ces ſortes de ſupercheries n'ont pas même ſuppoſé de diſcours en *Proſe* à *Scipion*, à *Lelius* qui aimoient les vers, & qu'on ſoupçonnoit de travailler a ceux de *Térence*.

On a conſervé quelques épigrammes ordurieres attribuées à l'uſurpateur célèbre qui fonda l'Empire des *Céſars*; mais il n'a pas laiſſé une ligne de proſe; il n'exiſte pas un Madrigal imputé au vrai *Céſar*, à *Tite Live*, à *Salluſte*, à *Tacite*, à *Ciceron*, à tous les Proſateurs qui ſont encore la gloire de l'éloquence *Romaine*.

Mais dans nos langues nées du mêlange des idiomes barbares du nord, avec ceux de la *Grèce*, & de l'*Italie*, il n'en a pas été de même : ſi *Cervantes*, & *Machiavel* ne ſont pas à la tête des poètes de

leur nation, comme ils ſont les modèles des proſateurs, ils ont eu cependant des ſuccès au *Théatre*, & par conſéquent ne ſont pas étrangers à cette diviſion de l'Empire poétique. *Adiſon* l'un des auteurs qui a le plus annobli la proſe *Angloiſe* a auſſi enrichi le ſpectacle de *Londres* d'une de ſes meilleures pièces, & de pluſieurs *Opéras* : *Milton l'Homère* de la *Grande-Bretagne*, eſt un de ſes plus féconds Proſateurs, s'il n'eſt pas un des plus eſtimés.

En *France*, tous ces Romanciers célèbres qui ont été d'abord l'honneur de notre littérature, & qui ſemblent aujourd'hui, contre toute raiſon peut-être, contre toute juſtice, en être l'oprobre, les *Calprenedes*, les *Gombervilles*, les *Scuderis*, les *Duriers*, les *Deſmarets*, les *Voitures*, &c. ont paſſé avec la plus grande facilité d'une carriere à l'autre, & ils avoient commencé par *rimer*. Les drames, les vers, avoient été l'amuſement de leur jeuneſſe : c'eſt l'âge mûr qui avoit chez eux développé le goût, & le talent de la proſe.

Moliere, *Hamilton*, la *Motte*, *Fontenelle*, & mille autres ont eu depuis cette double faculté, & ce double ſuccès, mais toujours de maniere à laiſſer entrevoir que la *Proſe* étant l'emploi véritable, ſérieux de leurs talens, les formules poétiques ne leur ſembloient qu'un jeu. N'eſt-il pas étrange que *Corneille*, *Boileau*, *Lafontaine*, J. B. *Rouſſeau*, ſi ſupérieurs chacun dans le genre où ils ſe ſont exercés en *rimant*, ſoient reſtés au deſſous même de la médiocrité, quand ils ont voulu faire des excurſions dans l'autre domaine réputé ſi acceſſible ; que leur proſe ne vaille pas à beaucoup près les vers de tous les proſateurs que je viens de citer ?

Racine eſt le ſeul, non pas qui ait, comme on l'a dit, cueilli les deux palmes avant M. de *Voltaire*; mais qui, de la haute poéſie, ſoit deſcendu à la proſe avec grace & facilité; le ſeul dont le génie ait conſervé le même éclat avec la parure recherchée du prétendu langage des Dieux, & la noble ſimplicité du vrai langage des hommes.

Ne ſeroit-il pas poſſible d'expliquer ce fait ſingulier, de rendre raiſon de l'impuiſſance apparente des uns, & de la fécondité contradictoire en quelque ſorte des autres? Je vais haſarder une vérité qui paroîtra peut-être un blaſphême à l'inexpérience entouſiaſte de la jeuneſſe, mais dont la réflexion diſſipera bientôt le ſcandale, & qui juſtifiera même des choſes haſardées ſans preuve dans ce ſiecle *philoſophe*, par des hommes avec qui d'ailleurs je ne me pique pas d'avoir une grande communauté de principes.

La verſification dans toutes les langues n'eſt qu'une routine. C'eſt l'expreſſion qui fait la *poéſie*; c'eſt la formule qui fait le vers : celui-ci n'eſt par conſéquent qu'une mécanique, dont il ne faut que vouloir contracter l'habitude pour y réuſſir. Un enfant qu'on accoutumeroit de bonne heure à ne parler qu'en vers *Héxametres*, ou *Alexandrins*, ſuivant qu'on lui aprendroit le *Latin*, ou le *François*, ne ſeroit pas plus embaraſſé pour ſe conformer à ces meſures dans ſon langage ordinaire, que nous ne le ſommes tous dans l'uſage de celui que nous avons retenu de nos nourrices.

Je me ſouviens d'avoir connu autrefois une ſociété de jeunes gens d'eſprit, qui s'étoient impoſés

cette loi, quand ils ne ſe trouvoient qu'entre eux; quoiqu'ils ne ſe raſſemblaſſent que deux & ſouvent qu'une fois par ſemaine; que par conſéquent leur exercice *rimeur* fut peu ſuivi, ils avoient acquis une telle facilité qu'ils feſoient fréquemment 30, & 40 vers de ſuite, ſans jamais manquer aux regles; & ils exprimoient tout. Il y en avoit de déteſtables ſans doute : mais il leur en échappoit ſouvent d'étonnans.

Si quelque choſe me ſurprend dans ce qu'on raconte des improviſateurs d'*Italie*, c'eſt qu'ils ſoient ſi rares : dans une langue plus riche, plus flexible, plus libre, moins formaliſte que la nôtre, je conçois qu'on peut avec quelque travail, & de la ſuite, parvenir à l'uſage de la meſure comme de la rime, au point de les trouver ſans peine, & ſans intervalle, au moment précis, & auſſi ſouvent qu'on en a beſoin.

Quant à la *poéſie* du ſtile, à la grandeur des images, à la vivacité des peintures, c'eſt autre choſe : c'eſt ce que le travail & l'habitude ne peuvent donner : c'eſt ce qui dépend du talent : mais ce talent qui fait ce que nous appellons un *poète*, quand il s'exprime avec des ſons rangés, modulés, d'une certaine manière, d'après de certaines conventions, eſt-il différent de celui qui ſe manifeſte dans les diſcours d'un *Orateur* par les mêmes ſons autrement modifiés, ou de celui qui dans la tête d'un philoſophe, d'un hiſtorien, ſe manifeſte par des penſées rendues ſenſibles au moien des mêmes paroles diſpoſées ſeulement avec moins de recherches, & parées d'ornemens plus ſimples ? Je ne le crois pas.

L'orateur peut haſarder plus d'images : il peut montrer plus de hardieſſe que ces deux derniers,

le *Poète* peut ſe permettre plus d'audace encore, parce que chacun d'eux a un objet différent. C'eſt le *goût* qui leur indique à chacun la meſure d'embelliſſemens ou de force qu'ils peuvent donner à leurs expreſſions, & la forme diverſe ſous laquelle ils doivent laiſſer éclatter cet entouſiaſme, ce développement d'idées qu'on appelle *talent*, & qui, dans le fonds eſt abſolument le même.

Ainſi des hommes paiſibles qui ne veulent que faire de l'exercice, ſe promenent modérément, ſans ſe fatiguer. Celui qui a une affaire preſſante ſe hâte davantage; il ne craint pas dans ſa marche de paroître s'agiter avec plus de force: celui qu'une paſſion violente préoccupe, & qu'un grand intérêt entraîne, court avec encore moins de ménagement: il ſe précipite; il prodigue toutes ſes forces: tous trois font de leurs jambes un uſage différent, quoique ce ſoit le même organe, & le même principe de mouvement.

Maintenant ſi, comme le fait le prouve, contre la vraiſemblance, & même en quelque ſorte contre la raiſon, le plus difficile en apparence eſt le plus aiſé, dans ce genre d'opérations de l'eſprit; ſi l'échaffaudage ſonore dont un *poète* s'entoure & s'appuie, n'eſt réellement qu'un réſultat de l'habitude, étranger au talent, plus propre à en cacher l'abſence, qu'à en faciliter le développement, doit-on être embarraſſé à expliquer comment parmi nous les génies ſupérieurs qui ſe ſont pliés de bonne heure à cette habitude, n'ont pu enſuite s'en afranchir, & paroiſſent être reſtés au deſſous d'eux-mêmes quand ils ont voulu y déroger?

Prenez deux enfans de conſtitutions inégales. Aſtreignez le plus robuſte à n'oſer faire un pas ſans ſoutien, à s'étaier dans tous ſes mouvemens d'un ſupport dont il ne puiſſe s'écarter, tandis que l'autre conſervant ſon indépendance fera un libre uſage des reſſources dont l'aura doué la nature ; le premier quand il voudra ſe détacher de ſon appareil ne parviendra jamais à atraper la marche dégagée du ſecond, qui au contraire par caprice ou par amuſement, aura bientôt ſaiſi le ſecret des entraves de l'autre. Voilà pourquoi, & comment, dans nos idiômes modernes le talent d'écrire d'une manière diſtinguée en *proſe*, s'eſt ſouvent allié avec celui de la verſification, tandis que les exemples de cette alliance chez les poètes célèbres ſont ſi rares.

Chez les anciens on peut donner une autre raiſon de la diviſion toujours ſoutenue entre ces deux départemens de la littérature. Peut-être la mécanique de leur verſification fondée ſur un autre génie dans les langues, ſur une autre conformation dans les vers, étoit-elle un obſtacle encore plus réel, plus ſenſible, aux excurſions qui les auroient unis.

Dans le *Grec*, dans le *Latin*, chaque mot avoit non-ſeulement ſa valeur harmonique, & le tems de ſa durée muſicale pour ainſi dire, déterminé par des loix qu'on ne pouvoit enfreindre; mais il y en avoit beaucoup qui étoient exclus de la poéſie par l'eſpece, ou l'arrangement des ſillabes qui les compoſoient ; d'autres y prenoient un ſens qu'ils n'avoient point dans la *proſe*. Le lecteur ſe prêtoit à ces hardieſſes, qui même devenoient ſouvent des beautés : mais le poète en quittant un de ces diſtricts dont

il connoiſſoit à fonds les reſſources comme les gênes, n'auroit peut-être ſenti que la diſette de l'autre, ſans en ſoupçonner l'abondance, faute d'y être accoutumé.

Nos langues modernes n'ont ni cette proſodie, ni cette liberté, ni cette privation : il n'y a point de mots bannis matériellement de nos vers par le nombre & la conſtitution de leurs parties. Le fameux *Eſſe videatur*, ou ſon équivalent, de *Ciceron* ſeroit commun en *Italie*, en *Angleterre*, en *Eſpagne*, en *France*, à un poëte, & à un orateur : mais dans aucun de ces idiomes il ne ſeroit permis à l'un ni à l'autre, d'appeller comme l'a fait *Virgile*, le bruit que fait un cheval en courant, un *ſon quadrupedant*, ni, comme l'a fait *Homere*, le ſourire d'une femme baignée de larmes, un *rire pleurant*. Ni *Cicéron*, ni *Demoſthene* en parlant la même langue n'auroient haſardé ces expreſſions pittoreſques reſervées excluſivement chez eux pour l'eſpèce de litterateur qui a oſé les emploier.

De même les mots *Virgo*, *Puella*, ſont apliqués par *Virgile* à des femmes mariées : il dit de *Paſiphaé*, déja mere,

Ah virgo infelix quæ te dementia cepit?

d'*Euridice*, femme d'*Orphée*

Immanem ante pedes moritura puella
Servantem ripas alta non vidit in herba.

S'il parle de *Didon* qui laiſſe flotter ſes cheveux, il dit qu'elle a donné ſa chevelure à répandre au vent.

Dederatque comes diffundere vento.

Les orateurs avoient d'autres hardieſſes, d'autres images; mais celles-là leur étoient interdites : il n'eſt donc pas étonnant que des genres qui avoient des expreſſions ſi différentes, & des licences comme des entraves ſi peu communes entr'eux, ne ſe confondiſſent pas.

Cette diſtinction n'exiſte point parmi nous. Nous n'avons point de langage poétique diſtinct du langage ordinaire; ni de mots qui prenent en vers une acception différente de celle qu'ils ont dans la proſe. Les beaux morceaux de *Boſſuet*, de *Flechier*, de *Fenelon*, de nos orateurs célèbres, ſont de la poéſie à laquelle il ne manque que de la rime : bien des paſſages même de nos bons poètes au contraire ne ſont diſtingués de la *proſe* que par le retour du même ſon dans les finales de chaque couple de lignes; & il me ſemble qu'on ne peut rendre d'autre raiſon que celle que l'on vient de voir du beſoin qu'avoient chez nous les *Corneilles*, les *Boileaux* &c. de s'aſſujettir à ce retour, pour conſerver toute leur ſupériorité.

Quoi qu'il en ſoit perſonne n'a mieux que M. de *Voltaire* prouvé que ces prétendues limites, entre les deux parties d'un même art étoient aiſées à franchir : non-ſeulement comme je l'ai dit il a tiré le plus grand parti de la proſe en général; mais il s'eſt exercé dans toutes les eſpèces de proſe, comme dans toutes les eſpèces de poéſies : dans la reviſion de ſes nombreux travaux, commençons par ſes *Romans*.

Le *Roman* lui-même eſt en quelque ſorte une nuance entre la poéſie & la proſe : il tient

à l'une par l'imagination, à l'autre par la ſimplicité du langage. Quant au plan, il ne diffère preſque du *Poëme Epique* que par l'expoſition; mais par les détails il ſe rapproche encore davantage de l'hiſtoire. Le *Roman* eſt une *hiſtoire* imaginaire, préſentée comme *fabuleuſe*. *L'hiſtoire* n'eſt que trop ſouvent un tiſſu de fables données pour des vérités. Voilà peut-être la différence la plus eſſentielle qu'il ſoit poſſible de trouver entre ces deux eſpèces de récits. Pour les diſtinguer, il faut être prévenu d'avance de ce qu'ils ſont.

Donnez à un homme qui n'aura rien lu, les Anecdotes de la Cour de *Philippe-Auguſte*, & les Mémoires de *L'Etoile*, il aura une confiance égale aux deux narrations; il croira d'après un de ces livres connoître la *France* du tems du pere de *Louis VIII*, auſſi bien que le ſiècle de *Henri IV* d'après l'autre.

Mais on pourroit, ſi on le vouloit, établir entre ces deux genres de productions une différence bien plus ſenſible par leur utilité, & les rendre reconnoiſſables par leurs effets. Dans la première, l'écrivain étant le créateur des évènemens peut les diſpoſer de manière à en tirer des leçons avantageuſes: dans la ſeconde, n'ayant à raconter trop ſouvent que les horreurs commiſes, ou ſuppoſées par la perverſité humaine, & protégées par le caprice de la fortune, ou accréditées par le penchant malin qui donne tant de cours aux calomnies, il ne peut preſque offrir aux lecteurs vertueux que des motifs de découragement, & d'indignation. Un bon *roman* doit être le tableau des châtimens du cri-

me. La meilleure *hiſtoire* n'eſt preſque jamais que celui de ſes triomphes.

Il ne ſeroit donc pas difficile de prouver que le premier eſt infiniment préférable à l'autre; du moins quant à l'utilité morale. S'il étoit poſſible que les écrivains, & les adminiſtrations ſe conciliaſſent pour le bien public, le *roman* devroit être conſacré ſurtout à contrebalancer par la peinture des vertus oppoſées celle des vices & des attentats dont l'hiſtoire eſt condamnée à perpétuer le ſcandale. Mais de tout tems on a cherché dans la lecture l'amuſement plus que l'inſtruction. Les premiers romanciers, comme les premiers hiſtoriens, n'ont pas eu d'autre objet.

Les plus anciens que nous connoiſſions ſe trouvent chez les *Grecs*, * & même ils ſont aſſez modernes. Des aventures compliquées, touchantes, peu vraiſemblables, encore moins morales, ſont le mérite de *Théagene & Cariclée*, d'*Iſmène* & *Iſménias*, tous deux attribués à des évèques; & d'un petit nombre d'écrits de ce genre qui nous reſtent dans la langue d'*Homère* & de *Platon*.

Chez les *Romains* nous n'en appercevons aucun, ſi ce n'eſt la ſatyre licentieuſe de *Petrone*, & la

* Je ne parle pas des *aventures de Job*, regardées par un grand nombre de critiques comme un roman : elles préſentent une morale auſſi ſaine, auſſi ſublime que le fonds même du tableau eſt touchant : mais la place qu'occupe cet ouvrage parmi les livres *Canoniques* ne permet pas de le ranger au nombre des monumens de la ſimple litterature.

métamorphoſe biſarre, mais non moins licentieuſe d'*Apulée*. La première eſt regardée généralement comme une allégorie : on devroit plutôt peut-être la mépriſer comme le fruit d'un délire crapuleux. Un fonds bas, des détails infâmes, quelques traits d'eſprit, quelques vers heureux, ſont tout ce qui compoſe cet ouvrage. S'il renferme réellement des alluſions elles ſont perdues pour nous : mais il eſt clair qu'il ne peut offrir de modèles dans aucun genre.

Quant à l'*Ane d'or* il eſt probable que ſans la fable de *Pſyché* cette amplification d'un conte ordurier de *Lucien* n'auroit pas fait plus de bruit, que l'original ; & même avec ce ſupplément on ne peut pas regarder comme un grand avantage pour la langue *Latine* qu'il ſe ſoit conſervé, tandis que l'ignorance & l'injure des tems nous en ont enlevé tant de monumens précieux.

Les ſiècles éclairés de l'antiquité ayant fait peu de cas de cette branche de la littérature, elle s'eſt développée avec éclat au milieu de la barbarie. Vers le 11me. ſiècle reparut le goût des *romans*, mais ſous une forme abſolument nouvelle. Le merveilleux y fut outré en tout genre. L'héroïſme & la magie y jouèrent un rôle extravagant. Les chevaliers & les enchanteurs y devinrent des dieux plutôt que des hommes : il eſt difficile de décider ſi les prodiges attribués aux ſeconds furent plus abſurdes que les exploits des premiers.

Ce goût dura aſſez long-tems. Il y eut même dans cette immenſe famille de folies, deux générations diſtinctes ; les *Amadis*, ou *la Table ronde*, & *Charlemagne*

Charlemagne avec ſes *douze Pairs*. De ces deux tiges, eſt ſortie une inconcevable multitude de héros chimériques, dans l'hiſtoire deſquels on trouve cependant ſouvent de l'intérêt, de l'agrément, & même des traits de génie qui feroient honneur à des productions modernes. Ce qui y domine ſur-tout, c'eſt la grandeur d'ame, la généroſité, la délicateſſe, l'intrépidité, pouſſées, comme je l'ai dit, juſqu'à l'excès, avec des traits extraordinaires de reſpect, de ſoumiſſion pour le ſexe.

Il eſt aſſez ſingulier que l'imagination ſe ſoit attachée à exalter ainſi l'eſpèce humaine, préciſément à l'inſtant où elle étoit plus dégradée que jamais. Certainement ce n'étoient pas les mœurs du tems que les romanciers peignoient, quoiqu'on en diſe. On croyoit alors, il eſt vrai, aux ſortilèges; mais on ne pouvoit pas croire à la magnanimité des chevaliers, ni à la vertu de leurs maîtreſſes. On ne pouvoit voir dans les premiers que des tyrans plus remplis encore de baſſeſſe, & de rapacité, que d'orgeuil, & de magnificence. Devenus invulnérables par leurs armures, ils étoient dans les batailles, ſoit publiques, ſoit privées, bien plus occupés du ſoin de ſe garantir des coups, que de celui d'en porter; & en effet jamais elles n'ont été moins ſanglantes que dans ce tems-là.

Et ce même tems où l'on inventoit à l'honneur des *Preux* tant de merveilleux faits, eſt celui où la chevalerie étoit la plus malheureuſe, la plus maladroite, la plus humiliée : c'étoit après ces extravagantes *Croiſades* où la fleur de la nobleſſe de l'*Europe* avoit été ſe faire aſſommer pendant deux

ſiècles conſécutifs par les excrémens de la populace *Aſiatique*; où nos héros avoient trouvé moyen de ſe faire battre ſans interruption par les lâches *Egyptiens*, par les *Syriens* efféminés, qui n'ont jamais battu d'autres guerriers.

Il en eſt de la chaſteté des femmes de ce tems-là, comme de la vaillance des héros. Dans ces faſtueux contes même la pudeur du ſexe eſt encore plus ſouvent compromiſe, que révérée : tous les autres monumens du tems prouvent que la débauche, la licence, étoient au moins auſſi communes alors, que dans les ſiècles qu'on appelle plus corrompus, & qui ne ſont que plus polis; elles n'avoient de moins que ce voile ſemblable à la décence qui en ſauve la difformité dans ceux-ci. Les romans de chevalerie ſont donc des chimères ſans exception, & non pas des portraits.

Ce goût dura juſqu'à la renaiſſance des lettres, & il fut particulier à la *France*, & à l'*Eſpagne*. Alors les *Italiens*, qui juſques-là n'avoient pas paru l'adopter s'y livrèrent avec une eſpéce de fureur à leur tour, mais ils lui firent prendre une forme plus agréable. Ils s'avisèrent de mettre en vers, & d'embellir par de nouvelles fictions celles que les *Eſpagnols* & les *François* avoient déja tant multipliées dans une proſe groſſière. Le *Pulci*, le *Boyardo*, l'*Arioſte*, le *Taſſe* ſe diſtinguèrent dans cette nouvelle carrière, & ſurpaſsèrent infiniment leurs modèles.

Ce qui eſt étrange encore, c'eſt que les *Eſpagnols* au génie de qui ces illuſions ſembloient mieux convenir, & qui en effet les avoient prodiguées pendant

plusieurs siècles, s'en dégoûtèrent, quand les *Italiens* parurent s'en occuper. L'ingénieux *Cervantes* employa pour les détruire l'art même qui les avoit enfantées : son *Dom Quichotte* eut le double mérite bien rare d'être à la fois, & une excellente parodie, & un ouvrage intéressant par lui-même, indépendamment de la critique qu'il contenoit.

Alors aux *Amadis* & aux *Géans* succédèrent dans la littérature *Espagnole* des contes plus courts, plus rapprochés de la vie ordinaire. L'imagination y déployoit une fécondité moins folle. La vieille galanterie des *Mores* y fut alliée à un héroïsme plus naturel. C'est ce qu'on appella des *Nouvelles* ; & *Cervantes* destructeur de l'ancien genre a mérité d'être placé au nombre des modèles dans le nouveau.

La *France* n'eut point de part à cette réforme. La fureur des disputes théologiques, & des querelles politiques qui s'ensuivirent, parut y absorber toute l'activité des esprits. On ne peut guère citer dans ce tems que *Rabelais* qui ait donné parmi nous carrière à son imagination ; mais quelle carrière, & quelle imagination !

J'admire le bonheur de ceux qui l'entendent, & qui se plaisent à sa lecture ; mais je ne l'envie point. Je ne trouve de prodigieux dans cet inconcevable amas d'ordures, d'érudition, d'extravagances, de railleries sur ce qu'il y a de plus sacré, que son succès. On brûloit par toute la *France* les infortunés qui communioient sous les *deux espèces*, & avec du *pain levé* ; qui prétendoient ne devoir leur respect & leur foi qu'à la *Bible* ; & on mettoit

à côté de la *Bible*; on nommoit comme elle le *Livre* par excellence, un recueil d'obſcénités dégoûtantes, où la *Bible* elle-même, les *Deux Teſtamens*, l'*Egliſe*, ſes *Miniſtres*, ſes *Sacremens*, l'*Euchariſtie*, ſur-tout, ce grand objet des querelles religieuſes, étoient tournés en ridicule avec une audace, une groſſièreté, qu'avoient à-peine les ſatyres de *Luther* & de *Calvin*.

Quand enfin ces troubles furent un peu appaiſés, que les eſprits calmés par les dernières années de *Henri IV*, eurent commencé à profiter du commerce des *Italiens*, & plus encore de celui des *Eſpagnols* ſi long-tems leurs vainqueurs, il en réſulta dans la littérature *Françoiſe* une révolution égale à celle que les piaſtres du nouveau monde produiſirent dans les affaires & dans tout ce qui en dépend. On en fait honneur au Cardinal de *Richelieu* qui n'y contribua certainement en rien. Elle étoit préparée, & même déja ſenſible long-tems avant lui. Ce n'eſt point lui qui encouragea *Malherbe*, ni *Durfé*, ni *Gomberville*, ni même aucun de ceux dont il parut depuis payer les talens. Preſque tous ces hommes étant nés avec le ſiècle, avoient déja cultivé, & exercé les leurs avant qu'il ſe trouvât auprès du trône un miniſtre qui parut en faire cas.

D'ailleurs ce miniſtre même ſe déclara bien plus l'ennemi du goût que ſon protecteur. Il ne ſe mêla du *Cid* que pour le combattre, pour en décréditer, en affliger, en avilir l'auteur. Il repouſſa *Mainard* avec dureté. L'inſtitution de l'*Académie Françoiſe*, eſt un monument de ſon deſpotiſme, & non de ſon goût éclairé pour les lettres : il ne voulut par

la création de ce comité exclusif que s'assurer des panégyristes, & non perfectionner la littérature. *Corneille* n'y fut admis que très-tard, après avoir essuié plus d'un refus malgré sa gloire poétique; *Boileau*, *La Fontaine*, *Racine*, en auroient été probablement exclus si la providence avoit prolongé jusqu'à eux sa vie & son empire, où ils en auroient comme *Corneille* acheté l'entrée par des bassesses. (*)

Quelqu'agent qu'eût choisi *Louis XIII* au moment où il fit entrer l'évêque de *Luçon* dans son conseil, tous les talens qui ont précedé le siècle de *Louis XIV*, n'en auroient pas moins paru. La marche du goût, des lumières n'en auroit pas été retardée. L'indifférence du Cardinal de *Mazarin* ne put y nuire, & l'empressement de son prédécesseur ne l'a point accélerée.

Quoi qu'il en soit, l'aurore du bon goût qui commençoit à briller garantit les *Gombervilles*, les *Calprenedes*, les *Scuderis* de ce délire, de cet oubli de la raison qui avoit enfanté les *Amadis*, les *Esplandians*. Ils n'eurent plus ni *Fées*, ni *Sorciers*. Leurs héros furent moins prodigieux; leurs héroïnes plus décentes; ils parurent se raprocher du lecteur quoique la grandeur des uns, & la vertu des autres fussent encore très-supérieures aux forces de la nature, à ce qui se passe communément dans la société.

(*) Après deux refus il se trouvoit en concurrence avec un nommé *Balesdens*, qui l'auroit emporté s'il n'avoit eu plus de pudeur que la compagnie. Voyez à ce sujet le Tome IV de ces *Annales* page 408.

Peut-être ſeroit-il permis de regretter cet âge de la *Romancerie* (ſi l'on peut hazarder ce terme). On a, à mon avis, très-injuſtement accuſé les auteurs de *Cléopatre*, de *Caſſandre*, de *Cyrus*, de *Clelie*, &c. d'avoir traveſti les plus grans perſonnages de l'antiquité, en *bourgeois*, & en *bourgeoiſes* ridicules. Rien n'eſt moins fondé que cette critique. Chez eux l'amour eſt annobli, & ſe préſente toujours ſous une forme reſpectable : la valeur, la magnanimité, le déſintéreſſement, la délicateſſe, la pudeur, toutes les vertus des deux ſexes y ſont peintes avec un éclat qui les fait admirer & chérir.

La carte de *tendre*, l'écho d'*Horatius-Coclès*, les *énigmes* de *Brutus* & de *Lucrèce* ont pu prêter à des épigrammes : les longueurs, & les diſſertations *métaphyſiques* ont pu fatiguer; une certaine affectation d'annoncer que l'on parle *galamment*, & le *langage de la Cour* a pu déplaire. Mais d'abord quels ſont les ouvrages d'eſprit ſans défaut? Enſuite pluſieurs de ces taches ſont particulières à la *Clélie*. L'*Echo*, la *carte de tendre* & les *énigmes*, ni rien qui y reſſemble, ne ſe trouvent ni dans *Pharamond*, ni dans *Cléopatre*; & même ces trois platitudes ſi cruellement relevées par *Boileau* n'ont rien qui choque aux endroits où elles ſont placées, tant elles y ſont employées avec adreſſe; tant ce qu'elles ont de foible eſt adroitement ſauvé; tant tout le reſte eſt noble, grand, héroïque.

Quels *bourgeois* que le pere, & la mere de *Clélie*, ou *Arons*, ou *Amilcar*, &c.! Si l'on a cru pouvoir leur adapter ce nom, parce que le fonds de leurs aventures reſſemble aux tracaſſeries ordinaires

de la ſociété c'eſt une injuſtice de plus. Qu'eſt-ce donc auſſi que le fonds de tous les poèmes, des toutes les tragédies, ſi non des effets des paſſions que l'on éprouve dans la rue *St. Denis*, dans le *Strand*, dans *la Calle del Sol*, tout comme à *Verſailles*, à *St. James*, & à *St. Ildephonſe?*

Au moins ce qu'on ne peut pas nier, c'eſt que ces Romans oubliés aujourd'hui, feuilletés ſeulement par quelques amateurs, ou par des plagiaires qui vont y puiſer les idées que la ſéchereſſe de leur eſprit leur refuſe, ſont des prodiges d'imagination, de reſſource, de fécondité, d'art, & les plus beaux modèles peut-être qu'il ſoit poſſible de préſenter aux hommes pour les engager à la vertu.

Et obſervez, que les leçons de courage, de grandeur d'ame que donnoient les auteurs par la bouche de leurs héros, ils les mettoient eux-mêmes en pratique dans leur conduite. Les beaux eſprits de ce tems-là ſe diſtinguoient par leur courage comme par leur imagination. La *Calprenede* à qui l'on diſoit que le Roi mitré de la *France*, & de la Littérature, trouvoit ſes *vers lâches*, repouſſoit cette inſulte par une ſaillie qui ne ſeroit pas venue à un homme d'une valeur ſuſpecte.

Cyrano pouſſoit la bravoure juſqu'à la témérité ; on a conſervé de lui une anecdote précieuſe. Deux de ſes amis étoient engagés dans une querelle, & entourés de trente hommes qui les chargeoient l'épée à la main ; *Cyrano* les apperçoit d'une fenêtre ; il fond ſur les aggreſſeurs, les diſſipe,

& ramène ſes amis vivans en triomphe. Aucun Roman n'a ſuppoſé d'aventure auſſi incroyable, & auſſi heureuſe

La mémoire de *Scudery* dévouée parmi nous au ridicule, devroit être conſacrée par le reſpect de toutes les ames honnêtes & ſenſibles. Il avoit dédié à la Reine *Chriſtine* ſon poème d'*Alaric*; il y avoit inſéré des louanges pour le Comte *de la Gardie*, alors miniſtre favori de cette princeſſe : c'eſt l'uſage des poètes de tous les tems : mais voici ce qui n'eſt pas commun. Le miniſtre fut diſgracié. *Chriſtine* fit demander à *Scudery* de retrancher l'éloge, dans une nouvelle édition du poème. Elle fit annoncer un préſent de 10,000 liv. T. de ce tems-là, qui en vaudroient plus de 20 d'aujourd'hui. *Scudery* n'étoit pas riche : il répondit *qu'aucune récompenſe ne l'engageroit à détruire l'autel où il avoit ſacrifié.*

Chriſtine auroit dû payer ce refus mieux que la ſoumiſſion : elle garda ſon argent. Elle étoit PHILOSOPHE, & *Scudery* ne l'étoit pas. Il ſemble qu'on peut pardonner à de tels hommes d'avoir peint leurs héros ſi fiers, & ſi généreux.

Quand l'habitude eut raſſaſié de ce nouveau genre, & que le changement de goût, fruit de l'inconſtance plus encore que de la perfection, l'eut décrédité, M^de^. de la *Fayette*, ou *Segrais* ſous ſon nom, & enſuite M^de^. de *Villedieu*, M^de^. de *Gomes*, & mille autres developperent un genre dû encore aux *Eſpagnols*, celui des *Nouvelles* hiſtoriques. C'étoient les mignatures des coloſſes dont je viens de parler.

On prenoit de même des noms connus dans l'hiſtoire : on adaptoit à ces noms des fictions plus

courtes, plus touchantes, plus ſemblables à ce qui ſe paſſe journellement, ou d'une autre eſpèce de ſingularité que les grans faits d'armes & de chaſteté des *Oroondates*, des *Candaces*; mais enfin il y avoit encore de la délicateſſe, de l'imagination, & des agrémens, dans ces contes qui intéreſſoient le cœur, ſans alarmer la pudeur.

Ce goût s'eſt ſoutenu juſqu'au flot ordurier, qui a empoiſonné la littérature, des *Sopha*, des *Tanzaï*, des *Angola*, &c. caricatures dégoûtantes, où, à la honte de notre ſiècle, les mœurs ne ſont que trop fidèlement ſaiſies, & où le *roman* employé juſques-là à élever l'ame, à l'attendrir, ou du moins à l'amuſer, ne le fut plus qu'à l'avilir, & à conſtater, comme à perpétuer ſa dégradation.

M. de *Voltaire*, qui dans ſa *Pucelle* n'avoit que trop ſuivi le ton du jour, s'en eſt garanti dans ſes *romans*; il s'y eſt ouvert une route abſolument nouvelle. Il n'a pris ni la folle ſublimité des *Amadis*, ni l'héroïſme trop élevé pour nous des *Oroondates*, ni la ſimplicité attendriſſante des Princeſſes de *Cleves*, ni le burleſque aviliſſant des *Mazulhims*, &c. Il s'eſt fait à lui-même un genre où brillent une philoſophie lumineuſe, une critique preſque toujours utile, &, avec quelques exceptions pourtant, une gaieté honnête, dont tout le monde peut jouir ſans honte.

Dans les romans de ſon bon-tems, chacun de ſes canevas eſt diverſifié, comme ſes tragédies. *Zadig* eſt doux, agréable; il fait ſourire l'eſprit. Quoique pluſieurs des chapitres ſoient pris de l'*Arioſte*,

ou des *Contes Chinois*, inſérés à la fin du recueil de *Du Halde*, ou des *Mille & une nuits ;* quoiqu'il n'y ait pas d'aventures bien éclatantes, que l'intérêt n'y ſoit pas vif ; il eſt cependant ſi bien écrit, ſi rempli d'eſprit, de choſes vraies, de peintures ſatisfaiſantes ; qu'on le lit avec un plaiſir toujours nouveau.

Candide préſente le fonds le plus triſte déguiſé ſous les acceſſoires les plus plaiſans, mais de cette plaiſanterie philoſophique, qui eſt particulière à M. de *Voltaire*, & qui, je le répète, auroit, ce ſemble, dû en faire un excellent comique. Il tourne complettement en ridicule le ſyſtême du *tout eſt bien*, ſoutenu par tant de philoſophes, & fait éclater mille fois de rire, en nous remettant à chaque inſtant ſous les yeux, & avec un pinceau très-énergique, toutes les infortunes qui accablent la ſociété.

Il y a plus d'imagination dans ce ſecond *roman* que dans *Zadig* : la ſcène des ſix rois, dînant enſemble à *Veniſe*, eſt, ſelon moi, un véritable fruit de génie, & par elle-même, & par la manière dont elle eſt décrite, & par les réflexions très-ſérieuſes auxquelles elle peut conduire. A quelques endroits près, tels qu'une certaine *généalogie*, d'une groſſièreté peu conforme à l'agrément du reſte, *Candide* me paroît le chef-d'œuvre de la bonne plaiſanterie, de la grace, & qui plus eſt, de la vraie philoſophie, au moins de celle qui peut entrer dans un conte.

L'*Ingénu* eſt encore dans un autre genre, & peut-être le plus parfait des trois. On doit regretter que

quelqu'ami de l'auteur ne l'ait pas engagé à en retrancher quelques mauvaiſes équivoques, ou bouffonneries indécentes qui le défigurent. Il offre des tableaux touchans, & tous tirés de la vie commune, des évènemens journaliers, ſans en excepter la *Baſtille*.

On peut obſerver que c'eſt de tous les ouvrages en proſe de M. de *Voltaire* le ſeul où il ait deſſiné une ſcène vraiment pathétique, comme *Tancrède* eſt la ſeule de ſes tragédies où il ait réuſſi à peindre le même ſpectacle. L'aventure de Mlle. de *St Yves*, ſa maladie, ſa mort, arrachent des larmes. On croiroit preſque que M. de *Voltaire* a voulu eſſayer dans ce morceau de jouter contre le dénouement de la *Nouvelle Héloïſe*, imité lui-même de la *Clariſſe Angloiſe*; mais c'eſt un autre ton; il eſt même ſi différent qu'il n'y a point de comparaiſon à établir; je l'ai déja obſervé, ce genre-là manquoit à M. de *Voltaire*.

Après ces deux principaux romans, on lira toujours volontiers ſon *Scarmentado*, ſon *Micromegas*, ſon *Memnon*. Des perſonnalités trop fortes, des obſcénités trop peu voilées déparent *Candide* & pluſieurs autres enfantés dans ſa vieilleſſe, c'eſt-à-dire à un âge où ſa grande habitude d'écrire le rendoit moins difficile ſur ſon ſtyle, & ſa grande certitude d'être lu moins délicat ſur ſes expreſſions.

DES OUVRAGES *HISTORIQUES* DE M. DE VOLTAIRE.

AYANT ainſi parcouru avec tant de ſuccès tous les départemens de l'empire litteraire qui dépendent de l'imagination, M. de *Voltaire* s'eſt haſardé dans celui de l'hiſtoire, où cette faculté de l'eſprit eſt ſouvent bien plus dangereuſe qu'utile: peut-on regarder cette tentative comme une témérité? Quoiqu'à cet égard il y ait encore quelque incertitude dans les ſuffrages, il ſemble que l'opinion des obſervateurs vraiment déſintéreſſés eſt fixée & unanime : on regarde généralement les productions hiſtoriques de M. de *Voltaire* comme un des titres qui juſtifient le mieux ſa renommée.

Je ne parle pas de l'hiſtoire de *Charles XII*, morceau digne de l'accueil qu'il a reçu, bien écrit, intéreſſant, mais où la ſingularité des faits eſt encore plus remarquable que le ſtile. Cette hiſtoire eſt écrite avec ſageſſe, avec dignité, avec élégance, mais non pas de manière à ôter à des rivaux l'eſpoir de l'égaler.

Ce qui ſemble ne laiſſer aucun lieu à la concurrence, ce qui aſſure à M. de *Voltaire* un rang non-ſeulement diſtingué, mais ſupérieur parmi tous

les hiſtoriens, ſoit modernes, ſoit même anciens; ce qui autoriſe à le regarder comme le créateur d'un genre nouveau dans cette carrière, plus encore que dans celle du *Théatre*, ou des *Romans*, c'eſt le ſiècle de *Louis XIV*.

A l'apparition de cet ouvrage l'admiration fut univerſelle; & la ſatire même ſe tut: elle n'a depuis recouvré la parole que pour accuſer l'auteur de quelques défauts d'exactitude peu importans, dont pluſieurs même n'étoient que des fautes d'ouvriers ou de copiſtes. Mais il n'y a eu qu'une voix ſur la beauté du frontiſpice de cet ouvrage; ſur le tableau de l'état de l'*Europe*, au commencement de ce règne célèbre, ſorte de peinture inconnue aux anciens & aux modernes, & qui paroiſſoit dès la première fois dans toute ſa perfection.

On ne goûta guères moins les chapitres de cette guerre ridicule de la *Fronde* qui auroit rendu la nation auſſi mépriſable que malheureuſe, ſi quarante années de ſplendeur à la ſuite de cette honteuſe période n'en avoient effacé l'opprobre; & ceux qui concernent les *arts*, le *gouvernement*, où les vues de *Louis XIV*, ſes intentions, ſes démarches ſont préſentées avec tant d'art & de dignité tout à la fois, que les fautes même de ſon adminiſtration ſemblent confirmer le reſpect qu'inſpirent ſes qualités réelles.

On dévora également le récit abrégé des diſputes *eccléſiaſtiques*, trop multipliées dans ce ſiècle où le progrès des lumières auroit dû les rendre plus rares. On n'avoit point encore vu d'exemple de cette

clarté dans l'expoſition des cauſes des querelles; de cette impartialité dans le récit des faits; de cette nobleſſe répandue ſur toute la narration; nobleſſe accompagnée d'un badinage ſi adroit qu'il ne ſert qu'a développer la raiſon ; & preſque toujours à épargner les raiſonnemens. S'il exiſtoit de l'antiquité *Grecque* ou *Romaine* un pareil monument, il ſeroit conſacré parmi nous avec idolâtrie.

Si le corps même de l'hiſtoire, c'eſt-à-dire le réſumé des évènemens politiques a paru un peu inférieur, c'eſt peut-être d'abord parce que les morceaux trop brillans dont il eſt précédé & ſuivi lui ont nui; & enſuite par ce qu'un abrégé, avec quelque habileté qu'il ſoit tracé, a toujours quelque choſe d'un peu ſec : l'hiſtoire proprement dite ſe nourrit de détails plus encore que de réflexions.

La critique a trouvé plus de reſſources & d'alimens dans l'eſſai ſur l'*hiſtoire générale*. On ne peut pas ſe diſſimuler que cet ouvrage ne ſoit le fruit de l'émulation qui portoit M. de *Voltaire* à lutter dans tous les genres contre les écrivains sûrs de l'immortalité. Le célèbre diſcours de *Boſſuet* ſur l'*hiſtoire univerſelle* fut l'objet de ſa rivalité, peut-être de ſa jalouſie : il en a réſulté pour la littérature une production d'un genre abſolument différent: M. de *Voltaire* en aſpirant à marcher à côté de *Boſſuet*, s'eſt abſolument écarté du plan tracé par cet éloquent prélat.

Il s'eſt bien moins encore propoſé le même but, ou plutôt il ſemble, comme on le lui a reproché; s'en être propoſé un abſolument contraire. *Boſſuet*

n'écrivoit que pour faire voir le rapport de tous les grans évènemens de l'*hiſtoire ancienne* avec l'établiſſement du *chriſtianiſme*, & par conſéquent pour affermir le reſpect dû à cette religion. M. de *Voltaire*, il faut l'avouer, ſemble avoir affecté de rapprocher, de faire ſortir dans ſon tableau de l'*hiſtoire moderne* les grans & les petits évènemens, les plus propres à contrarier, à détruire ce reſpect. *Boſſuet* ramene tout à la *foi*, & M. de *Voltaire* tout à la *philoſophie*.

Je dirai bientôt ce que je penſe de cette *philoſophie* qu'il a fait tranſpirer dans preſque toutes ſes productions : mais avant que de paſſer à ce ſujet je ne puis me refuſer à dire un mot d'une des plus injuſtes critiques que cet écrivain ait eſſuyées. Cinq ans après ſa mort, on a vu paroître un livre dont le principal objet ſemble avoir été de l'outrager préciſément ſur cet article : il y eſt cité à chaque page comme hiſtorien, & jamais ſans inſulte. » *Il a fini tous ſes ouvrages*, ſi l'on en croit M. l'abbé de *Mably avant que d'avoir bien conçu ce qu'il vouloit dire*; *il y débite des ſottiſes avec emphaſe : il ne voyoit pas au bout de ſon nez*; *c'eſt le plus frivole*, *le plus plaiſant des hiſtoriens*; dans ſon CHARLES XII *il court comme un fou à la ſuite d'un fou*; *ſon hiſtoire univerſelle n'eſt qu'une Paſquinade*, *&c.*

Ces étranges expreſſions décèlent dans le critique une prévention bien aveugle, & une animoſité bien injuſte. Non-ſeulement dans ſes compoſitions hiſtoriques M. de *Voltaire* n'eſt ni frivole, ni plaiſant : mais ce qu'on pourroit leur reprocher avec le plus de fondement ce ſeroit d'être trop ſérieuſes, trop

réfléchies; c'eſt d'exiger des lecteurs une attention trop ſuivie : c'eſt de préſenter à chaque inſtant des réſultats fatiguans pour les eſprits qui ne ſont pas familiariſés avec l'habitude de la méditation.

C'eſt une grande ſingularité même que cet homme ſi gai, ſi léger par-tout ailleurs, ait été capable d'une gravité, d'une tenſion auſſi ſoutenue. Loin d'y prodiguer du badinage & de la frivolité, il s'y montre ſérieux juſqu'à la froideur, & auſtère juſqu'à la ſéchereſſe. Quand il s'y permet des alluſions malignes, la plaiſanterie eſt dans les choſes même, dans le rapprochement des faits, & bien rarement dans les mots.

M. l'Abbé de *Mably* auroit dû être plus réſervé qu'un autre à haſarder ce reproche; lui qui a cherché la plaiſanterie, tant qu'il l'a pu, dans un ouvrage qui en étoit encore moins ſuſceptible; lui qui dans un recueil de préceptes dogmatiques dit que *le Janſéniſme allumeroit encore des guerres civiles à la* BARBE DE MESSIEURS LES PHILOSOPHES & DE MESSIEURS LEURS CLIENS; ſi, &c. ce qui ne paroîtra pas aux gens de goût une plaiſanterie bien fine; lui qui dit ailleurs qu'un *hiſtorien doit*, en politique, *être un peu plus habile que ſes héros*, ce qui paroîtra plutôt une choſe plaiſante qu'une plaiſanterie.

Il reproche encore à M. de *Voltaire* des *infidélités volontaires* dans ſes récits hiſtoriques; & il veut que l'hiſtoire ſoit en *quelque ſorte un* POEME EPIQUE.

TROISIEME

TROISIEME PARTIE

DE LA PHILOSOPHIE

DE M. DE VOLTAIRE,

Et de ſes Ouvrages ſur la Religion.

NOUS voici enfin à celle de toutes les voies qui ont conduit cet homme étonnant à la réputation, par laquelle il a paru le plus jaloux de ſe diſtinguer ; celle où il a marché conſtamment toute ſa vie, & à laquelle il ſubordonnoit, pour ainſi dire, ſes excurſions dans toutes les autres : la *Philoſophie* étoit ſon idole, ſa paſſion : & par ce mot il entendoit la haine de ce qu'il appelloit des préjugés, la hardieſſe à combattre les opinions reçues dans tous les genres, mais principalement dans ce qui concerne la religion.

Sa manière de traiter ces objets importans lui a concilié, comme je l'ai obſervé à l'occaſion de l'un de ſes poèmes épiques, les ſuffrages de la jeuneſſe encore moins modérée dans ſon admiration que dans ſa haine ; ceux des femmes, diſtraites, trop faciles à ſéduire par ce qui les amuſe, pour avoir pu réſiſter à des bons mots donnés pour des raiſons ; ceux de la plupart des gens du monde, rarement inſtruits, encore plus rarement capables de réfléchir, & qui donnant toujours le ton aux femmes, ou le

recevant d'elles, ont dû ſe trouver d'accord dans leur eſtime pour un homme qui les feſoit rire, en leur parlant des objets les plus ſérieux.

D'un autre côté les dévôts des deux ſexes, les hommes graves qui regardent la religion comme la ſauve-garde des mœurs & du repos public; les prêtres dont le miniſtère eſt de la prêcher, & qui ſe perſuadent tout naturellement que leur devoir eſt de la défendre, ont conçu une horreur raiſonnée pour un homme qui s'en déclaroit ouvertement l'ennemi. Ils ont voué à l'anathême ſa mémoire & ſa philoſophie. Ils l'ont proſcrit comme un corrupteur public d'autant plus dangereux, que ſes poiſons étoient, diſoient-ils, préſentés comme des remedes; qu'il ne feignoit un ardent amour de la vérité que pour mieux accréditer ſes erreurs; & qu'en multipliant les blaſphêmes il les couvroit d'une apparence de raiſon ſi impoſante, d'une gaieté ſi propre à ſéduire, qu'il s'aſſuroit preſque autant de complices que de lecteurs.

Entre ces deux jugemens ſi différens, un appréciateur impartial, après une mûre réflexion, ſera forcé de pancher pour le plus ſévère. L'admiration qu'il ne peut refuſer aux talens de l'*écrivain* s'affoiblit quand il veut chercher quel bien a fait le *Philoſophe*.

Ce n'eſt pas cependant qu'en cette qualité M. de *Voltaire* n'ait rendu de très grans ſervices à la ſociété. Etant de tous les hommes qui ont jamais écrit celui qu'on a lu le plus univerſellement, celui qui a eu au plus haut dégré l'art de rendre ſes idées avec clarté, & de les inſinuer dans les eſprits, il

a fait un nombre infini de proſélites, & l'on doit l'en remercier quand ces idées ſe ſont trouvées conformes au bien public, à l'avantage général. Or il en a eu, & beaucoup de cette eſpèce, ſur la *littérature*, ſur *l'éducation*, ſur le *gouvernement*; ſur la *légiſlation*, ſur la *juriſprudence* même.

Quoiqu'il n'ait pas diſtinctement opéré de réforme, parce qu'il n'avoit point de pouvoir, il a influé ſur l'eſprit général qui les produit à la longue, & il a fait une vraie révolution dans cet eſprit. Les mœurs ſont devenues, non pas plus pures, mais au moins plus douces, & les yeux plus ouverts ſur ce qui pouvoit les bleſſer. Des arrêts qui, trente ans plutôt, n'auroient pas excité la moindre ſenſation, ont été caſſés par la voix publique, qui a forcé le gouvernement de ratifier ce cri de la raiſon & de la juſtice. Des démêlés, moitié politiques, moitié religieux, qui, au commencement de ce ſiècle, & peut-être encore plus tard, auroient amené des violences & des perſécutions, n'ont excité aucun intérêt. L'indifférence générale les a rendus moins vifs, & leurs ſuites moins longues, moins fâcheuſes; ce qui peut-être les préviendra par la ſuite, & ſauvera à nos enfans les fléaux qui ont affligé & ſcandaliſé nos pères.

Il faut être juſte, & convenir que c'eſt en très-grande partie à M. de *Voltaire* qu'on en a l'obligation. Juſques-là il n'eſt que louable : il a des droits à la reconnoiſſance de ſes contemporains, comme de la poſtérité.

J'irai même plus loin : s'il s'étoit borné, en parlant de la Religion, à montrer combien ſous prétexte

d'en faire valoir les privilèges, on s'eſt ſouvent écarté de ſon eſprit, à quel point les paſſions ont quelquefois prévalu ſur ſa morale; ſi en retraçant avec vigueur les attentats du fanatiſme, les ſcandales de la ſuperſtition, les turpitudes de l'avarice déguiſée ſous une forme reſpectable, il avoit eu ſoin de dire aux hommes, « Ces horreurs ne ſont » pas moins oppoſées à la vraie religion qu'à la » raiſon; » idée ſi bien exprimée dans *Alzire*;

Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent;

quand même il auroit quelquefois paré des graces de ſon ſtyle ces maximes ſérieuſes, & employé la plaiſanterie pour décréditer les erreurs contraires, il auroit encore mérité le nom de bienfaiteur du genre humain.

Par malheur il ne s'eſt pas renfermé dans ces bornes. Ce n'eſt pas à émonder l'arbre qu'il a paru prétendre, mais à le déraciner. Dans ſes dernières années ſur-tout il a paru poſſédé d'un fanatiſme anti-religieux, encore plus violent que celui dont il accuſoit les prêtres devenus l'objet du ſien. Certainement jamais enthouſiaſte d'aucune ſecte, d'aucune réforme, ne s'eſt permis contre les incrédules des fortes auſſi violentes, auſſi cruelles, qu'il en a multiplié ſans nombre contre le *Chriſtianiſme*. Sa haine contre cette religion étoit devenue univerſelle, une véritable manie; elle occupoit toutes ſes facultés, en les altérant, & l'entraînoit ſouvent à choquer les règles de la logique, autant que celles de la décence. Je n'en citerai ici qu'une preuve tirée de ſon théâtre, mais d'une pièce où il s'occupoit plus de ſa *philoſophie*, que de la poëſie.

Dans *Olympie* c'eſt le caractère de *Joad*, & en général celui du ſacerdoce, qu'il ſe propoſoit de rendre odieux. C'eſt l'eſprit factieux, intriguant, & deſpotique attribué par lui aux Prêtres *Chrétiens* qu'il vouloit peindre & décrier, en traçant le portrait d'un Pontife exempt de tous ces vices. Afin qu'on ne pût pas ſe tromper ſur ſes intentions il a eu ſoin de les expliquer lui-même dans les remarques qui ſuivent ſa pièce.

Il y dit en propres termes : « De quel droit le » Prêtre *Joad* arme-t-il ſes *Levites* contre la Reine » à laquelle il a fait ſerment de fidélité ? De quel » droit la fait-il maſſacrer dans la plus extrême » vieilleſſe ? .... Appartenoit-il à *Joad* de conſpirer » contr'elle, & de la tuer ? Il étoit ſon ſujet ; & » certainement dans nos mœurs & dans nos loix » il n'étoit pas plus permis à *Joad* de faire aſſaſſiner » ſa Reine, qu'il n'eût été permis à l'Archevêque de » *Cantorbery* de faire aſſaſſiner *Eliſabeth*, parce » qu'elle avoit fait condamner *Marie Stuart.* »

Aſſurément la comparaiſon n'eſt pas juſte, mais le raiſonnement ne l'eſt pas davantage. Comment *Joad* étoit-il ſujet d'*Athalie* ? Comment étoit-elle devenue *ſa Reine* ? C'étoit une étrangère, une uſurpatrice : elle occupoit le trône ; mais après l'avoir inondé du ſang de tous les Princes que la naiſſance y appelloit. D'où M. de *Voltaire* ſait-il que *Joad* lui avoit *prêté ſerment de fidélité* ? Quand par politique il auroit conſenti à lui rendre cet hommage, en ſeroit-ce aſſez pour nous autoriſer à nommer révolte, aſſaſſinat, la révolution dirigée par celui qui rappelloit à la couronne le légitime héritier, ſauvé par ſes ſoins ?

Suppoſons que *Catherine de Médicis* eût fait aſſaſſiner *Henri III*, & ſe fût emparée de la couronne de *France*, comme *Athalie* de celle de *Jeruſalem*; qu'*Henri IV* à cette époque n'eût été qu'un enfant; qu'un Archevêque de *Paris* eût trouvé moyen de le ſouſtraire aux meurtriers & aux empoiſonneurs, & qu'à la majorité du jeune Prince il l'eût préſenté au peuple; qu'il en eût réſulté un ſoulèvement général où l'uſurpatrice eût péri, accuſeroit-on le Prélat d'avoir violé ſa Foi, d'avoir conſpiré contre *ſa Reine*, de l'avoir aſſaſſinée?

Les exemples de cette injuſtice, de ces écarts de M. de *Voltaire* ſont nombreux dans ſes ouvrages *philoſophiques*. Il a dit quelque part :

J'ai plus fait en mon tems que *Luther* & *Calvin*.

Cela eſt vrai en tout ſens; mais ſur-tout en ce que ces réformateurs célèbres ne parloient que de réparer l'édifice : ils ne le renverſoient pas; ils élaguoient les additions dont, ſuivant eux, la pureté du dogme avoit été ſouillée; mais le fonds du culte ils le reſpectoient; & lors même que les liens qui les attachoient au centre de la *Catholicité*, ont été déchirés, il leur eſt encore reſté l'évangile pour règle de foi & de conduite : mais dans la réforme de M. de *Voltaire*, que reſte-t-il pour ſervir d'encouragement aux foibles, de conſolation aux malheureux, de frein aux mèchans, de ſigne d'union à tous les hommes?

Le *Théiſme*, a-t-il toujours dit, l'idée d'un Dieu *vengeur & remunérateur*; c'eſt la religion des grans génies dans tous les ſiècles; c'eſt celle des

Juliens, des *Marc-Aurèles*, des *Cicérons*, des *Scipions*, &c. Pourquoi ayant autant d'eſprit que *Cicéron*, aurois-je reſpecté la religion de mon tems plus qu'il ne reſpectoit celle du ſien? Ses ouvrages philoſophiques ſont des cours complets d'incrédulité, & on les imprime pour l'éducation de notre jeuneſſe; on les réimprime *ad uſum Delphini*; pourquoi ſerois-je coupable en me permettant ce qu'on le récompenſe en quelque ſorte par ces honneurs, d'avoir haſardé?

La cenſure que vous faites de ma prétendue hardieſſe n'eſt qu'une ſuite de votre inconſéquence. Je ne puis pas faire, en attaquant ce que vous croyez, plus de mal que lui qui annonce hautement qu'il doute de tout: la tolérance de tous les ſiècles envers ſon ſcepticiſme prouve que cette vertu n'eſt point nuiſible; pourquoi n'en uſeriez-vous pas de même envers moi?

Voilà à-peu-près le réſumé de tout ce qu'a dit M. de *Voltaire* pour juſtifier ſes incurſions anti-religieuſes. Il y a long-tems que j'ai annoncé ma manière de penſer ſur cette matière; laiſſant le dogme à ceux dont l'état eſt de l'enſeigner, & de le défendre, je n'ai jamais enviſagé le culte que du côté politique: ce n'eſt point en qualité de miſſionaire, mais de philoſophe, que je répondrois à M. de *Voltaire* en ces termes.

Vous avez une idée très-fauſſe de la tolérance, & vous vous appuiez avec auſſi peu de raiſon de l'exemple de *Cicéron*: les circonſtances qui changent tout ne ſont point les mêmes au premier ſiècle de notre ère, & au dix-huitième.

1°. Du tems de cet orateur non-ſeulement le peuple, mais même la meilleure bourgeoiſie ne liſoit point. Le prix exceſſif des livres, la difficulté de s'en procurer même pour de l'argent, les réduiſoit à n'être qu'un objet de luxe, & par conſéquent un appanage de l'opulence, une des jouiſſances de la richeſſe. Ainſi toutes les opinions débattues dans les écoles, ou par écrit, ne parvenoient qu'aux oiſifs qui avoient du tems à perdre pour aller entendre ces ſortes de thèſes philoſophiques, ou aux hommes aiſés qui s'en amuſoient dans le cabinet; ce qui compoſoit à-peine, même à *Rome*, & dans ce ſiècle-là, la millième partie de la nation.

2°. *Cicéron*, en traitant de ces objets de philoſophie, les traitoit philoſophiquement; ſon ſtile étoit conforme à la gravité du ſujet. S'il imitoit *Platon* par la tournure familière du dialogue, il ne l'imitoit pas moins par la ſévérité avec laquelle il s'interdiſoit tout ce qui auroit paru tendre à la plaiſanterie. Il ne ſe permettoit d'autre ornement que la clarté, & l'élégance; raiſon de plus pour aſſurer qu'il ne cherchoit des lecteurs que dans un ordre très-reſſerré de la ſociété.

3°. Quelque impreſſion que pût faire ſur ce petit nombre de lecteurs, & même ſur un plus grand, ſi l'on veut, l'opinion de *Cicéron*, elle ne pouvoit nuire bien conſidérablement, puiſque le paganiſme dont il révoquoit en doute les divinités n'avoit point de *dogmes*. Il conſiſtoit en cérémonies, en rites aſſez indifférens, pour leſquels il n'étoit pas à craindre que perſonne s'enflammât, dès que la politique avoit ceſſé de les placer au rang de ſes principaux reſſorts.

D'un autre côté la mythologie même dont il apprenoit à ne plus révérer les chimères n'offroit ni des exemples aſſez honnêtes, ni des préceptes aſſez ſages, pour que la philoſophie qui la décréditoit pût paroître dangereuſe. Aſſurément les principes d'une morale épurée, rectifiée par la raiſon & l'amour du bien public, telle que celle qu'il développe dans ſes *offices*, &c. valoient bien pour la ſociété l'hiſtoire de *Mercure Dieu des Voleurs*, ou celle des *filets de Vulcain*. L'ordre général ne perdoit rien au mépris où tomboient les autels dédiés au protecteur du larcin, ou aux modèles de l'infidélité conjugale.

4°. Quant à l'indulgence que l'on a aujourd'hui pour ſes raiſonnemens philoſophiques; quant à l'emploi que l'on fait ſans ſcrupule & ſans inquiétude de ſes ouvrages dans nos écoles; quant à la tranquillité avec laquelle on les voit entre les mains de tous les ordres de lecteurs, l'inconſéquence qui ſe trouveroit dans cette conduite, s'il y en avoit, ne vous juſtifieroit pas. L'habitude, la différence des idiomes; ce nom d'*ancien*, & la vénération qu'il inſpire excuſeroient la ſécurité des inſtituteurs, & des gouvernemens : mais au fonds il n'y a point d'inconſéquence à leur reprocher ſur cet article.

Ce ſont les Dieux, c'eſt la religion de ſon tems que l'orateur *Romain* apprécie : ce ſont les rêves du Paganiſme qu'il traite comme des illuſions puériles. Or ces Dieux, cette religion, ſont en effet évanouis. Il n'eſt pas à craindre que les réflexions d'un philoſophe *payen* ſur les *poulets ſacrés* ou ſur les aventures de *Jupiter*, faſſent naître à un lecteur

moderne des doutes ſur les miſtères de la foi *Chrétienne.* On peut laiſſer les élèves y chercher un modèle de la pureté d'une langue qu'ils étudient, ſans appréhender qu'ils en rapportent des impreſſions capables de changer leur croyance.

Mais pouvez-vous vous approprier aucune de ces excuſes? Les tems ſont-ils les mêmes? Notre culte, nos principes religieux, nos dogmes reſſemblent-ils aux fables dont s'eſt mocqué *Cicéron*? L'effet de vos livres, leur but, leur ton peuvent-ils ſe comparer à l'effet, au but, au ton des ſiens? Votre objet en écrivant a été évidemment d'être lu par des hommes de tous les âges, de toutes les conditions, ſur-tout dans vos traités ſur la religion. Les plaiſanteries que vous y avez prodiguées ne peuvent pas avoir eu d'autre objet. La forme même de ces pamphlets toujours courts, & par conſéquent faciles à ſe procurer, à lire, à retenir, & de plus à la portée, quant au prix, de tous les curieux, eſt un indice qui décèle votre but ſecret. C'eſt donc ſur-tout le grand nombre, le peuple, que vous avez voulu ſéduire, ou, ſi vous voulez, perſuader; or en cela quel bien avez-vous pu vous propoſer?

Je vous ai loué d'avoir rendues ridicules les querelles du *Janſéniſme*, odieuſes les perſécutions du dernier ſiècle contre les *Calviniſtes* : ſans doute l'opiniâtreté à exiger des *Janſéniſtes* une rétractation indifférente étoit auſſi extravagante, que leur obſtination à la refuſer; l'expulſion des *Calviniſtes*, ou du moins les conditions auxquelles on leur vendoit le droit de reſpirer l'air de leur patrie, étoient

cruelles. Vous avez très bien fait d'expoſer à la riſée, ou à l'horreur publique, ces deux traits de délire, & de deſpotiſme; mais en eſt-il de même de vos réflexions dériſoires, de vos intariſſables plaiſanteries ſur tout ce que l'égliſe *Chrétienne* préſente comme ſacré à l'adoration des peuples?

Vous réclamez ſans ceſſe les privilèges de la tolérance, & moi auſſi; mais vous les faites conſiſter dans des droits qu'aſſurément ils n'ont jamais pu donner. La tolérance ſe borne à ne point gêner les opinions intérieures, ni même les actions extérieures, autant qu'elles n'intéreſſent pas l'ordre public; à laiſſer chacun, dans ce qui le concerne perſonnellement, ſuivre ſa conſcience & ſa volonté, mais non pas à lui permettre de travailler à changer, à maîtriſer celles des autres. *

Ainſi, rempliſſez les devoirs publics de la religion, ou ne les rempliſſez pas; tant que vous vous bornerez à une ſimple omiſſion ſilentieuſe je crois que la police n'a pas même le droit de s'en appercevoir. En vous refuſant à ces obſervances ſalutaires vous ne compromettez que votre ame propre; les magiſtrats & les paſteurs ne peuvent que vous exhorter, & vous plaindre; quand ils ſouffrent en paix votre éloignement ils rempliſſent leur devoir, ils ſont *tolérans*.

Mais ſi vous rendez ces obſervances ridicules aux voiſins, ſi vous leur inſpirez du mépris pour les

* J'ai développé mes idées à ce ſujet dans mes *Annales*, Tome 2, pages 114 & 13, pag. 162 & ſuiv.

myſtères qu'on y célèbre, vous dogmatiſez, vous troublez l'ordre public; vous êtes *intolérant* vous-même, puiſque vous prétendez détruire la foi des gens qui pardonnoient à votre incrédulité. Dès-lors vous êtes criminel, & ſi l'on ne vous réprime, vous pouvez faire beaucoup de mal.

Si vous alliez injurier un roi dans ſon palais, crier qu'il faut être fou pour lui demander des graces, pour reſpecter ſes miniſtres, & le braver en préſence de ſes courtiſans, quel eſt le capitaine de ſes gardes, quel eſt le ſimple garde, quel eſt le dernier de ſes officiers qui ne courroit pas le venger? Quel eſt le ſpectateur, fût-il plus philoſophe que *Julien*, ou *Cicéron*, qui oſeroit les blâmer? Et ſi dans l'ardeur d'un zèle, ou ſincère, ou politique, ils vous maltraitoient, ſeriez-vous bien en droit de crier à l'oppreſſion, à la tyrannie?

Vous voulez détruire le *Sacerdoce*! Vous ne voulez que des *Magiſtrats*, & des *Soldats*! Mais quand le Souverain emporté par ſes paſſions aura violé les loix; quand il vous aura comme *David*, fait aſſaſſiner pour rendre votre femme veuve, & l'épouſer; quand il aura, comme *Théodoſe*, proſcrit, & livré au maſſacre un peuple entier, raſſemblé pour jouir de vos talens au théatre, ſont-ce des *hommes de robe* qui arrêteront ſa main, ou le forceront à pleurer ſon crime? Sont-ce les *Joabs* qui lui impoſeront une pénitence, & l'obligeront à conſtater par des monumens publics ſon repentir?

Ce fut un eccléſiaſtique qui vint dire de la part de Dieu au pere de *Salomon*, *Tu as péché*. Dans

le tems du maſſacre de *Theſſalonique* on peut ſuppoſer que l'empire *Romain* étoit rempli de gens de loi vertueux, de généraux d'armée pleins de généroſité. La lâche fureur du prince ne trouva cependant parmi eux que des approbateurs & des miniſtres : ſans le courage héroïque d'un prêtre elle reſtoit impunie.

Quelle punition, dites-vous, quelle réparation pour 7000 aſſaſſinats, que la néceſſité de s'abſtenir pendant quelques mois d'*aller à la Meſſe*! Sans doute le crime étoit grand, & le châtiment léger. Mais ſi *St. Ambroiſe* en avoit employé un plus rigoureux vous l'accuſeriez de deſpotiſme, & de révolte. Il s'agiſſoit moins d'expier la faute paſſée, que d'en prévenir une nouvelle : il falloit punir le prince ſans l'avilir, l'enchaîner ſans l'effaroucher, aſſurer la vie des ſujets ſans aigrir l'ame du maître. La conduite d'*Ambroiſe* me paroît un chef-d'œuvre de rigueur religieuſe, & d'indulgence politique.

Gardons-nous de briſer cette barrière, ſeule défenſe des infortunés ſujets contre les monſtres qui ne s'abaiſſent à ramper autour d'un trône que pour acquérir le droit de les dévorer. Il eſt indifférent ſans doute au repos public que vingt, ou cent philoſophes méditent, combinent s'égarent dans l'obſcurité, pourvu que leurs ſyſtêmes, vrais ou faux, y reſtent; mais il ne l'eſt pas que leur indépendance, leur hardieſſe s'étendent juſqu'aux ſujets à qui il faut des guides; juſqu'aux maîtres à qui il faut un frein; & ce frein ne peut conſiſter que dans les préceptes d'un Dieu ſupérieur aux

rois mêmes ; il ne peut être dépoſé que dans la main de ſes miniſtres. Il faut donc un Dieu qui parle ; il faut des miniſtres qui rappellent ſes commandemens.

Ils en abuſeront!.... Cela ſe peut : mais n'y auroit-il pas plus de danger encore dans une licence abſolue ? Le ſeul moyen de prévenir celùi-là c'eſt de rendre le clergé vertueux, & de lui-même ſon propre intérêt le porte à l'être. Dans un ſiècle éclairé, l'efficacité de ſes remontrances dépend ſur-tout du reſpect qu'il inſpire : un prêtre prévaricateur eſt néceſſairement le plus lâche, & le plus mépriſé des hommes. Si *St. Ambroiſe* n'avoit pas été un prélat irrépréhenſible, les courtiſans auroient ri de ſa réſiſtance, & même il n'en auroit pas fait.

Quand donc, hors les ſiècles d'ignorance, le clergé ſera aſſez reſpecté pour que ſon miniſtère ſoit redoutable, il ne ſera jamais dangereux, parce que la vénération publique ne s'accorde alors aux prêtres, qu'autant que leurs mœurs, & leur conduite, ſont conformes à leur morale ; & que par tout pays, la religion qui leur ordonne la fermeté, leur défend non moins ſévèrement l'intrigue. Mais avilir cette religion, eſt-ce leur inſpirer le deſir de l'honorer par leurs mœurs ?

Mais, dites-vous, pourquoi des *miſtères*, pourquoi des *dogmes* ? Pourquoi cette foi exigée à des choſes abſurdes qui choquent la raiſon, & qu'on ne peut même feindre d'admettre, ſans rougir d'avoir été jugé capable de les croire ? &c.

Je laiſſe toujours aux *théologiens*, aux paſteurs honorés de ce miniſtère le ſoin de juſtifier la révélation, d'en établir la vérité : mais je vous demande au nom de cette même raiſon, dont vous croyez défendre les droits, ce que vous trouvez d'humiliant pour elle dans ces miſtères ! Ils ſont *incompréhenſibles*, comme l'ont déjà obſervé des écrivains plus éloquens que moi ; mais s'enſuit-il delà néceſſairement qu'ils ſoient *abſurdes* ? Tout n'eſt-il pas miſtère pour vous dans la nature, & tout y eſt-il extravagant, impoſſible ?

N'eſt-ce pas un miſtère par exemple que la *viſion* ? Comprenez-vous comment ce rayon qui eſt inviſible quand il n'eſt réfléchi par aucun objet, acquiert en ſe moulant ſur un corps la faculté de frapper votre œil, & d'ébranler votre rétine ? Comprenez-vous comment alors ce n'eſt pas même lui qui eſt ſenſible, mais la ſurface dont il a reçu l'empreinte en la choquant ?

Ce miracle uſuel, ce myſtère journalier, vous y croyez pourtant ; vous en faites uſage ; vous ne vous trouvez point humilié de jouir d'un beau payſage, d'un magnifique point de vue, quoique la manière dont il raſſemble l'immenſité des objets qu'il fait couler ſur votre nerf optique vous ſoit incompréhenſible ; pourquoi donc êtes-vous plus délicat, ou plus ombrageux ſur les miſtères de la Religion ?

La foi ne dépend pas de vous ! Soit : mais le ſilence eſt en votre pouvoir : encore une fois qui vous force à le rompre ? On n'exigeroit pas d'un

aveugle né qu'il crût aux prodiges de la lumière : l'organe néceſſaire, pour en avoir quelque idée, lui manque. S'il ſe contentoit de les nier tout bas, on ſe contenteroit de le plaindre : ſi même en élevant la voix il ſe bornoit à dire dans ſa chambre que ce ſont des abſurdités, & qu'il faut être imbécile pour les admettre, quand il prodigueroit les plaiſanteries, & les bonnes même, ce qui ne lui ſeroit pas difficile, pour appuyer ſon ſiſtême, l'indulgence accompagneroit encore la pitié.

Mais s'il ſe mettoit à crier dans la rue que ceux qui ſouffrent des fenêtres à leurs appartemens ſont des dupes, & les architectes qui les pratiquent des ſcélérats; ſi avec des pierres & ſon bâton il commençoit à les briſer; ſi à ſes cris d'autres aveugles & même des clairvoyans mal-intentionnés ſe ramaſſoient, & que tout annonçât le deſir, avec les ſimptomes d'une émeute, ne faudroit-il pas accourir? ne faudroit-il pas uſer de ſévérité envers le prédicateur & ſes proſélites ?

Si les cérémonies religieuſes entraînoient aujourd'hui, comme autrefois, cet appareil ſanguinaire & effrayant qui rempliſſoit les temples; ſi vos organes y étoient déchirés par les cris des victimes; bleſſés par l'odeur des graiſſes, des chairs brûlées, ou du ſang répandu, votre répugnance ſeroit excuſable, quoique vous ne puſſiez pas la juſtifier par l'exemple de ces grans hommes que vous citez comme vos prédéceſſeurs, & vos modèles, dans la révolte contre les cultes de leur tems.

Le philoſophe *Julien* non-ſeulement ne mépriſoit, ne fuyoit pas les ſacrifices; mais il y aſſiſtoit : mais

il

il y opéroit : il étoit grand Prêtre, & donnoit l'exemple à ces Pontifes bouchers dont il s'applaudiſſoit d'être le chef. *Scipion* cité, accuſé devant le peuple *Romain*, dédaigna de ſe juſtifier ; mais il ne dédaigna point d'aller rendre graces aux Dieux des Victoires qui lui ſembloient ſuffiſantes pour ſon apologie : il quitta fièrement le tribunal où l'on ſembloit vouloir le juger, mais ce fut pour aller s'humilier au pied des autels, & les charger de victimes. *Socrate* en mourant martyr du *Théiſme*, ordonna de ſacrifier un coq à *Eſculape*. Ses derniéres paroles furent un hommage aux Dieux, à la religion de ſon pays.

Ainſi, quand vous ſeriez né ſous un culte qui demandât phiſiquement le ſang des animaux, pour avoir droit d'excuſer par l'exemple de ces hommes célèbres votre incrédulité intérieure, il faudroit auſſi les imiter dans leur condeſcendance extérieure pour les uſages, & les rits établis : mais le *Chriſtianiſme* a purgé ſes ſanctuaires de cette barbarie affligeante. Il a ſubſtitué à ces maſſacres, une offrande douce, paiſible, qui ne choque ni les yeux, ni l'eſprit ; phyſiquement même, elle eſt le ſymbole de la paix, & de l'union ; à ne l'enviſager que du côté politique elle ne peut inſpirer que la concorde, l'amour des hommes, & la reconnoiſſance pour la divinité. Quand ce culte n'auroit que ce ſeul avantage, c'en ſeroit aſſez pour mériter les égards d'un philoſophe humain ; & ſa puiſſance actuelle, la profondeur de ſes racines, l'impoſſibilité de l'arracher ſans ébranler toutes les conſtitutions civiles auxquelles il eſt maintenant incorporé, ſont d'autres conſidérations déciſives qui ſuffiroient pour interdire à

des *Confucius* vraiment bienfaiſans, même le deſir de ſa deſtruction, quand elle ſeroit poſſible.

Et combien d'autres motifs encore, même en admettant cette poſſibilité, ſe réuniroient pour impoſer ſilence à de véritables *Philoſophes*, à des hommes plus jaloux d'affermir la paix, l'union dans la ſociété, que du triſte honneur de ſe faire une réputation en attaquant, en briſant les liens qui en rapprochent, & en contiennent reſpectivement toutes les claſſes ?

Je n'examine point ſi ce *Théiſme* tant vanté aujourd'hui, n'eſt pas réellement un *Athéiſme* déguiſé par ce léger adouciſſement de nom ; ſi ce Dieu rélégué ſans *Prêtres*, & ſans *Miniſtres* dans le Ciel intellectuel où il ſe cache, eſt un être beaucoup plus effectif que le Dieu ſourd, muet, aveugle, & inſouciant d'*Epicure*.

Je n'examine pas ſi cette communion volontaire ſpirituelle & ſecrette, cet hommage intérieur, rendu tacitement à un Dieu ſans influence ſenſible, & indiqué uniquement par la raiſon, eſt un frein auſſi sûr, auſſi efficace pour les paſſions, & les deſirs contraires à l'ordre général, qu'une religion ſoutenue par l'appareil de ſes cérémonies, par la pureté de ſa morale, par la majeſté de ſes dogmes, par la pompe même qui entoure ſes Miniſtres. Je le ſuppoſe.

Je ſuppoſe encore que ſon aſcendant ſera le même ſur tous les hommes, ſur tous les eſprits, ſur toutes les claſſes de la ſociété. Je ſuppoſe que le philo-

ſophe parlant froidement au nom de la raiſon, & diſcutant loin de l'occaſion l'avantage ou le déſavantage qu'il y auroit, ſoit à réſiſter, ſoit à ſuccomber, prendra ſur les cœurs autant de pouvoir que le Pontife inſpiré par Dieu même, promettant de la part de l'Etre tout-puiſſant des châtimens & des récompenſes; réitérant à chaque inſtant ſes menaces & ſes promeſſes pour l'avenir, & exerçant dès le préſent une juriſdiction ſévère & redoutable par le rapport qu'elle a avec les jugemens futurs. Je ſuppoſe tout cela: & ce n'eſt pas ſans doute faire tort à la philoſophie, que de lui accorder une telle égalité d'effets, & de puiſſance.

Eh bien, dans ce cas-là même, entre deux manières d'aſſurer l'ordre qui auroient une efficacité pareille, la préférence ne ſeroit-elle pas due à celle qui eſt établie? Voilà un édifice qui m'aſſure un abri ſuffiſant pour tous mes beſoins; ſeriez-vous excuſable de le renverſer, uniquement parce que vous pourriez en ſubſtituer un autre qui auroit le même avantage?

C'eſt le bon ordre; c'eſt l'amour de la vertu; c'eſt la fraternité entre les hommes que va faire règner le *Théiſme*: je le veux; mais la religion a-t-elle un autre but? Ses Miniſtres auront des paſſions! mais vos Philoſophes en ſeront-ils exempts?

Elle a un appareil gênant; elle a des pratiques fatiguantes; elle exige une docilité peu agréable. Ses prêtres veulent non-ſeulement qu'on les croie, mais auſſi qu'on les reſpecte. Cela eſt vrai: mais, quand on ne la regarderoit toujours, ainſi que vous

le voulez, que comme un établiſſement purement civil, comme une inſtitution politique deſtinée à conſolider l'édifice ſocial, à aſſurer le repos général de toutes les peuplades qui ſe réuniſſent pour vivre en commun, cet appareil, ces pratiques, cette ſoumiſſion, ce reſpect ne ſeroient-ce pas des choſes néceſſaires?

Conteſtez-vous à un Souverain le droit d'avoir des gardes, à un Magiſtrat celui d'avoir des Licteurs, des Appariteurs, des Huiſſiers, &c. Regardez-vous comme une uſurpation de leur part, les hommages qu'on leur rend, & la vénération qu'ils exigent? Pourquoi donc cet acharnement à les trouver injuſtes, humilians, quand c'eſt à une *mitre*, ou une *étole*, qu'ils s'adreſſent, lorſque vous les approuvez envers un *diadême*, ou un cordon *bleu*, *jaune*, ou *rouge*?

Aſſurément rien n'eſt moins philoſophique, rien n'eſt plus puérile même que cette diſtinction. On l'excuſeroit dans le peuple; dans ces hommes ignorans & groſſiers que l'apparence ſeule détermine, & qui trouvant les évolutions militaires plus impoſantes que les cérémonies eccléſiaſtiques, ſe prêteroient avec moins de répugnance à flechir le genou devant l'ordonnateur impérieux qui commande les premières, que devant le chef paiſible qui dirige celles-ci: mais des hommes éclairés, des hommes qui ſe vantent d'écarter tous les préjugés; qui veulent tout réduire à la valeur réelle des choſes, peuvent-ils être ainſi duppes du rapport de leurs yeux, & ſe croire humiliés de vénérer un uniforme plutôt qu'un autre?

Vous rougiſſez d'être contraint à des déférences pour un *Curé*, pour un *Evêque*; mais bientôt vous trouverez incommode celle qu'il faut avoir pour un *Sheriff*, pour un *Alderman*, pour un *Bailli*, pour un *Chancelier*, pour un *Roi*: toutes ces gradations de l'obéiſſance ſe touchent, & ſe ſoutiennent l'une par l'autre : votre philoſophie ſeroit même inconſéquente, ſi ayant une fois briſé un de ces jougs, elle reſpectoit plus ſcrupuleuſement le ſecond. En les regardant toujours tous deux comme des inſtitutions purement humaines, encore une fois, il faut qu'ils aient la même force, ou la même caducité : c'eſt donc réellement le plus affreux déſordre que vous tendez à introduire, même ſans le vouloir : c'eſt donc de la ſociété entière que vous vous déclarez ennemi, en publiant que vous n'en voulez qu'à ſes tyrans.

Et que ſeroit-ce, ſi je ſuivois juſques dans les claſſes inférieures les funeſtes effets de cette indépendance que vous réclamez au nom de l'humanité, & pour ſoutenir, dites-vous, la dignité de notre eſpèce? Je continue à ne conteſter à votre réforme aucun des avantages que vous lui attribuez : je conſens toujours à ſuppoſer que le théiſme une fois reçu, accrédité univerſellement, vaudra pour le bien public autant que tout autre culte; qu'un philoſophe, de ſon cabinet, échauffera autant les eſprits par un bon traité de morale, qu'un prédicateur ou un curé par des ſermons publics, ou des exhortations particulières & verbales; qu'un coupable ou un homme foible & tenté de le devenir, ſera rappellé à ſes devoirs à l'aſpect d'un *Lycée* comme à celui d'un *Temple*; qu'il ſe formera même

des *académies* de vertu, comme il y en a de langage, de manipulations physiques ; & que ces beaux-esprits en différtant élégamment, à leur aise, sur les *bonnes mœurs*, travailleront avec autant de succès à leur maintien qu'un clergé nombreux & régulier, dont ce ministère est la principale, & même l'unique profession.

Mais pour passer de l'ancienne servitude des esprits à leur nouvelle indépendance, il s'écoulera nécessairement un certain tems. Ce n'est que par le mépris de ces rites, de ces pratiques de l'esclavage que vous parviendrez à l'élévation sublime & épurée dont se berce votre philosophie. Cet intervalle sera franchi peut-être sans danger par quelques ames plus sensibles, mieux organisées, garanties des tentations par une fortune suffisante, ou par le défaut d'occasions.

Celles-là ne croiront pas leurs devoirs anéantis avec les accessoires qui en avoient précédemment accompagné la théorie. Soit. Mais le peuple ; ce peuple que vous croyez essentiel d'éclairer, & qu'il est au moins très-important de contenir ; ce peuple pour qui tout est tentation, parce que dans sa vie tout est privation ; ce peuple qui n'a pas une minute sans besoins, & un mouvement sans contrainte, sera-t-il capable des mêmes réflexions & des mêmes ménagemens ? Quand tous les hommes seront devenus philosophes & théistes, ils n'auront plus besoin d'être *Chrétiens* : je le veux : mais dans le temps de leur éducation, dans l'intervalle employé à les désabuser de ces vieux préjugés, à les imprégner de ces nouvelles lumières, que feront-ils ?

Diſtingueront-ils la vertu qu'il faut aimer & pratiquer toujours, de l'organe qui la prêchoit, organe que vous leur apprenez à déteſter & à fuir? Sauront-ils reſtreindre aux accompagnemens extérieurs le mépris que vous leur récommandez pour les objets de leur adoration paſſée, & ſe trouver encore liés par les devoirs, quand ils ne le ſeront plus par les pratiques viſibles deſtinées à leur en rappeller l'obſervance?

Si vous héſitiez ſur la réponſe, tous les honnêtes gens, pluſieurs de vos partiſans même, pluſieurs de ceux que vous avez le plus amuſés & pervertis, ne la feroient-ils pas pour vous? Voyez ce qui ſe paſſe dans cette ſociété où vous jouiſſez d'un triomphe ſi flatteur en apparence, où vous avez réellement formé une école, non pas d'élèves, mais de prédicans auſſi zélés, auſſi hardis que vous.

Tout y eſt apprécié; tout y eſt diſcuté; tout y eſt détruit; mais qu'en arrive-t-il? Demandez-le aux magiſtrats armés du Miniſtère rigoureux inſtitué pour punir les crimes commis, & vous ſaurez s'ils ne gémiſſent pas d'en voir multiplier le nombre en raiſon de ce que s'affoiblit le pouvoir du Miniſtère pacifique deſtiné à les prévenir.

Quant aux délits que la loi ne peut frapper, parce qu'ils ſont ou ſecrets, ou d'une eſpèce pour laquelle elle n'a point de châtimens; quant à ceux qui ne troublent que l'intérieur des familles par la deſtruction des ſentimens qui en font le bonheur, conſultez le cri univerſel pour ſavoir ſi le *Théiſme* eſt plus propre que la religion à les réprimer. Oſe-

riez-vous aſſurer que ce ſoient les familles *philoſophes* où ſe trouvent des enfans plus reſpectueux, des époux plus unis, des amis plus fidèles, des domeſtiques plus sûrs; & ſi vous le diſiez votre propre conſcience, votre propre expérience peut-être n'arrêteroit-elle pas cette aſſertion menſongère avant que votre bouche eût fini de la prononcer?

Et encore ſi ces triſtes effets d'une licence vainement décorée par de trop beaux noms, ſe bornoient à l'enceinte des maiſons où elle ſe développe avec plus d'impunité, les vrais philoſophes, les vrais amis des hommes pourroient ſe contenter d'en gémir; mais ils s'étendent à toutes les claſſes, comme à tous les eſprits. Le laquais qui ſert à table voit des hommes réputés honnêtes ſe réunir pour trouver ridicules le paſteur qui lui prêchoit la fidélité, & le culte qui ſeul lui en aſſuroit la récompenſe : il ſeroit bien imbécille s'il ne ſe trouvoit pas bientôt lui-même ridicule de perſiſter à être fidèle.

Si une heureuſe organiſation, ou la crainte du gibet l'empêchent de réaliſer dans ſa conduite la conſéquence de ces propos plus qu'indiſcrets, il en ſera l'écho & le propagateur; comme un homme ſain qui a touché un peſtiféré peut communiquer la contagion ſans en être atteint lui-même.

Cette épidémie cependant gagne de toutes parts: elle pénètre juſqu'à l'ouvrier tapi dans les galetas, juſqu'au payſan mourant de faim & de déſeſpoir dans ſa chaumière; ils apprennent à comparer leurs beſoins & leurs misères, avec la valeur des ſcru-

pules qui les perpétuent; ils ceſſent d'aller entendre le Curé, qui au prône leur en feſoit eſpérer un jour une indemnité, qui dans le Confeſſional balançoit les progrès de la tentation de s'y ſouſtraire. Et quel eſt le réſultat de ce terrible affranchiſſement? N'eſt-ce pas, de toute néceſſité, le crime, ou le déſeſpoir? Et l'un ne doit-il pas preſque auſſi néceſſairement naître de l'autre?

C'eſt ici ſur-tout que l'on ſent la prodigieuſe différence entre les ſpéculations arbitraires de la Philoſophie, & les ſervices de la Religion, qui réuniſſant une théorie ſublime à des pratiques uſuelles, eſt réprimante & conſolante tout à la fois. La première recommande bien, à la vérité, la modération, l'obéiſſance aux loix, le reſpect pour les propriétés d'autrui : c'eſt le langage de la raiſon, ou plutôt de l'intérêt : la politique ſeule ſuffit pour faire ſentir que quand on veut exercer des droits ſoi-même, il faut ménager ceux des autres; mais je ne vois dans tout cela que des barrières élevées en faveur de l'opulence. Que rend la philoſophie à l'indigent en échange des fers dont elle le charge à l'approche des poſſeſſions du riche?

Va-t-elle pénétrer dans ſa chaumière, au milieu de la fange qui l'entoure, & l'infecte? Va-t-elle s'aſſeoir près de ce lit de douleurs où le moindre de ſes maux ſouvent eſt la maladie qui le dévore? Lui offre-t-elle dans le viſiteur compatiſſant qui l'exhorte, l'image du Dieu juſte qui va l'indemniſer dans une autre vie des ſouffrances de celles-ci? Impoſe-t-elle à ce diſſertateur éloquent l'obligation de ſeconder par des ſecours temporels, effectifs, les eſpérances verbales & futures qu'il prodigue?

Le philoſophe qui rempliroit quelquefois dans ſa vie ce miniſtère de bienfaiſance, ſeroit un prodige de vertu : la religion en fait pour ſes Miniſtres le plus commun de leurs devoirs, & une fonction journalière : ils ne peuvent s'y refuſer ſans crime, ni même le différer ſans prévarication : ils ſont comme le philoſophe les protecteurs de la jouiſſance du riche : mais ils ſont de plus que lui les conſolateurs du dénuement du pauvre. Celui-ci dégradé dans tous les ſens; réduit à chaque inſtant à envier le ſort des animaux dont ſa plus grande félicité eſt d'être le compagnon, & ſouvent l'eſclave, exerce par ſa miſère même une ſorte d'empire ſur ſon paſteur : il ne tient à la ſociété que par les remontrances qui juſtifient la dureté avec laquelle elle le ſacrifie. Ce n'eſt que quand on l'exhorte à ſe voir ſans murmure privé de tous les droits de l'humanité qu'il lui eſt permis de ſoupçonner qu'il eſt homme.

Quand la religion auroit cauſé tous les maux dont vous l'accuſez fauſſement; quand elle auroit troublé dans des tems malheureux, & à de certains intervalles bornés quelques-unes des périodes conſignées dans l'hiſtoire, les ſervices qu'elle ne ceſſe de rendre à toutes les claſſes ſociales, & qu'il eſt de ſon eſſence de leur rendre, ne les auroient-ils pas expiés & au-delà ?

Ceſſons donc encore une fois de la décrier, de l'attaquer : quand il ſeroit vrai qu'on pût ſe flatter de parvenir à la détruire ce ſeroit un véritable crime de le tenter. Si ſes interprètes, ſes miniſtres, ſont quelquefois capables d'oublier leur deſtination &

leurs devoirs, le vrai philoſophe peut prendre ſur lui de les leur rappeller; mais non pas en prêchant contre eux une *inſurrection*, non pas en tâchant de les rendre odieux & ridicules. Quelles que ſoient ſes opinions perſonnelles, il me ſemble qu'il doit uſer de ſes talens, de la ſupériorité de ſon génie, pour rappeller à tous les ordres d'un état, leurs devoirs, leurs obligations, & non pour en humilier, pour en décourager, pour en détruire aucun.

Il doit dire aux PRETRES " Soyez vertueux & » indulgens, afin d'être révérés & utiles : » aux PEUPLES; " Reſpectez les loix qui affermiſſent vos » propriétés, le pouvoir civil qui les protège, le » pouvoir religieux qui défend les premières des » invaſions de celui-ci : " & aux ROIS; " Aimez, » ſoutenez la religion, donnez l'exemple de la pra- » tiquer, parce qu'elle eſt, même pour vous, une » garde plus ſûre que mille régimens; vénérez ſes » Miniſtres dont l'aſcendant ſur le peuple dépend „ en partie de l'accueil qu'ils reçoivent de vous; „ contenez-les s'ils s'écartent, & ils ne s'écarte- „ ront jamais ſi vos hommages ſont le prix de leur „ fidélité à remplir leurs devoirs; ne ſouffrez point „ qu'on diſcute les dogmes de votre croyance, „ ils ſont fixés; ne permettez pas plus de les dé- „ fendre, que de les attaquer. Ne recherchez ja- „ mais ceux qui ayant le malheur de n'y pas croi- „ re, ont au moins la prudence de taire leur in- „ crédulité; mais puniſſez ſévèrement ceux qui oſe- „ roient l'étaler avec ſcandale. Réprimez-les, non „ pas préciſément pour venger la gloire de Dieu, „ que ces attentats ne peuvent compromettre, mais „ pour affermir l'ordre civil qu'ils tendent à trou- „ bler. "

En parlant ainſi, un philoſophe, digne de ce nom, deviendroit le médiateur entre tous les pouvoirs établis; il ſeroit le bienfaiteur univerſel du genre humain.

Il eſt fâcheux que M. de *Voltaire* n'ait pas ſenti cette vérité, ou qu'une imagination trop ardente l'ait empêché de la goûter. Un eſprit, tel que le ſien, l'auroit embellie, & rendue prépondérante. Elle n'a ici que le ton ſimple & uni de la raiſon. Je demanderois pardon à ſon ombre de l'avoir expoſée au pied de ſon tombeau, ſi la Juſtice que je lui rends dans d'autres articles, & le bien public, ne juſtifioient aſſez la ſévérité de celui-ci.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due